

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Marianne et le garçon noir

Léonora Miano

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Sous la direction de

**LÉONORA
MIANO**

**Marianne
et le garçon noir**

PAUVERT

Sous la direction
de Léonora Miano

Marianne et le garçon noir

Pauvert

Avec :

Akua Naru

Amzat Boukari-Yabara

D' de Kabal

Elom20ce

Insa Sané

Michaëla Danjé

Nathalie Etoke

Wilfried N'Sondé

Yann Gael

Noire hémoglobine

Léonora Miano

They endangered him, but they doomed themselves.

James Baldwin, *No Name in the Street*.

*Une civilisation qui ruse avec ses principes
est une civilisation moribonde.*
Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*.

Sans doute sera-t-il possible de démontrer que les sévices infligés au jeune Théo Luhaka lors d'un contrôle d'identité ne furent pas des gestes isolés, et que d'autres, sans être des Noirs, endurèrent le même type de violence : des actes de barbarie ayant pour objectif de blesser la masculinité de l'agressé. Cependant, les agents de police qui procédèrent à ce contrôle d'identité des plus intrusifs proférèrent aussi, d'après le jeune homme, des injures à caractère raciste. Dès lors, une catégorie précise de citoyens français était visée. En effet, chaque fois que certains propos sont tenus, ils concernent un groupe, que l'on parle ou non de communauté. C'est d'ailleurs pour cette raison que le cas de Théo Luhaka a puissamment ému à l'étranger. De nos jours, les réseaux sociaux permettent de porter à la connaissance de tous des situations qui, naguère, auraient échappé à l'attention.

On l'a constaté lors des manifestations ayant suivi l'événement, des personnes de toutes origines ont tenu à faire entendre leur indignation, leur incompréhension devant ce niveau de brutalité. Mais on le voit aussi, les mouvements de solidarité ne durent que peu de temps. Chacun retourne à ses affaires, à son quotidien, ce qui est compréhensible. Pour l'individu blessé aussi bien dans sa chair que sur le plan psychologique, pour le groupe humain qu'il incarne par métonymie sans le vouloir, les choses ne s'arrêtent pas là. Une pièce supplémentaire s'est ajoutée aux annales sanglantes, ce dossier déjà fort épais dans lequel sont consignés les assauts auxquels il fallut apprendre à survivre en tentant de préserver sa santé mentale. C'est leur humanité que les Noirs durent sans cesse affirmer, d'abord pour

eux-mêmes, dont l'estime de soi était soumise à rude épreuve, et face aux inventeurs de la race, qui pensaient les expulser du genre humain. Depuis qu'ils furent racialement définis, c'est-à-dire depuis leur rencontre avec une Europe conquérante qui fondait ses rapports avec les peuples du monde sur l'invasion, la prédation, la domination, la spoliation et la mise à mort, des souvenirs ensanglantés leur tapissent la mémoire. Césaire le rappelle : « ... c'est au moment où l'Europe est tombée entre les mains des financiers et des capitaines d'industrie les plus dénués de scrupules que l'Europe s'est "propagée"... notre malchance a voulu que ce soit cette Europe-là que nous ayons rencontrée sur notre route¹... ».

La capture, la déportation, la mise en esclavage, le colonialisme, sont autant de crimes contre l'humanité qui constituent la matrice d'où ont émergé les Noirs du monde actuel, la racialisation ayant été le corollaire du trafic humain transatlantique et l'une de ses principales particularités. Jadis, ce ne fut pas seulement pour mater les révoltes que l'on s'en prit au corps des personnes d'ascendance subsaharienne, mais aussi pour atteindre l'esprit, briser les êtres de l'intérieur. Il ne fut pas nécessaire de torturer physiquement des communautés entières. Exposer des corps suppliciés suffisait. Les conquérants européens, en route vers l'*occidentalité*², appliquèrent cette vieille méthode de torture psychologique dans tous les espaces dont ils s'emparèrent, trouvant désormais des justifications dans le mythe de la race. En France, le comportement des forces de l'ordre à l'égard des hommes noirs est hérité de ce passé. Les actes posés, les injures qui les accompagnent, sont frappés du sceau de cette relation à l'Autre dont les modalités interdisent que l'on voie en lui le reflet de soi. C'est de cette façon qu'ils sont perçus par les Afrodescendants.

Quel que soit l'endroit où ils se trouvent, d'Orient en Occident comme dans les pays du Sud, les Noirs de la période actuelle sont issus des violences faites à leurs aïeux. S'ils sont assez résilients pour ne pas fonder leurs identités sur les stigmates liés au passé, ces derniers les rapprochent autant que le font leurs arts de vivre ou leurs spiritualités. C'est bien pour cette raison que l'effroi dû aux cas récents de brutalités exercées sur des Noirs, par des personnes dépositaires de l'autorité publique, a été partagé au-delà des frontières de l'Hexagone. On aurait tort de ne voir là que l'expression d'une fraternité raciale, cela n'aurait pas beaucoup de sens. Même lorsque les concernés prennent des raccourcis et expriment les choses de cette façon, même si l'identification aux victimes passe aussi par la couleur de la peau, ce qui unit dans la douleur, c'est l'expérience commune de la violence systémique. C'est le réveil de blessures jamais vraiment cicatrisées, le rappel d'un choc inaugural dont il semble qu'il ne cesse de se répéter,

selon des procédés guère éloignés de ceux d'autrefois.

En France, les brutalités policières – assorties ou non d'injures racistes –, la surveillance constante, prennent vite des allures colonialistes, faisant des groupes minorés, des colonisés de l'intérieur. Pour les hommes, la menace est constante. Femme, jamais je ne fus contrôlée par la police, pas même au cours des périodes les plus difficiles de ma vie, alors que j'étais à la fois sans domicile fixe et sans titre de séjour³, une de ces ombres errant dans la ville, une des cibles désignées des ayants droit de l'espace public. On me laissait passer ma route, j'étais louche, mais ne troublais pas trop la paix. Je connus, en revanche, au cœur de la nuit, l'appel téléphonique du compagnon qui, se trouvant dans la même situation, avait quant à lui été arrêté par la police et me l'apprenait depuis le centre de rétention. Ce sont les hommes que l'on surveille en particulier. Ce sont les hommes qui font le plus fréquemment l'objet de confrontations musclées, parfois létales, toujours dégradantes, avec les forces de l'ordre. Ce sont les hommes qui font l'expérience de l'incandescence du frottement des épidermes, ce télescopage des masculinités dont la signification déborde le domaine du corps, mais qui s'exprime à travers lui⁴. Dans un ouvrage intitulé *No Name in the Street*, James Baldwin remarque : « *That men have an enormous need to debase other men – and only because they are men – is a truth which history forbids us to labor. And it is absolutely certain that white men, who invented the nigger's big black prick, are still at the mercy of this nightmare, and are still, for the most part, doomed, in one way or another, to attempt to make this prick their own*⁵... » Ces propos éclairent quant à la signification du geste de l'homme blanc que saisit tout d'un coup le besoin d'introduire un bâton télescopique dans le corps d'un jeune Noir, afin de contrôler son identité. La pénétration opère à la fois comme prise par effraction et comme appropriation du corps, révélant, dans le fond, une pathologie chez l'assaillant du rapport à soi-même.

En France, de nos jours, cet accrochage des masculinités n'attend pas le nombre des années. Le cas, aussi impressionnant que révélateur, s'est produit à Veauce, dans la Loire, le 14 mars 2017. Dans la cour de récréation de l'école élémentaire Marcel-Pagnol, un garçon noir âgé de 10 ans a été roué de coups par quatre de ses camarades, en raison de sa couleur de peau. L'agression a entraîné 14 jours d'interruption temporaire de travail. « Le choc psychologique est plus inquiétant encore », a-t-on pu lire dans l'article du *Progrès* relatant les faits⁶. Que ces situations se produisent entre adultes ou pas, elles ne mettent pas en présence des individus, mais des catégories politiques, car le Blanc et le Noir ne sont que cela : l'incarnation de privilèges ou de leur absence, la représentation du pouvoir ou de l'impouvoir. Si chaque

Noir brutalisé dans un certain contexte redit à tous les Noirs du monde le gouffre duquel ils ont émergé, le Blanc qui exerce la violence et qui le fait en tant que Blanc – comme en atteste la profération d’injures à caractère racial – entraîne, dans chacun de ses mouvements, le groupe auquel il appartient. Cela ne signifie pas que le groupe entier souscrive à sa démarche, mais que l’assaillant trouve, dans son appartenance raciale, la validation de son geste.

Les jeunes agresseurs de Veauche ont agi de cette manière parce qu’ils étaient plusieurs, et parce que d’autres, dont ils ont sans doute entendu les propos et/ou vu le comportement, leur ont montré la voie. Les policiers ou les gendarmes de la France contemporaine, qui abusent de leur statut pour s’en prendre à des hommes noirs, sont les héritiers de leurs aînés : ceux qui recouraient aux chiens mangeurs d’hommes lors de la campagne napoléonienne d’Haïti (1803)⁷, ou ceux qui voyaient, en certains ressortissants d’Afrique subsaharienne, les représentants de races dites guerrières. Par nature taillées pour le combat, inaccessibles à la douleur. Que l’on ne s’y trompe pas, les soldats coloniaux ainsi perçus par leurs officiers n’étaient pas surhumains, mais non humains : « Bien que porteuses d’un idéal viril, celui des combattants, les “races guerrières” inventées par le colonisateur ne peuvent représenter une masculinité idéale. Celle-ci reste définie par le colonisateur et devient aussi un élément du discours de la domination⁸. » L’homme, le vrai, l’authentique, peut mépriser la douleur, mais il la ressent bel et bien. Il ne fait la guerre que poussé par des mobiles raisonnables, et pas parce que sa nature l’y contraint. Ainsi le corps de ces hommes autres, par nature conçu pour le combat, devient-il, entre les mains de celui qui s’en empare, un vulgaire instrument.

Les assauts des forces de l’ordre, ces corps-à-corps macabres au terme desquels l’assailli trouve parfois la mort, rejouent ce choc des masculinités. On éprouve sa force, on assoit sa domination en dégradant les descendants de ceux qui furent, jadis, enrôlés dans la célèbre Force noire de Mangin. Avec ceux-là, c’est toujours peau contre peau, chair contre chair, que l’on procède. On leur grimpe à plusieurs sur le corps, jusqu’à l’ultime suffocation. Il faut à tout prix les écraser, se prouver à soi-même que l’on peut avoir raison de l’hyper-virilité noire, sorte d’animalité fantasmée par la pensée euro-centrée. Ainsi, le 17 juin 2007, à aucun moment Lamine Dieng n’eut l’occasion de se tenir debout face aux policiers entre les mains desquels il perdit la vie. Sa famille fut prévenue quarante-huit heures plus tard... C’est toujours l’existence du groupe qui conforte la violence raciste. C’est sur les épaules d’une multitude que l’on se juche pour cracher sur l’Autre. C’est le silence ou la paresse du groupe qui

permet la récurrence de ces faits et conforte l'impunité. Et c'est aussi cela, la suprématie blanche : l'ignorance confortable de la race en tant que catégorie sociale et politique, l'effacement de sa propre race, l'illusion de n'être pas concerné au premier chef.

Le racisme systémique devrait avant tout préoccuper ceux dont il ne détruit pas l'existence, ceux qui ne sont pas menacés de se trouver sans emploi en raison de leur couleur de peau, ceux qui n'ont pas à effectuer de recherches poussées pour se savoir bien d'ici, ceux qui ne meurent pas asphyxiés sous le poids de corps pesant sur le leur, ceux qui n'éduquent pas leurs fils dans la crainte de la police, ceux qui n'ont pas à arracher leur individualité à des siècles de préjugés racistes, ceux au nom desquels il s'exerce⁹. De façon curieuse, la France, qui s'applique à passer sous silence la partie de son histoire qui légitime une présence noire sur son sol, se montre prompte à s'émouvoir des souffrances des Noirs étatsuniens. C'est ainsi que l'une des gloires de la variété française, justement horrifiée par les coulées de sang noir dues à la mort de Michael Brown¹⁰, n'a écouté que la force de son humanisme pour interpréter une chanson commençant par ces paroles troublantes : « Parfois, même la nuit s'en voudrait d'être blanche¹¹... » Il convient de méditer cette phrase effarante, d'en mesurer les sous-entendus, la pudeur raciale de ceux qui, après s'être prétendus blancs, auraient échappé à la racialisation, par on ne sait quel tour de prestidigitation. On se gardera de tout humour acide, on ne fera pas remarquer combien il doit être doux de faire rouler dans sa bouche le nom d'un Michael Brown, celui de Lamine Dieng ou d'Adama Traoré n'ayant décidément pas le même groove. On ne précisera pas que la nuit peut très bien ne s'en vouloir de rien, que les humains en revanche se doivent bien des choses les uns aux autres, même en France.

L'heure vient de laisser derrière nous le monde tel que le conçut la racialisation des imaginaires et des rapports entre les peuples. Cela ne sera effectif que le jour où les descendants des inventeurs de la race consentiront à questionner leur héritage en la matière, et les raisons qui justifèrent, de la part de leurs aînés, cette fracturation du genre humain. Cela ne sera envisageable que le jour où ceux qui trouvent acceptable l'énonciation du mot *bamboula* se pencheront sur leur *bamboula* intérieur, celui qu'ils projettent au-dehors et qui leur brouille le regard, les rendant inaptes à la reconnaissance de leur semblable. Il ne suffit plus de clamer l'inanité de la notion de race. Il est nécessaire de savoir à quels besoins répondait son élaboration et, surtout, de quels fardeaux elle leste le legs culturel et politique auquel on ne souhaite pas renoncer. C'est difficile. C'est dérangeant. C'est un impératif. Il ne suffit pas non plus d'indiquer que le passé est révolu,

que la culpabilité des aînés ne saurait se transmettre et que, d'ailleurs, les crimes qu'ils commirent étaient en réalité des bienfaits. Les Noirs ne sont pas habités par le ressentiment, ils ne sont animés d'aucun esprit de revanche. La terre entière serait à feu et à sang si tel était le cas, les Français blancs ne se promèneraient pas en toute quiétude sur le sol subsaharien, Expertise France ne réaliserait pas 66 % de son chiffre d'affaires sous le Sahara¹². Nous ne sommes pas non plus otages du passé comme cela nous est souvent reproché. Ce n'est pas seulement le chagrin qui nous le fait fréquenter, c'est aussi l'amour, l'admiration que nous inspirent nos ancêtres, la conscience que nous avons, souvent, de les porter en nous. Sont négativement attachés à l'ancien temps ceux qui se refusent à en faire une lecture honnête et à en tirer les conséquences logiques, ceux qui voudraient tourner la page sans avoir pris d'abord leurs responsabilités. Accepter la succession de ses pères revient précisément à prendre en charge le passif de leur action, pas à le faire passer pour de l'actif. Ce serait cela, aujourd'hui, cette grandeur dont on voudrait prévenir la fuite.

En France, les héros nationaux que sont Louis XIV, Napoléon ou Charles de Gaulle ont fait couler en abondance le sang des Noirs. Jamais on ne se pose la question de savoir comment pacifier une société au sein de laquelle les héros des uns furent les tortionnaires des autres. N'est-il pas temps d'arrimer la grandeur du pays à d'autres figures, de réviser la notion d'héroïsme ou même d'y renoncer s'il est avéré qu'elle chemine avec le crime ? Simple question. La République elle-même n'est pas perçue par tous comme un rempart contre le pire. En effet, elle a rétabli l'esclavage, retirant ainsi la citoyenneté française aux affranchis, mettant à mort ceux d'entre eux qui, s'étant révoltés, défendaient en réalité ses valeurs¹³. La République a aussi colonisé avant de se jeter à corps perdu dans l'entreprise criminelle connue sous le nom de Françafrique, afin de maintenir sa domination. L'heure n'est-elle pas venue d'assainir la signification de ce terme pour que tous se l'approprient ? Simple question là aussi. Quoi qu'il en soit, il est impossible de prétendre à la tranquillité quand on tient tellement à bénéficier, encore aujourd'hui, de la richesse acquise à travers les rapines, comme de la suprématie issue de la grande époque du rapt organisé. La demande officielle par le Bénin de la restitution de son patrimoine reclus dans les musées français s'est heurtée à une fin de non-recevoir¹⁴ de la part de Marianne, qui a, de façon tout aussi publique, fait connaître son refus de restituer les objets réclamés. C'est donc en France que doit résider la mémoire subsaharienne, et l'on s'étonne de voir tant de jeunes gens issus du continent africain jeter leur corps par-dessus les clôtures de Ceuta et Melilla. Rapine est le terme adéquat, et la suprématie blanche expose désormais sa splendide arrogance. Bien sûr, le traitement réservé à l'Afrique, sa

capacité à transformer son regard sur elle-même et ses relations avec les autres régions du monde, tout cela est lié au sort des Afrodescendants, où qu'ils se trouvent. C'est l'impouvoir de l'Afrique qui forge le leur, dans les diverses sociétés au sein desquelles ils vivent et en France tout particulièrement, les Afropéens¹⁵ du pays ayant souvent des attaches aussi récentes que fortes avec le continent, comme en témoigne la musique des patronymes : Koumé, Dieng, Traoré, Luhaka... Peu de Français se soucient des questions relatives à la restitution du patrimoine culturel subsaharien, peu s'inquiètent de savoir ce que signifie le fait que la monnaie de quatorze États subsahariens soit frappée en France, même lorsqu'ils manifestent dans les rues pour s'émouvoir des brutalités policières. La violence, cependant, est aussi symbolique. C'est d'ailleurs quand elle prend cette forme qu'elle laisse la plus puissante empreinte, qu'elle humilie le plus.

C'est l'an 2017, et l'on ne voit pas le bout de la longue dissymétrie des rapports qui permet à certains de cracher au visage d'un jeune homme sauvagement mutilé lors d'un contrôle d'identité. Cracher, ici, n'est pas une métaphore : la commission de cet acte fut effective dans le cas de Théo Luhaka. Sans doute tenait-on à s'assurer que l'injure raciste soit clairement comprise, d'où la nécessité de la souligner ainsi. Et nous avons tous reçu ce crachat, ce jet de salive que des siècles de racisme ont fermenté. Après toutes les histoires par lesquelles nous avons été traumatisés au fil des années sans que justice soit faite, les cas d'Adama Traoré et de Théo Luhaka ont suscité des réactions sans précédent. Désormais, les familles ne sont plus aussi isolées qu'elles le furent par le passé pour faire face à l'épreuve. Pourtant, l'issue des affaires demeure incertaine. La récurrence des faits, l'impunité qui règne encore trop souvent, appellent des actions diverses. Tout ne peut pas se passer dans la rue, sur les réseaux sociaux, ou dans les émissions de télévision où l'on vient se montrer, se donner bonne conscience, avant de passer à autre chose. Il fallait bien un livre, celui-ci, pour commencer à réfléchir au grand dérangement que semble encore susciter la présence noire dans la France contemporaine.

Dans *Les Âmes du peuple noir*, Du Bois écrit : « ... il y a dans le sang noir un message pour le monde¹⁶ ». L'immédiateté de l'image ne doit pas faire perdre de vue ce dont il s'agit en réalité, et que nous tenterons de mettre en mots à travers cet ouvrage. Oui, il y a bien quelque chose à lire dans les flots de noire hémoglobine que l'histoire n'a cessé de déverser. La douleur des Noirs a bien des choses à enseigner, parce qu'elle est celle d'un membre du corps que constitue l'humanité, parce qu'elle évoque le drame silencieux de ceux qui se crurent jadis les maîtres du monde et qui ne savent aujourd'hui

comment mettre un terme à leur propre ensauvagement. Comment fraterniser à présent, sur quelles bases fonder de nouveaux rapports humains ? Que deviendra-t-on s'il faut désormais cesser de considérer l'Afrique comme une zone d'influence, tant est évidente l'impossibilité d'envisager des relations équitables avec des populations perçues comme subalternes, et dont la fonction unique serait de servir de faire-valoir ? Comment cesser enfin d'être blanc pour redevenir humain parmi les humains ? Le vertige s'empare de ceux à qui ces questions se posent, ils reculent, la falaise est trop haute. Fraterniser, ce serait sauter dans le vide, ne rien emporter avec soi ou si peu, admettre que le monde est inachevé, qu'il reste à faire. Alors, on clame que la colonisation fut le partage, par la France, de sa culture. On oublie que personne n'était demandeur, ça allait, on n'était pas en manque. Alors, on explique que la colonisation a apporté : routes, hôpitaux, écoles. On oublie qu'il s'agissait d'accéder aux ressources que l'on souhaitait s'approprier, de soigner la main-d'œuvre qui devait travailler, de former les agents locaux du système. Alors, on tergiverse pour savoir si la colonisation fut bien un crime contre l'humanité, on prétend, notamment, que de tels crimes ne sont commis qu'en temps de guerre. À supposer que l'expression « temps de paix » s'applique au quotidien des colonisés, il convient de noter que le crime contre l'humanité se commet aussi en dehors des conflits armés. Entrent dans cette qualification les meurtres ou les viols systématiques et bien d'autres joyusetés. S'ils ne sont pas les seuls, les Noirs ont abondamment saigné, en raison, notamment, de la race dans laquelle on les avait logés pour les expulser du genre humain. Elle leur vaut, à l'heure où nous parlons, d'être brutalisés, parfois assassinés, aux quatre coins du globe, de l'Inde aux pays arabes, en passant par l'Occident.

C'est de l'opiniâtreté des personnes d'ascendance subsaharienne à faire sens de leur expérience, en dépit des conditions dans lesquelles elle se déploie, que nous parle Du Bois. *Marianne et le garçon noir* souhaite examiner la possibilité, pour ceux dont la masculinité est continuellement offensée, de l'ériger néanmoins sur des bases saines. Quelles ressources et pratiques le permettent ? Quelles aspirations le manifestent ? Des alternatives à la masculinité classique se mettent-elles en place de façon à ce que l'individu s'affranchisse des normes et s'invente d'autres espaces ? Telles sont les interrogations ayant guidé le projet de *Marianne et le garçon noir*. Il fallait un ouvrage collectif pour aborder ces questions, et il convenait de congédier toute position de surplomb pouvant ressembler à celle qu'adoptent les spécialistes blancs de l'expérience noire qui s'expriment à la place des concernés, les supposant incapables de penser eux-mêmes la complexité de leur vécu. Mettre à l'honneur des hommes noirs ne va pas de soi dans un pays occidental, c'est l'entreprise la moins fédératrice dans laquelle il

soit possible de s'engager. Ici, c'est encore la demeure de l'homme blanc, son royaume, et il tient jalousement le sceptre. Les deux derniers occupants du palais de l'Élysée ont nommé, à des postes régaliens, des femmes *diverses* – c'est ainsi que s'énonce, dans la France du vivre-ensemble, la présence des enfants illégitimes de Marianne : ils sont *la diversité*, une sorte de subsidiarité.

Que des femmes issues de nos communautés occupent les plus hautes fonctions peut sans doute être considéré comme un accomplissement, ce pays est le leur, le sang de leurs aïeux a coulé pour l'enrichir, le défendre, le reconstruire. Elles méritent les places qui leur sont offertes. Cela n'empêche pas de s'étonner que jamais il ne s'agisse d'hommes, que ces modèles de réussite ne soient pas proposés aux garçons. Ce qui leur est renvoyé, au contraire, dans un environnement viriarcal où la masculinité est construite comme dominatrice et conquérante, c'est qu'ils sont battus d'avance, assignés à la bouffonnerie, au divertissement. La France ne connaît pas d'intellectuels noirs de premier plan. Il y a bien des écrivains, des artistes donc, mais on remarque l'absence d'un corpus littéraire afropéen. Non seulement les écrivains noirs les mieux promus dans le pays ne sont-ils pas de fabrication hexagonale, mais, lorsqu'il s'agit d'hommes, l'évitement par eux des questions agitant la société française semble des plus méticuleux. Ce choix est compréhensible, le racisme devant d'abord occuper ceux au nom desquels il s'exerce, comme cela a été souligné. Toutefois, aucun de ces messieurs ne s'est ému, ne serait-ce que du bout des lèvres, des sujets ayant suscité la rédaction du présent ouvrage. En France, où l'expérience des Noirs se caractérise par son invisibilité, les hommes noirs sont réduits au statut d'amuseurs et franchissent rarement la ligne jaune. La contestation ne leur est permise que dans des cadres précis, celui du hip-hop par exemple, où l'on attend d'eux un certain type de performance de la masculinité noire, une image conforme aux stéréotypes¹⁷.

Dans un essai intitulé *Gemini*, Nikki Giovanni écrit : « *All Black men in the world today are out of power. Power only means the ability to have control over your life. If you don't have control, you cannot take responsibility... Power implies choice. It is not a choice when the options are life or death*¹⁸. » *Gemini* date de 1971, mais le constat de Giovanni semble d'actualité. Dans un environnement mondial structuré et régi par des volontés mâles, par des rivalités¹⁹ ou des solidarités viriles, il est utile d'explorer le rapport à leur masculinité d'hommes en apparence privés de pouvoir. Il importe pour cela de créer des espaces permettant une réflexion aussi apaisée que possible, de prendre de la hauteur, d'apporter un semblant de profondeur au débat. Tel est l'objectif de *Marianne et le garçon noir*. Concevant le projet de cet

ouvrage, je n'avais pas l'intention de compiler, à longueur de pages, des témoignages de victimes noires des violences policières. Ces dernières sont l'expression la plus spectaculaire d'un mal aux racines profondes et aux manifestations multiples. C'est donc par des angles divers qu'il fallait examiner la question de l'expérience des hommes noirs dans le contexte français. Il convenait aussi de faire appel à une pluralité de voix, à des singularités marquées, afin que se dégage de l'ensemble un propos sensible et politique. La conception de l'ouvrage ayant été suscitée par des cas de violence infligée aux hommes noirs, c'est principalement à leur réflexion que je me suis intéressée. Les contributeurs masculins de ce livre furent laissés libres d'évoquer ou non leurs relations avec les forces de l'ordre, la violence faite au corps, la question raciale. Il s'agissait de travailler sur des thématiques variées : la masculinité, les relations amoureuses, le rapport à l'autre en général, les engagements politiques, les questions liées à la représentation... Tout cela, de façon à dresser le portrait le plus juste possible d'une catégorie sociale méconnue. L'influence de Marianne s'exerçant au-delà de ses frontières, en Afrique subsaharienne notamment, il m'a semblé utile de faire entendre au moins une voix émanant de cet espace.

Les sociétés humaines associent au masculin les mêmes caractéristiques : courage, force, flegme, aptitude au raisonnement, appétit sexuel... Mais elles ne se limitent pas à cela. Aux hommes, elles attribuent aussi certaines prérogatives qui, autant que les traits dits virils, valident la masculinité. Le statut de pourvoyeur et de protecteur fait partie de ces prérogatives. La possession du territoire et ce qu'elle induit participe aussi de cela. Celui qui possède le territoire se rend maître de ses ressources, en assure la gouvernance, y bâtit une civilisation fondée sur un paradigme propre. Les hommes noirs manifestent les caractéristiques culturelles de la masculinité et, comme leurs congénères de par le monde, ils sont soumis à l'influence de la testostérone présente dans leur corps. La question des prérogatives peut toutefois se poser. Y répondre, c'est dire quelles perspectives s'offrent au garçon noir, quels rêves lui sont permis. C'est dire aussi, peut-être, dans quelle mesure il est possible de faire évoluer la notion de pouvoir, afin de l'affranchir des normes prescrites. Redéfinir la masculinité en apprenant de ceux pour qui elle s'érige aussi sur des failles creusées par l'histoire. Le propos de Nikki Giovanni ne recèle qu'une vérité partielle. Bien qu'il convienne de ne pas la minorer, elle s'arrime à une vision conventionnelle du pouvoir et fait l'impasse sur le fait que les Noirs, hommes ou femmes, aient souvent dédoublé leur conscience pour ne vivre qu'en partie dans un environnement hostile. Ils ont mis en place des stratégies séditieuses, une sorte de marronnage de la pensée leur permettant d'habiter un

autre monde, à l'abri des injonctions extérieures. Si cela n'a pas encore de traduction politique effective, massive, ils n'en demeurent pas moins nombreux à défier le système qui les opprime, à lui soutirer ce qu'ils peuvent, à n'en désirer aucune forme de reconnaissance. Travaillant à faire advenir un autre monde, ils font leur la prophétie de George Jackson : « On a fait de nous le paillason de l'univers. Mais le monde verra ce que des hommes comme nous peuvent faire. Des hommes qui ont connu l'inégalité, l'arriération, mais qui en sont sortis entiers²⁰. » Des hommes pour lesquels la grandeur se tient à distance de la barbarie capitaliste et de l'individualisme forcené. Des activistes du panafricanisme accordant moins d'importance à leur nationalité qu'à l'appartenance au groupe transnational et transculturel que constituent, à leurs yeux, les populations d'ascendance subsaharienne. Des hommes en lutte pour que les flots de noire hémoglobine déversés sur le monde d'hier à ce jour ne l'aient pas été en vain. De grands orgueilleux rétifs à se laisser définir par la violence, par l'injure. Des hommes capables d'affronter les ombres de l'histoire pour s'inventer d'autres lendemains. Des trans ayant triomphé d'une mémoire masculine heurtée, pour lui ravir l'étrangeté de leur beauté. Des survivants, la survie n'étant pas le simple ramassage des restes de soi en vue d'un bricolage identitaire, mais la force de tenir debout sur la faille et de se recréer. Dans les pages qui suivent, ils sont fragiles et puissants, déterminés à vivre. Libres. S'il y a dans le sang noir un message pour le monde, c'est d'abord celui de cette humanité invaincue.

Notes

1. Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Présence africaine, 1955, 2004 pour l'édition citée ici, p. 26.
2. Par *occidentalité*, je désigne le caractère de l'Europe conquérante et de ses extensions américaines, face aux autres populations humaines. Il s'agit d'indiquer que l'Occident n'est ni un territoire (l'ouest étant toujours fonction de l'endroit où l'on se trouve), ni l'expression de cultures en tant que telles, mais un projet. L'Occident se construit à partir du ^{xv}^e siècle, lorsqu'une certaine Europe fonde désormais ses relations avec les peuples du monde sur l'invasion, la prédation, la domination, la spoliation et, souvent, le meurtre. L'*occidentalité* est une vision du monde résultant de la violence érigée en système relationnel. L'*occidentalité*, qui n'est certes pas l'inventrice de tous les crimes – l'histoire humaine démontre l'inventivité de tous en la matière –, doit sa singularité à l'instauration du capitalisme tel que nous le connaissons, mais aussi à la racialisation et à la hiérarchisation des races, éléments centraux de son expression.
3. Précisons, c'est sans doute nécessaire, que mon entrée sur le territoire français s'effectua de façon parfaitement réglementaire, et que je ne dus mes déconvenues ultérieures qu'à un choix amoureux défaillant, lequel n'est pas l'objet de mon propos ce jour.
4. *Marianne et le Garçon noir* s'intéresse aux hommes, pour des raisons précises. Il ne s'agit évidemment pas de minorer la manière dont la transmission de représentations racistes affecte aussi les femmes noires. On se souvient, par exemple, de ces soldats français envoyés en République centrafricaine, accusés d'avoir contraint des jeunes filles à des actes de zoophilie. http://www.huffingtonpost.fr/2016/04/01/soldats-francais-accusations-zoophilie-centrafrique-onu-justice_n_9588638.html
5. James Baldwin, *No Name in the Street*, Laurel NY/Dell Publishing, 1972, p. 63-64.
(« *Que des hommes éprouvent l'impérieuse nécessité d'en avilir d'autres – tout simplement parce que ces derniers sont eux aussi des hommes – est une vérité que l'histoire nous interdit d'examiner. Et il est absolument certain que les hommes blancs, qui ont inventé la grosse queue noire du négro, restent tourmentés par ce cauchemar et sont encore, pour la plupart d'entre eux, condamnés à tenter de s'appropriier cette queue, d'une manière ou d'une autre...* » Ma traduction.)
6. « Le nouveau calvaire d'un enfant de 10 ans roué de coups », in *Le Progrès*, 22 mars 2017 (<http://www.leprogres.fr/loire/2017/03/22/le-nouveau-calvaire-d-un-enfant-de-10-ans-roue-de-coups>).
7. Dans un contexte où les noyades de masse ou le bûcher étaient déjà monnaie courante pour mater les révoltés.

8. Vincent Joly, « “Races guerrières” et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique », *Clio. Femmes, Genre, Histoire [En ligne]*, 33 | 2011, 33 | 2011, p. 139-156.

9. S’il n’en est pas ainsi, c’est en raison de ce que Robin DiAngelo nomme la *fragilité blanche*, désignant ainsi une série de comportements défensifs permettant aux membres du groupe ethnique dominant de se protéger des tensions émotionnelles liées aux questions raciales. La *fragilité blanche*, qui s’exprime aussi bien par le déni que par la recherche d’arguments visant à relativiser les problèmes raciaux – pour ne citer que ces deux manifestations du phénomène –, contraint les groupes minorés à prendre en charge des sujets qu’eux seuls acceptent d’examiner en profondeur. À la *fragilité blanche* telle que théorisée par DiAngelo, ajoutons un élément : la peur du déclassement. Ressentie par des personnes appartenant aux classes populaires – ouvrières –, cette crainte de perdre son statut est en grande partie due au fait que, dans la société actuelle, des individus issus des minorités connaissent une ascension sociale. Or, le Blanc des couches sociales inférieures, depuis toujours exploité par le système, ne possédait pour capital inaccessibles que sa race et son patrimoine historico-culturel, lesquels lui assuraient une supériorité sur l’immigré. Aujourd’hui, ni la race, ni l’identité, ne suffisent pour prendre de haut d’autres humains, d’où les plaintes formulées par l’extrême droite française concernant une préférence étrangère à l’œuvre dans la société. Trahi par les siens perçus comme les agents d’une mondialisation aliénante, l’exploité d’ascendance européenne vote en faveur des extrêmes et fait rarement cause commune avec les groupes ethniques minorés.

Sur la fragilité blanche, on lira : Robin DiAngelo, « White Fragility », *The International Journal of Critical Pedagogy*, vol.3, n° 3, 2011.

10. Jeune homme noir âgé de 18 ans, abattu le 9 août 2014 par la police à Ferguson (Missouri).

11. Johnny Hallyday, *Dans la peau de Mike Brown*.

12. L’agence Expertise France vend ses services aux gouvernements et collectivités publiques, principalement dans les pays du Sud. Elle réalise 13 % de son chiffre d’affaires en Afrique du Nord, 6 % en Europe. Comme on le voit, cette agence serait privée de clientèle sans le continent africain, qui semble seul intéressé par l’expertise française dans divers domaines.

13. Notons que, pendant longtemps, les Noirs de France voulurent croire, malgré tout, à la promesse républicaine. La période récente les confrontant à un racisme décomplexé, ils adoptent des positions plus radicales et revendiquent une parole enracinée dans leur expérience spécifique. Celle-ci leur a prouvé que les autres ne se reconnaissaient pas en eux et ne pouvaient valablement défendre leurs intérêts. Dans

un pays où l'extrême droite blanche affiche des scores inédits aux élections, il est impossible d'attendre, de la part des minorités, qu'elles se rangent comme un seul homme sous la bannière républicaine. La République, de nos jours, c'est aussi l'extrême droite, dont les thèses se sont normalisées, au point de lui permettre d'accéder au second tour de l'élection présidentielle. En effet, si cette force politique avait été considérée comme une ennemie de la République, elle aurait depuis longtemps été dissoute. On se souvient que, en 2006, Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, avait déployé toute son énergie pour que soit dissoute la Tribu Ka, un groupuscule de jeunes nationalistes noirs. À ce sujet, lire : « Le gouvernement dissout la Tribu Ka », par Éric Lecluyse, *L'Express*, 26 juillet 2006 (http://www.lexpress.fr/actualite/politique/le-gouvernement-dissout-la-tribu-ka_459415.html).

14. « La France refuse de rendre les objets royaux du Bénin », article de Guillaume Lecaplain paru dans *Libération* le 23 mars 2017 (http://next.liberation.fr/culture-next/2017/03/23/la-france-refuse-de-rendre-les-objets-royaux-du-benin_1555888).

15. Contraction d'Afro-Européens. Désigne des Afrodescendants dont l'expérience et la culture sont principalement européennes. Les Afropéens sont nés et/ou ont grandi en Europe.

16. W.E.B. Du Bois, *Les Âmes du peuple noir*, La Découverte, 2007, p. 12.

17. Fort heureusement, le milieu du hip-hop fournit un certain nombre de contre-exemples. Si le rap n'est plus qu'une sorte de variété urbaine – ce côté strictement divertissant existe depuis le début –, il reste des artistes ouvertement politisés.

18. Nikki Giovanni, *Gemini*, in *The Prosaic Soul of Nikki Giovanni*, Perennial, 2003, p. 46.

(« Tous les hommes noirs du monde actuel sont privés de pouvoir. Le pouvoir, c'est tout simplement le contrôle de sa propre vie. Si vous n'avez pas le contrôle, vous ne pouvez prendre vos responsabilités... Le pouvoir implique d'avoir le choix. On ne peut parler de choix lorsque les options sont la vie ou la mort. » Ma traduction.)

19. L'une des plus spectaculaires et des plus préoccupantes est certainement celle qui oppose aujourd'hui l'État dit islamique à l'Occident, dans un affrontement pour la possession du monde. Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que des femmes, mues par la même volonté d'imposer leur vision du monde, ne procéderaient pas selon des modalités aussi sanglantes. Si l'Afrique a bien connu des reines guerrières, des corps armés composés de femmes, il s'est plus souvent agi pour elles de se défendre que d'attaquer. Quand elles l'ont fait, c'était sur les ordres d'hommes. Ce sont eux que la volonté de conquête anime, et la guerre est d'abord une affaire de mâles.

20. George Jackson, *Les Frères de Soledad*, Éditions Syllepse, 2014, p. 121.

Et nous fûmes des écorces

Michaëla Danjé

Cette aventure et ses conséquences pesèrent lourdement sur son développement mental. À force de les ressasser, il en conclut que sa culpabilité ou son innocence dépendaient uniquement de la fantaisie des Blancs. Dès lors, il se sentit menacé à tout instant par un désastre, et la proximité d'un Blanc l'épouvanta.
Chester Himes, *La Croisade de Lee Gordon*.

C'est l'agresseur qui définit les termes, les priorités, les catégories et la norme. C'est tout.

Je me souviens, il y a quelques années, de l'intervention angélique d'une Blanche sur les militantismes féministes pacifiques et la résistance non violente. Fièremment, elle énumérait les possibles, enjoignait de déconstruire les masculinités guerrières, mais cela sans jamais dire dans quel camp on organise les guerres.

Si vous êtes projeté sur un champ de bataille, vous pouvez toujours vous déclarer pacifiste, mais c'est du vent : ça n'arrêtera pas les frappes.

Le choix de la paix n'appartient jamais aux subalternes et l'impératif d'une réponse nous modèle.

J'ai vu le jour un dimanche en 1973, sur les rebords d'une année au racisme anthologique, d'une guerre qui tuait les garçons arabes dans le Sud de la France.

« Le soir, c'était le couvre-feu », m'a dit celui qui à Marseille y a perdu son petit frère.

À l'autre bout de la France, à Lille, mes parents ont fait comme si tout cela n'existait pas. Ont-ils cru égoïstement écrire une autre page ? Ont-ils même entendu les pleurs et les cris de ces morts ? Ils ont fait dans leur vie des choix de solistes – reflets de leurs exclusions et de leurs fuites. Des choix géographiques hasardeux dont ils ont payé le prix.

Je ne veux pas faire l'inventaire des douleurs d'une enfance de

garçon noir ultra-minoritaire dans le Nord de la France et ses coins paumés. Mais, en quelques ellipses, esquisser le coût pour mon corps des violences systémiques. Ce qui l'a sauvé et le sauve encore dans ce pays d'où j'ai toujours refusé d'être mais où je vis encore.

À 13 ans, la mâchoire du piège à loup s'était refermée sur celui que je croyais être. L'usure indescriptible de la violence raciale avait eu raison de toute paix mentale. Pour la première fois – ce ne serait pas la dernière –, je n'arrivais plus à sortir : pour vivre, aller à l'école, être avec les Autres. J'étais nu dans la piscine acide du monde blanc. Entre rumination morbide et sidération, j'attendais la catastrophe.

« Respirez », me disait le psychiatre incapable de voir que j'étais sous l'eau depuis des plombes. Je ne nageais plus que par réflexe. J'étais une ombre angoissée, fatiguée d'avance à l'approche des prochains coups qui ne manqueraient pas de venir. J'observais la férocité du jeu social en milieu scolaire avec l'hyper-conscience de mon isolement et de mon exposition.

Voici quelques dimanches qui m'ont mené à moi, à mon identité et à mon corps. À la surface de l'eau.

Des dimanches en guet-apens, et des dimanches d'envol.

Rien n'est figé dans son sens, sa boue constitutive. Les événements spiralent, ricochent, fleurissent. J'ai scruté mes traces à l'aune du collectif pour trouver du sens, des pistes.

Enfin, dimanche 16 novembre 1986.

La nuit nous a pris au piège. Leur nuit. Le ciel pleurniche d'avance comme s'il savait déjà ce qui nous attend, au bout de la route. Il y a la pesanteur d'une fin de dimanche. Mon frère et moi traînons notre résignation de Mons à Haubourdin, notre ville. Il est 19 heures à peine. Mons-en-Barœul est notre autre chez-nous. C'est là que vit notre seule famille guadeloupéenne dans le Nord, dont notre grand cousin Alex, un modèle pour nous. On y zone dès que possible. Mons est une ville populaire de ZUP mélangée, tendue et funky. Haubourdin est prolo, dangereusement blanche et empuantie d'usines. Nous avons changé de bus à la gare de Lille. Le 2A en part, il nous mènera chez nous. On s'est assis au fond, tout au fond. Puisqu'il y a la place. L'arrière des transports en commun a des airs de planque, de délai, de répit, de points de suspension.

Au fil du chemin, le bus se remplit. Petit à petit. Là où il recroise le métro, à l'arrêt Cormontaigne, ils montent. Ils sont quatre ; trois hommes et une femme.

Ça commence tout de suite. Celui qui a la plus grande gueule est un gros blond en chemise dite « hawaïenne ». Il semble le plus saoul ; on ne sait pas et on ne le saura jamais. Je regarde par la vitre la vie qui file dehors, vole une seconde au rêve, réintègre mon corps et le vacarme glaçant de leur agression.

C'est toute une litanie d'insultes négrophobes dans cet accent du Nord que je connais trop bien. J'ai sans doute préféré oublier les mots exacts. Mais je me rappelle la merde, la matière fécale. Analogie répétée avec notre couleur de peau qui m'abîme le plus. Qui me poursuit dans les miroirs, hier, aujourd'hui, demain : elle me brûle, me disloque.

La grande gueule est soutenue par sa petite armée. Le plus jeune a peut-être 25 ans. Il nous regarde avec des yeux de désir et un sourire vicieux qui crie « putain, on va se les faire ». J'ai 14 ans, mon frère 15. Entre les insultes, la grande gueule argumente. C'est leur bus. Il est français. Les négros n'ont pas à être assis dans leur bus français. Lui et son petit *crew* n'ont pas à rester debout.

Mon frère trouve le moyen de dire qu'on est français aussi, qu'on a autant le droit qu'eux. J'ai honte. Manquerait plus qu'il leur sorte sa carte d'identité. Non je ne suis pas français, non je ne me sens pas français, et ça n'arrivera jamais. Et ils s'en tapent royal de notre nationalité : ils vont se faire deux petits nègres et en salivent d'avance. Nous ne sommes pas à Montgomery et moi sans aucun respect pour Rosa Parks et toutes celles d'avant je pourrais donner toutes les places de bus du monde. Je pourrais rentrer à pied... en marchant sur les mains même.

Depuis trop longtemps notre ciel vacille et j'ai une bonne idée de comment ça finit.

J'ai 14 ans et je vous attendais.

Mon frère aussi le sait mais il ne veut pas descendre.

À un moment, le gros blond accuse l'un de nous de regarder sa femme. De mater. De désirer. De quelles profondeurs historiques cela nous revient-il ?

Dis-moi, Mammy Till,

quel visage aura le racisme quand ils auront fini ?

Peut-être que tout à l'heure ils nous pendront à un arbre ?

Le bus est plein d'adultes mais tout ce petit monde est placé au spectacle. Pas une réaction. Rien. On s'approche du chauffeur en quête de protection. Il reste concentré comme un pilote de jet. Dans ma tête il me semble que pour tous ces complices ce qui se passe est mérité. Personne ne bougera, n'entrouvrira les lèvres.

On arrive à l'arrêt, enfin. On descend. Un mauvais timing combiné à l'alcool fait que seul le plus jeune – c'est Jimmy qu'il se nomme – arrive à nous suivre. Le plus excité, le plus vif. Un seul... On se croit

sauvés. Le bus part puis s'arrête de nouveau : il laisse descendre les autres.

Leur nuit nous a pris au piège.

Tout se passe très vite. Ils se jettent sur le plus grand, mon frère. Je ne vois que les hommes : où peut être la femme ? J'en attaque un et lui sers deux, trois droites et crochets. Ils viennent sur moi. Je tombe. Ensuite ? C'est mon corps au sol sur leur terre, l'herbe mouillée et des coups de pied dans la tête.

Puis je nous vois courir dans la nuit vers une station-service toute proche. « Pédés !!! » crie celui que j'ai frappé alors qu'il renonce à nous poursuivre.

On entre vite dans la station sans mots, recouverts de sang et de boue mêlés. La dame prend son téléphone, appelle la police sans nous adresser la parole. Elle nous demande ensuite de nous mettre sur le côté pour ne pas gêner ses clients.

Mes rêves pendant que j'écris ce texte :

Sur un toit une meute de chiens est lâchée sur quelqu'un que j'aime. Je suis à côté. Ils ne m'attaquent pas. J'en prends un énorme par la queue et le jette de toutes mes forces dans le vide.

Quand on se fait récupérer par la police, ils veulent qu'on fasse un tour pour retrouver la bande. J'explose en larmes de colère. Je ne veux pas patrouiller avec la police. Je me fous qu'on les retrouve, là, tout de suite. Et ce ne sont pas eux, pas UNIQUEMENT eux, qui nous ont agressés. Le policier semble faire un discours quand il déclare que c'est important pour eux dans ces cas-là : arrêter les agresseurs. Le lendemain, au commissariat de ma ville, quand on vient porter plainte, c'est plus la même ambiance : le malaise est total. On dit l'agression RACISTE. On dit juste le mot ; ça gêne ce flic qui parle sans nous regarder. Je le sens comme rougir. Il dit rien, ne note plus. C'est la dernière fois que j'entre en contact volontairement avec la police. La suite s'écrira en contrôles d'identité, comme avec les quatre autres : nos présences suspectes, notre droit à être, là.

Dans cette histoire nous avons eu de la chance. À l'époque le Nord est envahi de « skinheads » (dans le sens non historique du terme¹). Une rencontre avec eux nous aurait laissés dans un pire état. Dans le centre-ville de Lille, ils trônent en toute tranquillité avec la complicité de tous. La police les connaît ; la police regarde. La police attend. Elle attendra qu'un faf surnommé Neurone tue un homme en 1988 pour réagir.

Je fais souvent des rêves d'attaques massives de skins. J'en fait toujours, depuis ces années maudites où ils semblaient tenir la ville.

Cette langue n'a pas de mots pour dire ce qu'on fit à nos corps. C'est révélateur qu'en France on garde « ratonnade² » qui est avilissant. Non seulement historiquement il ne renvoie pas à nous mais de toute façon je l'abhorre. Nous sommes noirs descendants d'esclaves. Je pense donc « lynchage ».

L'agression raciste fut un acte fondateur, comme un geste sincère de la France vers nos corps. Je vais à l'école avec les enfants de la caste qui produit les discours qui permettent ces actes. L'an passé déjà un camarade de classe a fait un exposé sur les dangers qui menacent l'identité nationale, pointant dans « Douce France », du groupe Carte de Séjour, le remplacement qui vient.

Revenu à l'école, avec des marques de coups, je retrouve compassion et surprises hypocrites. Mes camarades de « classe ». Ils sont de la classe sociale qui fait faire les guerres, qui n'a jamais besoin de mettre en jeu son corps. Leur terrorisme feutré me bouffe au quotidien mais ils sont gênés de cet acte vulgaire.

À moi, la violence de l'attaque des adultes, ce vol fait à l'enfance, révèle avec une franchise inédite le projet collectif. Elle matérialise des objectifs concrets.

Les bourgeois de mon école, les profs, les prolos d'Haubourdin et bien d'autres travaillent main dans la main pour garder mon corps dans l'embarras, dans l'impossibilité de se trouver du répit, une place. Et surtout dans l'impossibilité de se défendre. Dans le bus, la classe, la cour de récréation, il est impératif que je reste à la merci de frappes qui me rappelleront que c'est la suprématie blanche qui définit ma circulation, me modèle, me réduit, avec des accents, avec les mots « nègres », « négros », des théories sur l'odeur des nègres, notre musique de « zoulous », notre « Negermusik » dira la prof d'allemand, les singes et nous, la merde et nous et des etceteras d'inventions maléfiques.

Ma face dans le miroir après l'agression marque au moins un point de non-retour même si je ne sais pas encore où je trouverai la force.

La pluie acide des jours m'a déjà pris la voix. Je n'articule plus, je subis. Quand je réagis, frappe, c'est toujours décalé et ça me

fait mal ; rien qui me rassure ou me stabilise. Je ne peux pas taper tout le monde. Je ne peux pas rester seul tout le temps. Toute tentative manifeste de dénonciation ou de révolte me revient en boomerang psychopathologisant : je suis « parano », « mal dans ma peau ». Ce que je sens c'est du vent face à leur pacte tacite de béton armé. Mais l'agression modifie mes dispositifs d'alerte, mon traitement des données. La suprématie blanche veut nous détruire, physiquement, psychologiquement.

Sur ma folie perso je reste silencieux parce que j'ai bien trop peur de ce que ferait l'Occident s'il entrevoyait le cyclone sous mon crâne. Là encore je suis coincé. Le psychiatre blanc que je vois, à qui je cache plus que je ne livre, m'écoute à peine, parle pudiquement et – stupidement – d'idées NOIRES. Outre la sémantique, il est à l'ouest complet sur ce que j'expérimente. Mais où aurait-il bien pu apprendre à m'entendre ?

Louder than a bomb, dimanche 8 octobre 1989

For it is a different matter, and results in a very different intelligence, to grow up under the necessity of questioning everything – everything, from the question of one's identity to the literal, brutal question of how to save one's life in order to begin to live it³.

James Baldwin, No Name in the Street.

*And if it wasn't for the music
I don't know what I'd do⁴.*

Indeep, Last night a DJ saved my life.

J'avais les pieds soudés au fond de leurs piscines. C'est Chuck D qui m'a bastonné. Pour me réveiller. Je me suis arraché de douleur pour remonter à la surface. Je suis plus lourd qu'une bombe et le mécanisme de retardement a balafré les synapses du garçon noir que j'essaie d'être dans cette France blafarde. Mais toutes les deux semaines je me rase le crâne sans sabot. Puis je dessine deux traits parallèles à droite. *Freedom is a road seldom crossed by the multitude.* 2A. Même bus. Différente rage. Public Enemy dans le casque. Mon walkman est mon armure. La musique m'a sauvé la vie. Public Enemy. Irruption d'une masculinité noire menaçante, fière, et radicalement politique. Et l'écorchure vitale du chaos sonore du Bomb Squad. Les guitares qui crient, les sirènes d'urgence, le groove dans le détour, la

colère sans crash test. Je porte PE sur mes vêtements, mes cahiers, en guise de message à la suprématie blanche et à moi-même.

Tu es dans leur cible et tu les emmerdes.

Bien sûr la musique m'avait soutenu avant dans les furies du funk. Jamais je ne fus libre comme sur une piste de danse. Les bouteilles bénies d'oxygène phonique autorisaient mon corps à l'exultation sur le fil salutaire de masculinités bancales. Amour, sensualité, fragilité. J'ai très jeune connu des fêtes comme exutoires. Des joies feux de Bengale dérobées à l'époque. Tout ça malgré le piège d'être encore spectacle ; les Noirs et le « rythme dans le sang ». Mais mon corps a bougé ces années de noyade.

Des Caraïbes le zouk aussi m'a tenu en vie. Écouter Kassav, Patrick St Éloi, yeux fermés mains au ciel. Masculinités fragiles et toujours l'amour complexe et ambigu du couple post-esclavage. Mes mains avaient aussi appris à battre le tambour *gwoka* de Guadeloupe, réservé aux mecs à l'époque. J'héritais de mon oncle qui tenait son savoir d'un maître légendaire. Cette musique et son univers charriaient tant de résistances...

Dans les années 80, la musique et l'avènement du vidéo-clip m'avaient aussi sporadiquement permis de contrer les assauts permanents des caricatures de nous-mêmes dans leur télévision : les porteurs de Tarzan, l'homme noir chez Stéphane Collaro réduit aux monosyllabes (« pub » et « gag »), celui de la pub Vahiné, Mister T, Huggy les Bons-Tuyaux, le terrorisme « humoristique » de Michel Leeb... Que d'asphyxie. Mais mes poumons absorbent le souffle des vinyles : The Time, Zapp, Gap Band, Chaka Khan, Evelyn Champagne King, Charade, Alexander O'Neal, Cherelle, Five Stars, etc. Et je guette la fulgurance de leurs corps émouvants. Les styles, les « looks » ça m'obsédait, ça m'obsède encore ; comme une part majeure de mon identité noire.

Mais la flamboyance ambiguë du funk, le cuir, le maquillage, les audaces transgressives en résille de Prince ou le cache-sexe de Larry Blackmon du groupe Cameo, tout cela était impossible à transposer au quotidien. On ne pouvait que regarder et donc fantasmer. Ça ne dérangeait pas l'ordonnancement des corps : noirs ou blancs, masculins ou féminins. Il s'agissait d'artistes, dans une dimension parallèle.

Avec le hip-hop il y avait des degrés. Tu pouvais coder ton appartenance à une société quelque peu secrète puisqu'à l'époque on se connaissait tous. Tu pouvais détourner aussi. Il FALLAIT détourner : s'approprier. Coudre un patch. Faire un graff sur ta veste en jean. Les looks poussaient aux bricolages qui personnalisent, qui mènent au marronnage les fringues les plus classiques.

Plus ou moins b-boy, walkman à fond, je pouvais circuler dans

l'espace public, exister malgré des névroses qui faisaient de ma vie un terrain d'évitements permanents. La suprématie blanche m'avait brûlé au fer mais le hip-hop refusait que j'aille à l'abattoir. La nuit, quand j'ai commencé à taguer, j'ai réappris à arpenter la ville, adrénaline en shoot et la crainte rassurante de connaître le crime dont on m'accuserait ; mon nom découpé à la bombe aérosol en guise d'affirmation, en forme de réponse aux années d'agression. Je suis dans vos murs, vos villes, vos vies. Désormais, c'est moi qui ai pris la nuit au piège.

« *Notre royaume est grand et chacun y est roi* », clamaient Jhony Go et son pote Destroy Man dans le maxi qui annonce mon plongeon radical. En 1987, seul, à fond dans le Mouvement, comme on disait à l'époque. C'est clair que j'en avais besoin, de mouvement. J'écris mes premiers textes, je reprends la parole. Ce que je vis. Ce dont je rêve. Jhony Go et Destroy Man, on me les a présentés comme d'anciens membres des Black Panthers, une bande de rockers, née à Pantin en 1978. Ils chassaient les Rebels qui portaient le drapeau sudiste et pensaient le rock'n'roll comme une musique de Blancs. Les Blacks Panthers sont parmi les premiers chasseurs de fachos. Des hommes noirs en majorité – regroupés, organisés, entraînés pour se défendre. Jhony Go et Destroy sont bien entendu grands, costauds ; des corps noirs que l'on craint de la manière la plus classique. Mais il n'y a rien de classique dans leur disque vital. « Égoïste » est le portrait d'un homme en chute libre que son hyper-masculinité empêche de réagir, concentré qu'il est sur son nombril. « On l'balance » est un hymne à la fête, au mouvement hip-hop, teinté de fraîcheur, de lucidité et de liberté. Un passage me marque, aujourd'hui encore : « Petite pas belle en plus sans aucun charme parmi des hommes cruels et leur vacarme qui se fient à des critères reçus ou de baiseurs et se piquent à bien des roses et non aux douces fleurs. Oublie-les ces nullards, dur sera leur réveil car il vaut mieux toucher un diamant que le feu du soleil. » Malgré maladresses et clichés, ici on écorche la beautécratie, le petit monde normatif du marché de la séduction en une forme de candide crypto-féminisme. Que Dieu bénisse ces frères pour ces premières pistes.

Un dimanche en janvier 1973

Je suis né un dimanche de 1973. Comme je l'ai dit, mes parents ont tenté des parcours de solistes. Et ils nous ont vite enterrés dans un village horrible des Flandres.

Ma mère était afro-caribéenne et isolée, ici. Mon père était d'un blanc toxique.

Ils n'étaient pas équipés pour voir ce que leur destin portait de systémique et d'historique.

Deux classes populaires face à face, le sexisme, le racisme, la souffrance psychique : il a fallu découvrir dans les heurts, la violence, le mensonge et la tromperie que l'histoire était impossible.

Mais parce qu'ils n'avaient pas voulu, n'étaient pas outillés pour mettre en perspective, ces années de vie commune, nous les enfants les vécûmes très mal, en tensions et terreur à domicile.

Puis, notre père, l'homme blanc, a senti le vent tourner ; il a vu nos corps changer.

Il ne voulait pas se réveiller face à deux hommes noirs. Trop risqué.

Il a miné nos vies et il est parti. Ma mère en a dépéri jusqu'à la mort.

Mon prénom ça vient de lui. Dans des élans mauvais où il traquait les marques de ma féminité.

Michaela... S'il savait...

Une question reste : qu'avons-nous pris du maître ?

Malgré la désidentification permanente, malgré notre malaise de cette masculinité blanche.

Pour moi mon père ressemblera toujours aux agresseurs de notre premier dimanche. Le visage. L'accent. La classe sociale. Et comme il exerce une violence extrême tout en donnant une forme d'affection et m'apportant plein de choses positives, c'est la confusion.

Est-ce ainsi que les hommes aiment ?

Que les hommes blancs aiment ?

Même s'il nous enseigne la violence à coups de bastons, d'armes, de jeu au couteau, symboliquement il nous installe dans un territoire où il nous est presque impossible de nous défendre, dans une zone défaillante niveau instinct de survie ; puisqu'il nous a astreints jusqu'au bout à l'empathie envers lui. Parce qu'il nous a contraints longtemps à essayer de comprendre, à transiger avec une masculinité blanche qui malgré des racines profondément populaires avait des armes terribles pour détruire notre mère et nous dans le même élan. Jusqu'à aujourd'hui, mon frère et moi qui avons survécu, nous nous débattons toujours, à notre propre mesure.

La négrophobie et la négrophilie sont voisines. La fascination fétichiste et la répulsion raciste. Je me souviens de l'insistance au sport sous les douches d'un gars qui parlait de la taille du sexe de mon frère. Nous sommes pornographiques. Sexuels tout le temps malgré nous et dans les projections blanches, jamais dans les nôtres propres. Les Blancs ont toujours voulu jauger mon corps sans pudeur. Toucher mes biceps. Juger. Apprécier notre valeur

physique, sexuelle. Comparer. Comme s'il allait s'agir encore d'en tirer un bon prix.

Enfant j'aimais tout ce que des socialisations sexistes essaient de faire aimer aux filles. Ma mère qui avait besoin d'une amie s'en félicitait. Jamais les Blancs n'ont semblé voir cela : je ne pouvais qu'être viril.

Pour les non-Blancs les brèches en moi sont bien plus évidentes et ce depuis longtemps. Un jour j'avais appelé au secours C., mon *homie*, mon frère, après une embrouille de quartier, difficile à expliquer. Alors qu'il connaissait ma copine de l'époque il m'avait pourtant dit d'emblée face à mon silence gêné et avec une certaine bienveillance : « C'est quoi le problème ? T'es homo c'est ça ? »

Des hommes noirs, dimanche 18 décembre 1994, dans ma tête.

Je suis tellement fort amoureux de mon peuple. J'ai poursuivi dès l'enfance les hommes noirs comme en quête. Aujourd'hui quand je remonte la rue de Béthune je serre tant de mains. J'aime ces moments où l'on se checke brièvement. Ça claque. Les poings s'entrechoquent. Reconnaissance mutuelle basée sur l'apparence, si importante pour moi, après ces années d'isolement. Et j'ai tant d'amour pour tous ces styles qui ont bougé au fil du temps. Des Noirs en hi-top fade. Des Noirs défrisés. Des Noirs en Weston. Des Noirs tressés. Des Noirs en Burlington. Des Noirs en Challenger. Avec des chapeaux fédoras. En Adidas ZX. Des vrais sapeurs. Des faux Congolais. Des Noirs en bombers. Des Noirs de Ripas. Des Noirs en doudoune Schott. Des b-boys. Des Zulus. Des Noirs en Kangol. Des raggamuffins. Des québlos du funk. Des Noirs en starter. Avec des fat laces. Un ouvrier dehors qui porte encore l'afro. Des Noirs propres à Blanches. Des Noirs queers pour de vrai. Je cherche du regard tout ce petit monde. Je le checke. Je l'aime.

Des Noirs en cuir. Des étudiants noirs. Des Noirs qui boxent. Des Noirs dans *Warriors*⁵. Des Noirs avec name plate. Les Noirs de l'athlé. Les Noirs de Guadeloupe : ces Noirs qui ont la clef. Des Noirs au tambour. Les graves qui conduisent les bus du Gosier. Des Noirs qui me cherchent. Des Noirs qui me testent. Des Noirs qui reviennent. Des Noirs de mon quartier ghetto jusqu'aux ongles. Des Noirs qui me respectent parce que je suis pionnier. Des Noirs qui chutent. Des Noirs en prison. Les frères de mon groupe de rap ; ma

première famille recomposée d'hommes noirs. Des Noirs qui blaguent. Qui militent sans papiers. Des Noirs qui me voient. D'autres qui m'ignorent. Trop queer, trop clair. Des oncles atypiques. Des oncles exceptionnels. Des cousins que j'aime puis qui disparaissent. Des militants panaf aux refrains qui fatiguent. Des Noirs des States. L'impossible équilibre. Des Noirs, des Noirs. Et j'ai toujours le sourire de nous retrouver, de nous voir.

Je sais que je ne suis pas le plus foncé d'entre nous mais je me vis Noir, malgré le métissage ; depuis toujours et jusqu'au bout c'est certain. Et je n'ai toujours que de l'amour pour mon peuple noir.

Pour tous mes frères noirs. Et toutes mes sœurs noires, si précieuses sur mon chemin.

**R.A.S.⁶, dimanche 22 septembre,
base aérienne 116 nucléaire de Luxeuil**

I got a letter from the government The other day

I opened and read it It said they were suckers

They wanted me for their army or whatever

Picture me giving a damn, I said never⁷.

*Public Enemy,
Black Steel in the Hour of Chaos.*

C'est ici que se nouent les grandes complicités. Qu'au nom du service militaire les garçons deviennent des hommes prêts à faire la guerre. Pour une nation qui traîne un dossier de conquêtes, d'écrasement, de massacres, de terrorisme glacé.

C'est là qu'en hurlant, humiliant, soumettant, flattant, on impose les contours d'une masculinité hégémonique, hors de toute négociation ou consentement. Une masculinité blanche dont la morale est fondamentalement d'échapper à tout questionnement moral. Il s'agit d'ordres et d'obéissance avant tout. Il s'agit du droit qui se fonde sur la force, l'invasion, l'intrusion. Une culture de l'abus. On vous dit 7 heures ; on vous réveille à 4 heures. On vous dit qu'on ne sait pas quand vous partirez en week-end. Et vous ne partirez pas. Vous n'appartenez plus qu'aux caprices de l'institution qui donne sa puissance de feu et de mort à la France. Vous êtes au garde-à-vous sous un drapeau qui exhale un palmarès dégoûtant de massacres, de tortures et de viols.

Vous découvrez un contingent d'une masculinité pyramidale où

on morfle dans l'espoir de faire morfler d'autres un jour.

En quelques jours de caserne j'ai overdosé de domination mâle et blanche. Je suis enragé et exténué mentalement. Je méprisais l'armée et les militaires bien avant d'arriver. Je suis venu sans plan. J'aurais bien fait objecteur de conscience si j'avais su... que ça existait. Au bout de deux jours j'ai décidé d'improviser. On m'a transféré à l'infirmerie, le sas.

Mais ils me veulent ; veulent mon corps, ma soumission. Le médecin-chef se fout de ma gueule. Jusqu'à preuve du contraire je leur appartiens. Ils veulent voir le Noir craquer. Les autres futurs réformés passent et partent pour Dijon. Moi, ils me gardent. Je ne veux pas discuter, implorer. Alors j'arrête de manger, sans grande déclaration de grève de la faim. Mais c'est facile à voir. Ils disent qu'ils vont m'intuber. Mon corps est ma seule arme. Cette nuit j'ai récupéré un couteau de cuisine avec l'objectif de me tailler les veines. Je commence mais ça ne coupe pas bien et fait un mal de chien. Je pense au tendon. Je repars me coucher ; j'en garderai une cicatrice au poignet. Dans mon lit je prie pour réussir à m'endormir pour oublier la douleur de la faim.

Crois-tu que, moi, j'accepterais de donner dix mois de ma vie à ces gens-là ?

Idéal J, « R.A.S ».

Un appel inquiet de mon frère a sifflé la fin de partie. Ils n'allaient pas pouvoir m'enterrer vivant ; j'avais une famille finalement. Ils m'ont convoqué, méprisé tant que possible une dernière fois puisque j'allais leur échapper, et m'ont pris un rendez-vous pour l'hôpital de Dijon. Pendant la route, le chauffeur parle à son copilote du « nègre » qu'il a transporté l'autre jour. Il parle aussi d'appelés qui ont fait une « connerie ». Il détaille : il s'agit en réalité d'une agression sexuelle avec actes de barbarie sur un « camarade » de chambre. Une connerie.

L'appropriation des corps est au cœur du principe militaire. Et la sexualisation à visée humiliante et destructrice est consubstantielle à toute appropriation des corps. La culture du viol coule donc en intraveineuse dans le bras de l'armée, qui, comme la police, repose sur l'absence de remise en question de l'ordre et donc de la morale ; tout est subordonné à une abstraite Nation et à un Ordre vécu comme légitime, en réalité, il est au service des puissants. Il n'est pas étonnant que les forces de cet Ordre repoussent régulièrement les limites d'un cadre déjà abusif. Dans l'armée, les prisons, les commissariats, dans l'excellence sportive, etc. : dans toutes les interactions où cette appropriation est la norme, cela existe et reste

largement impuni.

Un ami a croisé lors de sa propre réforme un garçon aux deux bras plâtrés : d'autres appelés en avaient profité pour le violer avec un néon. La victime le racontait comme s'il s'agissait d'une blague gênante... Histoire sans doute d'essayer de désamorcer la gravité d'une agression intrinsèque à l'ambiance et pour laquelle il n'envisageait vraisemblablement pas de porter plainte.

À Dijon, le psychiatre militaire veut me laminer. Il hurle quand je lui parle des phobies d'impulsion, ces angoisses de passage à l'acte qui me pourrissent la vie : « C'est très grave ! Les gens comme vous on les enferme ! » Il note sur son papier. Je suis effondré. Les autres, les Blancs qui passent le même jour me décrivent un gentil papy qui leur a composé un gentil compte rendu : difficultés avec l'autorité relatives à la figure du père. Du Freud discount sans danger pour personne.

J'ai passé après ça quinze jours à l'hôpital psychiatrique militaire de Dijon en attendant la fin, entre détente et terreur. J'ai lu énormément et j'ai tenu un journal. Le premier soir j'y ai écrit :

« Peut-être qu'il viendra ce soir brûler une grande croix devant ma chambre ? »

Après cet épisode se graveront de nombreuses années d'un enfermement progressif, contraint par les névroses : à ne presque plus pouvoir sortir. La terreur. Qu'on croie que. Qu'on me prenne pour. Les stéréotypes et les projections sont revenus m'envahir. Je suis dans une impasse. Souvent je frappe les murs de mes poings et ma tête, avec cette certitude : je n'ai pas d'avenir.

Dimanche de mai 2001, Mons-en-Barœul.

L'émerveillement de ce que je suis en train de vivre sera peut-être difficile à comprendre. Le dimanche, mes camarades de classe me manquent. Pas les petites ordures de l'école, non. Les gars de ma classe sociale, mes camarades d'usine. Du bâtiment F. Une équipe de gars blancs, hormis mon gars Hafid. Mon équipe. Avec des lignes de démarcation précises entre nous et la hiérarchie. Chaque jour je pars au taf léger, même explosé de fatigue. Le réveil sonne à 4 h 15 précises. La douche secoue. L'eau, le temps, coulent vite. J'arrive les yeux cernés mais je sais qu'on va rire, parfois se battre entre deux déchargements. Ralentir la chaîne. Tirer l'arrêt d'urgence pour couper la machine et pouvoir profiter d'une chanson que l'on kiffe.

On va parler, partir, dériver en territoires électriques. Je me souviens de Franck, un gars des plus virils, qui dans les mille sujets qu'on aborde en taffant nous parle de jupes, son désir d'en porter si seulement on pouvait. J'écoute ébahi. Un autre jour il parle de son respect des putes, sans les mots des *studies*. Sans même le bac. Il y a bien sûr de grosses montées réacs chez lui ou chez les autres. Mais un esprit d'équipe nous tient solidaires, solides, provocants et puérils. Non je n'oublie pas l'homosocialité agressive. Et non tout cela n'efface pas la race et le racisme. Mais l'expérience me réanime. Mes amis, dehors en écarquillent les yeux de surprise. Ça se voit que je vis un truc incroyable. Que je me suis rarement senti autant à ma place. À l'usine. Je sais que c'est un moment, que c'est contextuel, mais quand j'apprends que le chef d'équipe me proposerait bien pour l'embauche je suis prêt à rester, un moment ou toute ma vie. On verra demain. Là, je vais me coucher. Demain à 4 h 15 précises, le réveil va sonner.

Concert The EX à Tourcoing, dimanche 15 mars 2009

Il y a genre cinq cents personnes ce soir au Grand Mix. Dix peut-être parmi elles ne sont pas blanches. Je discute avec un ami devant la scène, avant le début du concert, sans vraiment faire attention aux gens qui nous entourent. Arrive dans mon dos une fille bien plus grande que moi qui me bouscule. Elle rejoint une autre fille, devant nous. Je continue à discuter. Puis je sens un regard insistant sur moi. La bousculeuse. Je lui adresse un vague sourire, gêné. Ses yeux m'assassinent. Elle roule une pelle à sa copine et me re-tue du regard et ré-embrasse sa copine, ainsi de suite... Elle veut me provoquer, sûre que je suis lesbophobe. Qu'est-ce qui lui fait penser ça ? Ma gueule sans doute. Elle veut assumer sa part du grand combat civilisationnel contre les barbares à peau foncée qui se joue de la Seine-Saint-Denis à Kaboul. Qu'est-ce que je peux faire ? L'ignorer ? Je ne suis pas assez à l'aise dans la vie en général pour ça. Lui demander c'est quoi son problème ? Elle aura l'embrouille qu'elle désire, qui prouvera que je suis une ordure lesbophobe. Elle n'attend que ça. Continuer de sourire ? Il est très humiliant et surtout inutile de s'appliquer à sourire pour convaincre une sale raciste de merde, qui a sans doute plus l'impression de vivre un moment décisif du combat lesbien qu'une énième session d'écrasement des NoirEs en terre occidentale.

Qui a commencé ?

D'après vous qui est parti ?

Qui a encore gagné ?

Qui est enfermé ?

Quand le vigile d'un magasin me piste, si je pars, ce n'est pas parce que j'étais venu pour voler et que je n'y arrive pas. Je sors parce qu'on m'a pris toute ma vie pour un voleur et que c'est insupportable. Et si à ce concert je m'en vais c'est parce que cette fille bénéficie de la manière dont vigile, école, police ont constamment fait vivre mon corps sous des miradors de suspicion.

Tout cet épisode m'est revenu un jour en lisant *Les filles voilées parlent* ; Leila, l'une des participantes, y raconte un épisode similaire : en plein déferlement islamophobe sur le voile, à plusieurs reprises, des gars homos s'embrassent ostensiblement en la fixant, convaincus qu'ils vont la choquer.

C'est mon père blanc, français, qui m'a parlé clairement d'homosexualité pour la première fois : il a dit à mon frère et moi que s'il avait un fils homosexuel il le tuerait. C'était une menace affreuse. C'était comme une maladie qui pouvait me tomber dessus et entraîner ma mort. Ma mère noire, afro-caribéenne, n'était absolument pas comme ça. Elle était très détachée des normes. Pour votre homonationalisme et vos missions civilisatrices vous repasserez.

Les milieux queers ou LGBT blancs ont toujours été un piège pour moi. Des hommes blancs qui me draguent, se pensent en safari. D'autres pour qui ma présence est d'une audace ultime. Une manifestation miraculeuse. Forcément en rupture avec mon éducation et ma conscience noire. Trop de sourires et trop de mépris. Jamais, là, je n'ai eu l'espace de pouvoir m'énoncer en termes de genre et de sexualité, alors qu'il y avait urgence. Vous aussi vous m'avez volé toutes ces années.

Je suis l'enfant queer élevé par une mère noire hors de vos Lumières, vos mignons coming-out. Mais quand vous me déniez la paix et l'humanité comment aurais-je pu embrasser l'étrange fleur que j'étais ?

Dis-moi, Mamie Till.
Dimanche 7 juin 2015, Nantes

Le TGV de Paris entre en gare de Nantes à 21 h 54. C'est encore la fête dans cette ville où l'on se gave de divertissements bourgeois, d'une culture de l'exotique, du voyage. Nantes est un bel exemple de suprématie blanche. Tout y est bien cerné, ségrégué. Ce soir les réjouissances isolent l'extrême centre-ville des transports en commun.

Je décide de tracer à pied jusque chez moi, de remonter la route de Rennes. Je roule ma valise d'une main, colle des stickers militants de l'autre pour faire passer le temps. L'esprit toujours en alerte. Toujours. J'ai 42 ans et toujours ce regard furtif qui décrypte chaque bout de rue pour ma sécurité. J'en ai pour 45 minutes de marche peut-être. Plus tard je suis à deux arrêts de bus de chez moi. Bientôt à la maison. À une cinquantaine de mètres deux filles blanches sortent d'une maison et parlent fort sur le trottoir. Je suis loin sur celui d'en face. Je trace ma route, tire ma valise. L'une des deux traverse à vélo. Elle se retourne vers moi. Puis crie à son amie et au monde entier : « Bon allez, à demain ! Et j'te raconterai si je me suis fait violer ! » Mon corps se recouvre d'une laque de honte et la surface de ma peau s'embrase du cocktail Molotov. Je flambe d'humiliation avec la certitude que je ne peux rien faire face à l'attaque faussement innocente. Mon chemin n'est pas encore fini mais je sais que j'irai me coucher avec l'ignominie hurlée en pleine rue, crachée en pleine face ; je le sais. Et encore une fois le réel n'y peut rien. Il n'y peut pas grand-chose. Dieu sait que j'ai changé de trottoir dans ma vie, accéléré, ralenti, pour ne pas avoir l'air de, pour ne pas que l'on croie que. Dieu sait que j'ai laissé passer des arrêts de métro. Que j'ai évité les ascenseurs. Que j'en suis devenu psychologiquement malade à fuir toute proximité physique avec femmes et enfants. Peu importe. Le réel, qui je suis, tout ça n'a rien à voir. Le stigmate c'est moi là, homme noir libre, en France quelque part. Dans cette même rue qui mène chez moi, des jeunes filles noires occupent les trottoirs. Elles travaillent dans un cadre qui tient plus du réseau esclavagiste que du travail du sexe. Nantes fut le plus grand port négrier de France. L'ensemble résonne de manière dérangeante⁸.

En Guadeloupe, au Gosier, dans le vacarme du boulevard et la chaleur d'août, ma cousine Kizzy et moi avons évoqué un jour les douloureuses probabilités d'aïeules violées par des Blancs. Jamais à l'époque je n'avais envisagé les violences sexuelles que subirent les hommes noirs. Cette terreur-là les touchait aussi. Non que ce fût pire parce qu'ils étaient des hommes ; ce trope masculiniste récurrent et inacceptable. Mais cette histoire mérite aussi qu'on l'étudie.

« Enslaved black men were sexually assaulted by both white men and white women. [...] sexual assault of enslaved men took a wide variety of forms, including outright physical penetrative assault, forced reproduction, sexual coercion and manipulation, and psychic abuse⁹. »

Quand des policiers violent un homme noir voilà ce que

l'histoire exhale en silence absolu. C'est pourtant l'homme noir qui est hypersexualisé dans la culture populaire, perçu comme un prédateur, réduit à un sexe énorme et une sexualité bestiale.

La France peut jouer à cache-cache avec son esclavage mais nos corps le portent. Et les corps qui s'attaquent aux nôtres eux aussi le portent.

La peur blanche sexualisée ne se dissimule pas : je l'ai sentie, vue, entendue mille fois depuis l'enfance dans toute sa férocité bien avant d'en comprendre le sens, d'en saisir les racines puissantes. Notre hypersexualisation est bien trop historique pour qu'on accepte de classer au rang des anecdotes les accusations gratuites projetées sur nos corps. Ce sont les mêmes rouages qui ont justifié les abus sur nous.

Dans l'Aisne, à Seringes-et-Nesles, il y a un cimetière américain avec un carré pour les soldats exécutés.

Pendant la Seconde Guerre mondiale la culture du lynchage nord-américaine s'est exportée en France. Après la Libération, de nombreux soldats américains se rendirent coupables de viols contre des femmes françaises. Alors qu'ils ne constituaient que 10 % du contingent, l'armée poursuivit 139 soldats noirs sur 152 accusés.

Mary Louise Roberts qui a travaillé sur la question dans *What Soldiers Do* explique que l'armée américaine a « racialisé » et imputé les viols aux Noirs. Mais ce que montrent les minutes du procès c'est qu'ici les accusatrices sont françaises et que la violence de la culture du lynchage US rencontre celle de stéréotypes coloniaux bien d'ici.

« Entre 1944 et 1945, 29 soldats ont été exécutés en public pour viol, dont 25 Noirs. Comme il n'y avait que la guillotine en France, l'US Army a fait venir un bourreau du Texas, spécialiste des pendaisons. L'armée fonctionnait comme une extension du système de ségrégation en vigueur dans le Sud. »

Le 28 août 1955, Emmett Till, un enfant de 14 ans, fut lynché dans le Mississippi. Son accusatrice, Carolyn Bryant, n'a reconnu que récemment qu'il n'avait absolument rien fait. Le lynchage d'Emmett, et la photo de son corps défiguré, tel que sa mère souhaitait qu'on le voie, allait choquer les esprits et devenir emblématique de la violence raciale aux États-Unis.

Au cimetière américain de Seringes-et-Nesles, un énigmatique numéro 73 indique où repose un nommé Louis Till. Soldat américain, il fut en Italie accusé de viol et de meurtre et exécuté

en juillet 1945. Aucune des victimes ne l'avait reconnu mais il était noir : ça suffisait. Louis était le père d'Emmett. Au moment du procès des lyncheurs du jeune garçon – qui ne furent pas condamnés –, l'histoire du père refit opportunément surface. Ainsi l'opinion publique pouvait en déduire : tel père, tel fils¹⁰.

Alors que j'écris ces lignes des larmes me viennent et toutes ces résonances me remplissent d'effroi. Je connais bien le cimetière de Seringes-et-Nesles. Je l'ai visité et croisé des centaines fois sans savoir tout cela. Mon père avait déménagé à quelques kilomètres de là avec sa nouvelle famille toute blanche franco-italo-belge.

**Des écorces de nous-mêmes,
dimanche 7 septembre 2014, Oakland, Californie.**

I am aware that identifying with what people see versus what's authentic, meaning who I actually am, involves erasure of parts of myself, my history, my people, my experiences. Living by other's people definitions and perceptions shrinks us to shells of ourselves, rather than complex people embodying multiple identities¹¹.

Janet Mock, Redefining Realness.

Je remonte Telegraph Avenue. J'ai mes escarpins cirés et la robe noire que Lamia m'a donnée. C'est la première fois que je sors seule ici. J'ai l'esprit en éveil. Mariam m'a recommandé de ne pas trop dévier des larges avenues. La peur d'occuper l'espace est là, familière. Celle d'Haubourdin, des Flandres, de presque toute ma vie. J'ai toujours ce regard qui scrute anticipe interprète des années de survie : celle d'une femme trans.

Je n'ai pas « renoncé » à être un garçon noir. C'est juste que tous les jours de chaos m'ont volé mes élans, m'ont empêchée de faire toute la place à mon trouble. Vos visions de l'homme noir, vos mépris, vos clichés. Je n'ai fait qu'arriver dans une bataille en cours. Sans le luxe même de pouvoir chuchoter : « Je pense que je ne suis pas ce que vous croyez. » Les coups pleuvaient et j'ai dû riposter de la manière la plus conforme qui soit. En performant l'homme noir qui veut survivre, un poing américain en poche, un tournevis, une batte dans le coffre, parée pour les guérillas qui m'empêchaient de souffler.

Je n'ai pas « renoncé » à être un garçon noir. Quand l'orage s'est calmé, que j'ai trouvé la paix, un peu de silence et de bonnes solitudes, que j'ai mis à distance les lieux de mes traumatismes, celle que je suis s'est montrée comme une évidence. Ce fut le ravissement, la fin d'une certaine errance et d'une certaine fatigue. J'ai serré les dents depuis trop longtemps. Joué le rôle d'un autre depuis bien trop

longtemps : celui qui me fut imposé.

Ado, je disais toujours que j'irais vivre ailleurs : Guadeloupe, Haïti, « Afrique ». Parce que pour moi la France était affreusement raciste. La vie fait que je suis restée là, dans ces frontières, et que je veux m'y battre. Certainement pas par amour ou par goût du sacrifice. Mais je le dois à mes sœurs et frères de solitude qui vont s'embarquer dans des routes qui bifurquent. Les lignes droites et les autoroutes sont des luxes et je ne sais même pas s'il faut en rêver.

Je quitte une chorégraphie pour en danser une autre. Je ne déserte pas le champ de bataille, ni celui de mes terres, ni celui de mon corps.

Je suis une femme noire depuis tout ce temps malgré le nœud coulant de vos regards. Une femme trans noire qui se battra en France aussi longtemps qu'un souffle irriguera mon allant.

Je suis prête à l'échange, prête pour nos envolées, prête à casser des gueules, prête à participer avec mes toutes petites forces à la libération de mes sœurs et frères noirs.

Physique, mentale, des normes, des cases, des espaces piégés. Qu'un regard, quel qu'il soit, nie notre complexité, n'y consentons jamais. C'est une femme noire trans qui a traversé tous ces dimanches. Prenez-le comme vous voulez.

Artiste pluridisciplinaire afro-caribéenne, Michaëla Danjé est trans activiste panafricaine et révolutionnaire.

Notes

1. Il s'agissait de skinheads fascistes, souvent appelés « boneheads » par les skins revendiquant l'esprit original du mouvement. En effet, le mouvement skinhead est né à la fin des années 60 en Grande-Bretagne de la rencontre des hard-mods blancs et des rude-boys jamaïcains. C'est un mouvement de classe populaire, plutôt multiracial, dont la musique est principalement le ska, le rock-steady et le reggae. La tendance fasciste et néo-nazie va se développer dans les années 70 : le groupe Skrewdriver et son chanteur Ian Stuart en deviendront l'emblème. À l'époque dont je parle, nous ne croisons que des skinheads fascistes et racistes et je ne connais pas l'histoire originale de ce mouvement.

2. Une ratonnade est une violence physique exercée à l'encontre de personnes d'origine nord-africaine. Par extension, le terme peut s'appliquer aux violences exercées contre une minorité ethnique ou un groupe social. L'expression vient du mot *raton*, très fortement péjoratif et raciste, apparu en 1937, qui désigne un Maghrébin en argot français.

3. « C'est une tout autre affaire – et cela produit une intelligence très différente – que de grandir en étant obligé de s'interroger sur tout... absolument tout, de la question de sa propre identité à celle, concrète et brutale de savoir comment sauver sa vie afin de pouvoir commencer à la vivre. » Traduction M. Danjé.

4. « Et s'il n'y avait pas la musique, je ne sais pas ce que je ferais. »

5. *Warriors*, film américain de Walter Hill sorti en 1980. En français, *Les Guerriers de la nuit*.

6. Réformé au service.

7. *J'ai reçu une lettre du gouvernement L'autre jour*

L'ai ouverte et lue Elle disait qu'ils étaient des crétins

Ils me voulaient dans leur armée ou quoi que ce soit

Vous imaginez comme je me suis senti concerné, j'ai dit jamais. Traduction disponible sur [www.larumeurmag.com](http://www.larumeurmag.com/blog/2014/09/08/traduction-de-black-steel-in-the-hour-of-chaos-de-pe-1989/#.WQNEXvnyiUI) : <http://www.larumeurmag.com/blog/2014/09/08/traduction-de-black-steel-in-the-hour-of-chaos-de-pe-1989/#.WQNEXvnyiUI>

8. Il ne s'agit aucunement dans cette partie du texte de nier la réalité d'agressions sexuelles et de harcèlement dans l'espace public. Mais la projection systématique de la figure de l'agresseur sur l'Autre, l'Inconnu, celui d'Ailleurs, alors que les statistiques montrent qu'une majorité des agressions sexuelles sont commises par des personnes proches, connues, dans la sphère privée, est une émanation directe de la suprématie blanche patriarcale et capitaliste.

9. « Les hommes noirs réduits en esclavage ont été agressés sexuellement par des hommes blancs et des femmes blanches. [...] »

l'agression sexuelle des hommes asservis a pris une grande variété de formes, y compris les agressions physiques de pénétration, la reproduction forcée, la coercition et la manipulation sexuelles et l'abus psychique. » Traduction, M. Danjé.

10. Il faut lire sur ce sujet le livre de John Edgar Wideman, *Écrire pour sauver une vie : le dossier Louis Till*, Gallimard, 2017.

11. « Je suis consciente que s'identifier à ce que les gens voient de moi plutôt qu'à ce qui est authentique, c'est-à-dire ce que je suis vraiment, ça implique que j'efface des parts de moi-même, mon histoire, mon peuple, mes expériences. Vivre à travers la définition et la perception des autres, cela fait de nous des écorces de nous-mêmes, plutôt que des personnes complexes qui incarnent des identités multiples. » Traduction M. Danjé.

Pour des lendemains noirs d'éclats de soleil

Amzat Boukari-Yabara

À nos enfants pétris d'amour et de contradictions...

Ma mère est la première personnalité radicale de ma vie. Née à Rivière-Pilote dans le sud de la Martinique au milieu des années 1950, quelque temps après le passage de l'île du statut de colonie à celui de département, elle est celle qui a fait de moi un corps vivant et pensant, me révélant une identité à construire et à décoloniser en long et en large. Sans elle, peut-être mon identité serait-elle sans histoire, mais c'est bien souvent par la mère que l'origine s'écrit. Ma mère fonde mon rapport d'homme noir à la France. Quand elle arrive dans ce pays au milieu des années 1960 par la route maritime reliant Fort-de-France au Havre, en passant par l'escale anglaise de Southampton, ma mère, ses parents comme ses frères et sœurs, illustrent l'image d'une Marianne munie de tentacules qui fait venir à elle ses « enfants » pour mieux les dévorer, telle la figure allégorique d'une République cannibale. Martinique, Guadeloupe, Guyane, Mayotte, Kanaky... et bien évidemment les anciennes colonies d'Afrique et d'Asie... Les tentacules de Marianne s'élancent vers les terres du Sud, amassant sous son bonnet phrygien des îles et des archipels à n'en plus finir, drainant vers son fameux sein dénudé des centaines de milliers d'hommes et de femmes noirs...

La rencontre de ma mère et de mon père est une retrouvaille avec l'Afrique, sur fond d'années 1970 marquées par la coiffure afro, les pantalons pattes d'éph, les disques de rumba congolaise, de soul afro-américaine et de calypso trinitadien... Le développement des diasporas coloniales au cœur même des métropoles, concomitant à la fin de la domination coloniale exercée par ces mêmes centres, modifie alors les relations symboliques entre les peuples. Elles prennent progressivement un sens postcolonial, sans pour autant se départir du caractère racial qui définissait le rapport esclavagiste puis colonial. Nos parents, dans les années 1970 en France, incarnent aussi une histoire des flux migratoires, terme pudique qui englobe derrière des lignes statistiques, des registres de police et des fiches d'état civil,

toutes sortes de « transferts de populations » et d'exils pour gagner sa vie.

Dans *Le Docker noir*, l'écrivain et réalisateur sénégalais Sembène Ousmane évoquait déjà ces hommes qui, sur le port de Marseille, montraient comment la vente de leur force de travail s'inscrivait dans un processus d'émigration. Les villes portuaires ont toujours été des villes noires, peuplées de prolétaires africains, matelots, dockers, aventuriers ou entrepreneurs. Nantes, Bordeaux, Marseille, La Rochelle, Saint-Malo, des villes où la présence du corps noir est aussi visible sur les frontispices des bâtiments majestueux érigés sur les quais de ces différentes villes. Derrière les murs des maisons, ou même *dans le dedans* des murs, ce sont des briques de corps noirs qui constituent cette richesse immobilière. Des briques aussi serrées que les corps noirs encastrés comme des cuillères dans les cales du bateau négrier.

Les problèmes de logement sont également une découverte quand on arrive en France. Il semble ainsi plus difficile de se loger dans un pays « riche » et « développé » que dans bien d'autres pays qui ne le sont pas. Le foyer de travailleurs immigrés avec ses chambres aux lits superposés, la chambre de bonne aux toilettes sur le palier, les couloirs du métro aux recoins chauffés par la ventilation mécanique, la natte à même le sol de la rue, la tente posée dans le jardin public, la voiture squattée dans le parking, les lieux de vie ou de survie sont réels. Il me revient le souvenir d'une période de ma vie dans un hôtel Formule 1 de la région parisienne, une certaine promiscuité passagère que la vie en France marque d'une trace indélébile.

La crise économique au milieu des années 1970 rend le travail journalier sans doute encore plus pénible et le quotidien lui-même répète la domination. L'intégration par le travail ne protège pas des difficultés et le racisme fait partie des problématiques liées à ce domaine, dans des univers tantôt monochromes pour la France des travailleurs du premier métro, tantôt multiculturels pour les condamnés à l'heure de pointe. Certes, l'époque de la plantation est terminée, mais il semble qu'il y ait encore des métiers dans le système actuel vers lesquels les hommes noirs sont orientés de manière non naturelle. Est-il plus difficile quand on est un homme noir en France de dire que l'on refuse d'exercer plus tard le métier de son père, quand le travail de ce dernier est historiquement et sociologiquement ingrat ? A-t-on envie de travailler pour un système déshumanisant ou raciste, et peut-on travailler sans renforcer un système de domination ? Peut-on être le « nègre de service » ?

L'histoire de nombreux Noirs en France est celle d'une admission

par le biais du contrôle des flux migratoires mais aussi d'une désertion ou d'une ré-migration salubre. La vie de mes parents se voit marquée par la naissance d'une fille, ma sœur aînée Aïssa, puis par leur installation, au début des années 1980, dans un pays africain ayant opté pour l'aventure marxiste-léniniste : la République populaire du Bénin. La naissance y est heureuse, un matin de la mi-juillet, au cours d'une année où la France se découvre rose du socialisme et de ses épines. L'enfance y est joyeuse et riche de souvenirs.

Je ne sais pas réellement à partir de quand mon esprit a dissocié les Blancs des Noirs, mais c'est probablement de là que naît la conscience historique. La conscience historique d'un Noir résulte souvent de la compréhension par lui du fait que sa couleur l'inscrit dans une histoire déchirée. Naître dans un pays africain où être noir est la norme explique sans doute la différence de perception de soi, comparativement à ceux qui sont nés en France et n'ont jamais vécu en Afrique. Je suis incapable de me vivre dans le complexe, dans le désir de reconnaissance ou dans la convoitise : ni supériorité, ni infériorité, je suis noir en toute normalité, même si aux yeux de nombreux enfants des rues de Cotonou je pouvais passer pour Blanc du fait des origines « métisses » de ma mère.

En fait, beaucoup de personnes noires peuvent passer pour blanches, sur le plan social ou phénotypique, mais l'inverse semble moins évident. Dans mon enfance, les Blancs et les Noirs existaient sans aucune personnalité crispante, de manière indistincte, sans histoire, leur couleur vivait simplement, et le noir restait une norme invariable. Quand on est noir, on ne change pas autant de couleur que quand on est blanc, on ne rougit pas, on reste noir, et la norme était bien pour moi la couleur noire. La différence ne se fait pas avant que la curiosité n'advienne. Pourquoi nos peaux sont-elles variées, de la même couleur mais pas tout à fait ? De la même peau mais pas de la même eau ? Sommes-nous, nous les Noirs, des peuples du soleil, face aux autres, les Blancs, qui seraient quant à eux des peuples de glace ?

Si l'histoire de l'esclavage et de la colonisation montre que l'agression fut à sens unique, la glace a fondu par endroits et le soleil s'est voilé par moments. Des amitiés et des solidarités transversales, transgressives et atypiques ont produit un étrange mélange. Les théories les plus farfelues sur le métissage assimilent les fonctions physiologiques à des capacités mentales. J'ai très vite compris qu'il n'y avait pas de « complot du métissage » mais qu'il y avait, en revanche, des identités non alignées et rebelles. Les aléas ne m'ont pas permis de vivre assez longtemps auprès du seul grand-père connu de son vivant, qui paraissait être tout sauf noir, mais l'enfance partagée dans une double famille, africaine et antillaise, béninoise et française, fut donc

une enfance d'indépendance et de recherche, une enfance finalement non française sans être totalement africaine.

Mes parents faisaient alterner douceur et rigueur. Ma mère sut gérer bien des crises en faisant la démonstration de son caractère martiniquais. Aimé Césaire disait de nous, les Noirs, que le seul record que personne ne nous volerait est celui de l'endurance à la chicote. Frantz Fanon ajoutait que la situation coloniale elle-même était une chicote. Aussi, j'ai toujours été très surpris de croiser en France beaucoup de personnes d'origine africaine qui ignoraient totalement l'usage et l'existence même de la chicote. Quand on a grandi au pays, ou quand les parents font de leur appartement en France un espace extra-territorial africain ou caribéen, la chicote est aussi sacrée que le Livre saint chez d'autres. Qui ne l'a pas connue ignore tout de l'enfance : trois coups bien secs sur les fesses qui résonnent comme un échange de balle entre les sœurs Williams : Bam ! Ba ! Lam ! Le corps garde un souvenir nostalgique de ces moments qui recadrent le comportement, après avoir joué dans mon allée des Cocotiers, ma rue Cases-Nègres, « quand la journée avait été sans incident ni malheur, le soir arrivait, souriant de tendresse¹ », ou, plus tard, lors du passage à l'adolescence.

Les années 1990, équitablement partagées entre les périodes collégienne au Bénin puis lycéenne en France, m'introduisent à une forme de conscientisation et de conviction identitaire. Tout commence par des livres d'Aimé Césaire, retirés du programme d'épreuves de lettres que passait ma sœur en 1994. La lecture du *Cahier d'un retour au pays natal* et du *Discours sur le colonialisme* aiguise mon appétit pour la littérature et mon sens critique à l'égard d'une négritude qui semblait avoir été vidée de sa charge de contestation politique, au tournant des indépendances africaines. *Peau noire masques blancs* et *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon allument des foyers de questions qui trouvent leur réponse dans la culture hip-hop, l'écriture et l'histoire, toujours plus d'histoire. Et puis Malcolm X apporte une incarnation à ce corps noir. À l'époque, les images ne circulaient pas comme aujourd'hui, mais je me souviens du bruit sourd du corps de Malcolm X/Denzel Washington qui s'écroule à terre, touché par les balles des assassins à la fin du film de Spike Lee. Je me souviens aussi des premières images de charniers montrant, au Rwanda, des corps noirs comme des choses indescriptibles livrées au festin des mouches. La violence fait partie des images qui conditionnent la vision du corps noir.

La violence et l'incompréhension, ou la curiosité. La fin des années 1990 en France me fait comprendre qu'être un jeune homme noir dans ce pays revient à se trouver dans une pièce remplie de tiroirs mais de

n'avoir en poche qu'une seule clé. Il faut donc ruser et faire sa place. Oui, cette France dans laquelle j'ai évolué est comme une chambre pleine de meubles dont les tiroirs sont fermés, et les clés cachées à l'intérieur des tiroirs. Les clés de l'histoire qui nous sont dissimulées sont autant d'appels à agir par effraction. Comme lors de la Révolution haïtienne, le recours à la violence devient un moyen particulier pour arracher des droits en théorie si beaux, en principe bien à nous en tant que citoyens, mais concrètement mis sous séquestre dans les placards d'une histoire dont la France ne veut plus entendre parler.

Des personnes n'ayant aucune idée de ce qu'est le fait d'être un homme noir, c'est-à-dire des personnes qui ne le sont simplement pas ou qui ne partagent pas le quotidien d'un homme noir, liront sans doute ces lignes. De très nombreux ouvrages comme ceux cités précédemment ont abordé le vécu de l'homme noir, de Ralph Ellison à Ta-Nehisi Coates en passant par Frantz Fanon ou John Howard Griffin. Dans des contextes différents, tous ont soulevé des polémiques ou des débats.

La France aime mettre en exergue une partie de son histoire qui montre qu'elle fut plutôt « accueillante » envers les Noirs qui fuyaient notamment la ségrégation aux États-Unis. Ainsi, dans cette Amérique où l'homme noir subissait le lynchage tandis que la femme noire était violée, avant qu'ils soient tous les deux mutilés ou pendus, le journaliste J. H. Griffin constatait, dans les toutes premières pages de son ouvrage *Dans la peau d'un Noir*, la hausse du taux de suicide chez les Noirs du Sud des États-Unis. Ensuite, il s'interrogeait : « Comment un Blanc peut-il apprendre la vérité sans devenir lui-même un Noir ? » Son expérience consistant à se faire passer pour un Noir pendant plusieurs semaines grâce à une pigmentation médicale le conduisit à une conclusion fataliste : « Les Noirs ne comprennent pas plus les Blancs que ceux-ci ne comprennent les Noirs. » En est-il de même en France, pays qui se dit aveugle aux différences de couleur et d'origine au nom d'une indivisibilité républicaine, mais où il est si difficile de faire comprendre que la pratique de se grimer le visage en noir, connue sous le nom de *blackface*, n'est pas un jeu ? Que nos identités ne sont ni des déguisements ni des handicaps ?

La difficulté de la société française à problématiser publiquement les questions raciales et postcoloniales est éloquent. Le pays délègue souvent cette autorité à des écrivains ou à des penseurs « républicains », lesquels avancent leur qualité d'« intellectuels » pour délivrer, à propos de thématiques historiques et sociales sur lesquelles ils n'ont pourtant aucune compétence, ce qu'ils appellent un langage de vérité et de franchise. Or, leur discours relève davantage du fantasme polémique, de la psychologie de comptoir ou de l'idéologie.

Leur médiatisation éclipse les mises au point émanant des représentants des différents courants d'études sur l'immigration et le racisme, même si la démarche scientifique et citoyenne de ces derniers, peu ou prou militante, n'en est pas moins paternaliste.

Les nombreux débats révèlent surtout que l'Histoire est désormais tributaire des représentations et des opinions, ainsi que des luttes politiques et sociales dont les Noirs sont encore trop souvent spectateurs. Ainsi, la manière dont la discipline historique est invitée à magnifier certaines composantes ou certains épisodes de l'histoire de France indique que le concept de la « *lutte des races* », cette « *contre-histoire* » exposée par Michel Foucault, recouvre une confusion sémantique entretenue par certains médias et politiques pour analyser la société française à travers des faits divers hystérisés, sortis de tout contexte, et dont le traitement est orienté pour alimenter des discours réactionnaires.

Les réflexions de Michel Foucault sur l'historicisme, la construction du discours et de la souveraineté aideraient à poser un regard critique sur la métaphore de la « fracture » appliquée aux situations « sociale », « raciale », « nationale » et « coloniale ». Foucault jugera que « l'histoire, la contre-histoire qui naît avec le récit de la lutte des races, parlera du côté de l'ombre, à partir de cette ombre. Elle sera le discours de ceux qui n'ont pas la gloire, ou de ceux qui l'ont perdue et qui se trouvent maintenant, pour un temps peut-être, mais pour longtemps sans doute, dans l'obscurité et dans le silence ». Fracturé sur les plans social, racial, colonial et national, le corps noir ainsi écartelé se trouve du côté de l'ombre qui cherche à se faire entendre, mais a-t-on déjà vu une ombre parler ? L'ombre n'est-elle pas le murmure du silence ?

En 2009, la société française fut traversée par une euphorie fondamentalement hypocrite, qui s'est maintenue pendant huit ans. Si les Noirs aux États-Unis ont sans doute la possibilité d'accéder à des fonctions se situant au-delà de ce que leurs ancêtres auraient imaginé, le tropisme noir suscité par l'élection de Barack Obama a entraîné des débats surréalistes. Pendant huit ans, la France s'est interrogée pour savoir si elle pouvait avoir un jour à sa tête un président noir. Porter un Noir au pouvoir semblait soudain le plus haut degré de la *coolitude* et de la modernité. On y voyait à la fois toute l'admiration ironique de la France pour le modèle américain alors perçu comme « post-racial » et, en même temps, un aveuglement réel à l'égard d'un système discriminatoire français validé par un discours républicain et néocolonial.

Jouant le jeu jusqu'au bout, les médias ont ressorti avec une

certaine fierté tous les personnages noirs ayant joué un rôle dans la vie politique française, notamment les ministres et députés africains de la IV^e République, et bien entendu Gaston Monnerville, deuxième personnage de l'État en sa qualité de président du Sénat dans les années 1950 et 1960. Tout cela dans le but de montrer que la France pouvait aussi se prévaloir de figures noires ayant occupé la première place. Pourtant, alors qu'Obama entrait à la Maison-Blanche, les territoires non décolonisés de la Guadeloupe et de la Martinique connaissaient un mouvement social de forte ampleur, dans une totale indifférence de l'Hexagone, qui révélait que, au-delà des symboles individuels, le fond du problème restait le manque de considération pour tout un ensemble de la population dont l'appartenance nationale renvoie à des épisodes de domination historique et reste sujette à caution.

Les luttes que nous menons de manière continue pour obtenir toujours plus de considération en tant que Noirs en France ne connaissent pas la même célébrité ou la même fortune que celles menées par nos homologues afro-américains. Elles manquent d'une solidarité mécanique, d'originalité. Importer en France le mouvement américain *Black Lives Matter* sans le centrer davantage sur les colonies de la Caraïbe et de l'océan Indien, ou sur la politique de la France en Afrique, ou sur le sort du Congo, crée un profond malaise. Entre les États-Unis, où un homme noir peut être élu président grâce à une conjoncture favorable, et la France, qui se gargarise d'avoir par sondage des personnalités noires parmi les figures les plus appréciées des Français, il y a un fossé. Omar Sy n'est pas Barack Obama, même s'ils sont l'un comme l'autre valorisés pour mieux cacher la forêt des corps noirs alourdis par le plomb des policiers.

Les Africains des anciennes colonies ont toujours été au service de la France, de gré ou de force. Ils ont servi dans l'empire colonial, ils ont combattu contre l'Allemagne, parfois en Indochine ou même en Algérie et à Madagascar. Quand la France décide d'envisager son avenir sans ceux d'entre eux qui sont devenus français et qui ne sont plus rien d'autre que français, elle tourne en fait le dos à son histoire. Ou, plutôt, elle montre son véritable visage. Une certaine ingratitude, quand nous voyons combien de grands-parents qui ont combattu dans et pour ce pays ont ensuite dû vivre dans des conditions matérielles inférieures à celles de leurs camarades blancs. Du massacre des soldats qui réclamaient leur paie dans le camp de Thiaroye au Sénégal en décembre 1944, au long combat politico-juridique et administratif pour la revalorisation des soldes des anciens combattants africains, cette ingratitude a conduit Marianne à favoriser le ressentiment des descendants des anciens colonisés. La France a de lourdes dettes à

l'égard des hommes noirs d'Afrique, de la Caraïbe, de l'Amérique du Sud, du Pacifique et de l'océan Indien, et elle tente de construire un monde de déni entre son passé et son présent. Un peu comme on traduirait *Between the World and Me* en français par le titre de *Colère noire*.

Ce livre de Ta-Nehisi Coates, écrit sous la forme d'une lettre d'un père à son fils, a connu un certain succès en France, à une époque où les États-Unis offraient quotidiennement au reste du monde une série médiatisée de « crimes haineux ». Les vidéos virales montraient des Noirs, aussi bien des adultes que des enfants, des hommes que des femmes, se faire assassiner le plus tranquillement du monde par des policiers arguant de la légitime défense. À la même période, la France était, elle aussi, traversée par des tensions raciales et des morts non élucidées impliquant des policiers. Très souvent, les conseils d'un père à son enfant relèvent du bon sens, d'une logique implacable. Il ne faut jamais entrer chez quelqu'un sans frapper ou sonner. Il ne faut pas traverser la rue quand ce n'est pas ton tour.

Un soir, au début des années 2000, je revenais d'une séance de cinéma, seul, sur les Grands Boulevards. J'habitais dans le quartier et, en remontant l'avenue, je vis au loin un fourgon de police. Avant d'atteindre ce fourgon, se trouvait le passage piéton que j'empruntais régulièrement pour rentrer chez moi. Il était évident que je ne croiserais pas les policiers puisque mon chemin m'amenait à traverser avant. Mais rien n'est plus anormal dans l'esprit d'un policier qu'un Noir qui traverse la rue avant de le croiser. Comme une femme seule dans une rue déserte la nuit qui changerait de trottoir à la vue d'un groupe d'hommes arrivant en face. Pourtant je n'éprouvais aucune crainte.

Les écouteurs sur les oreilles, un son ricain dans la tête, je me découvris des superpouvoirs quand, tout à coup, au milieu du passage, mes pieds décollèrent du sol. Pendant que je me risquais à traverser l'avenue en grillant la priorité aux véhicules, deux policiers s'étaient lancés à ma poursuite pour me saisir, chacun de leur côté. L'image de mes jambes pédalant dans le vide et se posant dans le fourgon semblait sortie tout droit d'un sketch, mais il ne faut pas rire avec la police. Surtout pas. Ce soir-là, un braquage avait eu lieu dans une bijouterie du quartier, et il semblerait que l'un des assaillants fût typé, basané, de couleur, bref, un de ces euphémismes pour ne pas dire noir. *Black* ? Les minutes passées dans le fourgon furent assez longues et oppressantes, mais en fin de compte très *soft* par rapport à de très nombreux autres contrôles policiers conduits dans la légalité comme dans l'illégalité.

C'est dans ces conditions que l'enfant remercie ses parents de lui avoir enseigné les différentes vertus du silence. Le silence pour exprimer la surprise, le silence pour exprimer le mépris, le silence pour conserver ses droits, car tout ce qui sera dit pourra être retenu contre lui. En revanche, une inquiétude s'empare du jeune homme quand il constate que les policiers projettent d'organiser son identification par la victime présumée. Dans l'esprit d'une personne agressée, que peut-il se passer ? Sous le choc et sachant que son agresseur ne sera probablement jamais retrouvé, qu'est-ce qui empêche cette jeune femme que l'on a braquée de me désigner par pur esprit de vengeance ? « Puisque l'un des tiens m'a agressée, tu paieras pour lui. » Le corps noir a la malchance de n'être jamais un alibi. Le corps noir ne pourra jamais courir plus vite que les préjugés.

Fuir devant la police est devenu une stratégie de survie qui reflète la vulnérabilité du corps noir. La psycho-histoire des violences policières s'inscrit dans un cadre anti-relationnel où la peur est instinctivement activée, pour un rien. J'étais peut-être, ce soir-là, le seul homme jeune et noir à passer dans le quartier, et l'occasion pouvait faire le larron. Pendant que j'attendais dans le fourgon, les messages radio apportaient des précisions sur le profil du malfaiteur : il était évident qu'il n'y avait absolument aucune confusion possible entre lui et moi. Pourtant, les lunettes de la police vous rendent plus gros ou plus maigre selon les besoins. Il exista pendant longtemps en Angleterre une agence privée qui reprenait les enquêtes non élucidées par la police et fabriquait des preuves pour créer dans la population noire un vivier de suspects potentiels. Marianne avait sans doute pris des leçons auprès de la perfide Albion, et moi je me remémorais les leçons de mon père.

J'étais enfant, nous vivions alors en France, quand mon père m'a appris à traverser la rue avec une formule sans appel : « Mon fils ! Attends toujours que ce soit ton tour pour traverser la rue, car si quelqu'un veut faire de la bouillie de nègre, il n'aura aucune pitié à accélérer ! Et en plus, si le feu est pour lui, il aura la loi de son côté et la conscience tranquille ! » À l'époque, une rumeur badine disait que les électeurs du Front national se reconnaissaient au sang séché d'étrangers sur les pare-chocs de leurs véhicules. « Ne laisse pas ta vie s'achever sous les roues des racistes. » La formule est forte et salutaire. Elle est aussi historiquement traumatisante mais pas dans le sens où l'est une névrose, une psychose ou un complexe victimaire, bien au contraire. Cet avertissement de mon père a continué de résonner dans ma tête quand, adolescent, je me mis à imaginer la « bouillie de nègre ».

La première fois, c'est avec le corps du père de Malcolm X, passé

sous les roues d'un tramway. La mort du père marqua l'agonie de toute la famille, sa dislocation sous la pression des services sociaux, domaine dont la France s'est aussi fait une spécialité. La seconde est celle du corps d'Emmett Till. Cet adolescent de quatorze ans, en vacances dans le Sud des États-Unis, accusé d'avoir sifflé une femme blanche. Il fut lynché et sauvagement assassiné. Sa mère demanda que le cercueil soit ouvert pour que son corps atrocement mutilé, son visage gonflé et méconnaissable, dévoilent au monde entier la barbarie dont il avait été victime. Si les images viennent des États-Unis, comme celles de ces corps lynchés et photographiés par une foule hilare tels des trophées de chasse, d'autres, montrant elles aussi des morts causées par un contexte raciste, leur succéderont. Des corps noirs gonflés par l'eau de la Seine. Des corps noirs bleus de coups de matraques. Des corps noirs grillés par un transformateur électrique. Des corps noirs asphyxiés : *I can't breathe !*

Peut-être que la plupart des hommes noirs ne s'aimait pas eux-mêmes. C'est un défi d'aimer être soi dans une société, une culture où l'homme noir est assimilé à la violence, au culte de la brutalité, au négatif. Jamais à l'attention, à la compréhension et à l'estime de soi. Les rôles confinés, les impositions normées, le visage noir du meurtrier ou du violeur, hantent constamment nos horizons, ou du moins ceux qui nous sont offerts. Dès qu'un fait divers survient, combien sommes-nous à prier pour que le suspect ne soit ni de notre couleur ni de notre origine, qu'il ne porte pas un nom à consonance proche ? Chaque fait divers est une menace sur notre identité car nous-mêmes ne sommes finalement que des faits divers. Nous ne serions que les désirs fantasmés des autres, les peurs projetées d'une société.

La capacité à déclencher la peur chez les autres, en particulier auprès des personnes blanches ou issues d'une classe sociale moyenne ou aisée, est également devenue un motif de satisfaction ou un moyen d'affirmation pour certains hommes noirs. Nous ne devons pas craindre d'effrayer Marianne. Pour autant, la satisfaction qu'il y a à susciter des réactions de peur se paie cher. Elle alimente les fantasmes lors des reportages négativement orientés portant sur les manifestations, notamment en mémoire des nombreuses victimes de violences policières. L'un des éléments pervers est que les médias récompensent ce genre de comportements en promouvant une caricature des banlieues où les hommes noirs tiendraient le sceptre de la violence. Alors que cette violence existe dans tous les milieux sociaux, dans tous les espaces, elle se trouve ghettoïsée. Beaucoup de jeunes Noirs dans la société française grandissent dans la ferme idée qu'ils sont nés pour être des victimes du racisme. Ce sentiment croît en fonction des désillusions, des déceptions ou des échecs pour

lesquels ils ne trouvent personne d'autre à blâmer que la « société ». Le racisme auquel on est assujéti en tant que Noir en France participe aussi d'une tactique de diversion, celle du bouc émissaire, qui permet de ne pas voir que l'émancipation politique de l'Afrique est le précédent nécessaire à la libération mentale pour les populations afro-descendantes. En effet, le traitement des groupes sociaux afro par les pouvoirs publics et médiatiques, indépendamment de leur nationalité française ou de leur bi-nationalité, semble bien souvent lié à leur assimilation à une Afrique croulant sous les stéréotypes négatifs, et à la manière dont la vie des Africains est déconsidérée. Tant que l'Afrique ne sera pas respectée, disait Malcolm X, peu importe que vous soyez docteur ou ingénieur, vous resterez, en tant que Noir, l'incarnation de la vision négative de ce continent. C'est de cette évidence que naît, à la fin des années 1990, mon intérêt pour le panafricanisme, puis mon engagement militant au sein de ce mouvement qui promeut la résistance, la libération et la solidarité entre les peuples d'origine africaine sur le continent comme dans la diaspora.

Pour autant, si le panafricanisme réoriente la lecture du monde à partir de l'Afrique, il convient, ici en France, d'assumer les responsabilités de notre existence, y compris sentimentale. Peut-on dire qu'il n'y a pas de lendemain noir comme il n'y a pas d'amour heureux ? Peut-être que, au-delà des considérations anatomiques, le regard des femmes blanches diffère de celui des hommes blancs, car la masculinité noire ne renvoie pas pour elles au même type de rivalité, de désir, de rejet, de menace ou d'envie. Le corps noir a toujours été hypersexualisé dans la vision colonialiste ou raciste. Bien que des dispositions législatives, telles que le Code relatif à la police des Noirs promulgué par l'administration de Louis XIV en 1777, aient prohibé les mariages interraciaux, et que sa mise en œuvre sur le sol hexagonal ait différé des méthodes en vigueur dans les colonies, la France se targue de n'avoir jamais proscrit les relations interraciales comme ce fut le cas aux États-Unis, où la femme blanche était interdite à l'homme noir.

Pour autant, l'imaginaire français a souvent assimilé les corps noirs à des objets sexualisés, fantasmés et fétichisés. Ainsi, le système esclavagiste a réduit l'homme africain, et son descendant antillais, à sa capacité reproductive par le sexe et productive par la force de travail. La sexualité, la masculinité, la paternité, trois affirmations identitaires possibles de l'homme noir, ont ainsi été remplacées par le mythe bestial et stéréotypé de l'éta lon. L'histoire de la domination est aussi celle d'injonctions à la virilité, dans l'espace public comme dans l'environnement domestique. Comportant, comme toutes les autres

populations, des personnes aux identités sexuelles riches et multiples, les communautés masculines noires se trouvent paralysées par l'injonction à la virilité qui s'inscrit dans le fil de cette histoire de domination intériorisée. L'homme noir apparaît aussi comme celui qui meurt au grand jour du sida, une maladie encore taboue dans son milieu social. Alors que l'interdiction des statistiques ethniques fait débat, la propension des politiques de santé publique à cibler les hommes noirs dans les campagnes de prévention du VIH laisse un goût amer : celui de l'homme noir multipartenaire et toxicomane, sexuellement irresponsable et porteur d'une menace mortelle identifiée.

Le corps de l'homme noir dévoile en quelque sorte la cartographie d'une menace cannibale. Ici se pose la question de savoir à qui appartient ce corps. Ni à la femme noire, ni à la femme blanche. Le corps de l'homme noir s'appartient à lui-même. Les hommes noirs ne peuvent pas parler *pour* les femmes noires tant qu'ils n'ont pas eu la possibilité de parler *avec* les femmes noires. Avec, dans le sens d'échanger, mais aussi dans le sens d'accompagner au même niveau d'importance la parole des uns et des autres qui se croise sur bien des expériences. Comment, en tant qu'hommes noirs, pouvons-nous participer à la construction d'une alternative renversant la manière dont le sentiment d'être mis en compétition avec les femmes noires – notamment pour l'accès de postes à responsabilité – génère des divisions ? Comment sortir d'une représentation de la *diversité* qui passe par la mise en avant de femmes ministres issues des minorités dans les différents gouvernements sous Sarkozy puis Hollande au cours de ces dernières années ? Paradoxalement, le pouvoir blanc semble en mesure d'offrir aux femmes issues des minorités des perspectives supérieures à celles proposées aux hommes du même groupe social. De telles situations suscitent des réactions, des rumeurs, des débats et parfois de violentes oppositions internes attisées par des concepts (panafricanisme, kamitisme, afro-féminisme, afrocentricité) dont la compréhension est toujours partielle. Nous avons tous des niveaux de lecture différents des concepts que nous utilisons pour contrer la domination et armer les résistances. Peut-être sommes-nous d'accord sur un point : Marianne ne peut pas être notre mère adoptive. Ni la colonisation, ni l'esclavage, ni aucune autre forme de domination, ne peuvent légitimer le rapt de la filiation.

L'envie de préserver une domination masculine d'un autre temps, ou la crainte de perdre une virilité perçue comme étant le fondement de ce que nous devons être en tant qu'hommes noirs, ne doit pas nous conduire à dévaster les terrains de résistances et de complicités sociales investis par les femmes, à commencer par nos mères, nos

premières éducatrices. Être un homme noir en France, c'est aussi être potentiellement un père ayant des responsabilités sociales et identitaires. La responsabilité sociale est d'assumer notre présence dans une société où les stéréotypes renvoient encore trop souvent à l'image de l'homme noir volage, infidèle et inconséquent quant au devenir de sa progéniture. Être un père noir signifie avoir des enfants qui portent une contre-histoire où la ligne de couleur croise la ligne générationnelle.

La masculinité, dans les communautés noires et bien sûr au-delà, est réellement un enjeu d'éducation et de contre-éducation. Il est fondamental de chercher une identité masculine noire et alternative, généreuse et radicale. Une identité qui ne soit pas sportive, ou musicienne, ou littéraire, comme les principaux modèles que nous proposent les médias. Nous devons trouver une identité quotidienne, sur-quotidienne et extra-quotidienne. Une identité violente et sans concession. La France craint, de la part des Noirs, l'exercice d'une violence juste. Marianne a peur d'une radicalisation des Noirs. Une radicalisation véritable, et non un cirque sans fin d'ego.

Être un homme noir radicalisé, ce n'est pas porter la barbe, qui n'est parfois qu'un simple accessoire ou le résultat d'une paresse pileuse. Être un homme noir radicalisé, ce n'est pas porter des vêtements africains et un surnom de pharaon égyptien ou crier haut et fort sa haine envers la France, même quand on n'a pas l'intention de vivre ailleurs. Être un homme noir radicalisé, c'est au contraire savoir regarder la complexité de la France sans surinvestir la notion de *laïcité*, ni devenir un accro de la *République*. Être un homme noir sur-radicalisé, c'est favoriser ce détachement à l'égard de la France, que l'on traduit aussi par un positionnement décomplexé vis-à-vis du panafricanisme, comme Malcolm X l'exprima lorsqu'il fut recalé à l'aéroport du Bourget par les autorités françaises, en lien avec les États-Unis, quelques jours avant son assassinat. Être un homme noir co-radicalisé consiste aussi à transmettre aux autres les bonnes informations, à les rassurer quand il n'y pas lieu de céder à la colère, et à les réveiller quand il est temps de s'organiser. *Don't agonize, organize*² !

Pourtant, rien n'est automatique. Dès lors que l'on ne parvient pas à acquérir les moyens qui fondent notre masculinité aux yeux de la société d'accueil ou de résidence, nous prenons cette même société à témoin : si elle ne nous offre ni le travail, ni l'argent, ni tout autre élément de valorisation sociale validant notre position d'homme, c'est donc qu'elle serait contre notre réalisation en tant qu'hommes noirs ? En réalité, dès lors que nous prenons pour acquis les critères d'une société capitaliste et individualiste, pensée par d'autres pour eux-

mêmes, nous perdons la possibilité de prendre l'initiative d'établir nos propres standards. Quel critère permet d'affirmer que celui qui est sans emploi est un irresponsable ? Quel jugement autorise à qualifier d'assisté une personne vivant des aides sociales ? Être un homme noir radicalisé consiste à ouvrir le chemin vers le *quilombo*, cet espace de liberté collective et d'autonomie responsable mis en place par les Africains fugitifs qui se libéraient de l'esclavage au Brésil.

Beaucoup d'hommes noirs sont perdus dans cette France d'un ^{xxi}e siècle qui a conservé les codes du ^{xviii}e. Parlons des valeurs de liberté, d'égalité, de fraternité. La liberté se voit limitée par les préjugés associés au lieu de résidence. L'égalité est celle de l'espoir. La fraternité ? Comment vivre alors dans un pays qui proclame cette devise mais dont l'histoire, marquée par l'esclavage, la colonisation et le racisme – en ce qui nous concerne –, est régulièrement niée par le discours des politiques ? Être un homme noir en France exige de s'autodéterminer et de s'emparer des moyens de se déconnecter de manière radicale.

Qui sont ceux qui luttent pour renverser ce système ? Où sont ceux qui refusent de profiter du système ? Des militants nationalistes africains ou indépendantistes caribéens ont été assassinés sur le territoire français dans les années 1960 et 1970, pour avoir lutté dans ce sens. Depuis, indépendamment des tendances gouvernementales, de très nombreux militants ou de simples citoyens noirs ont subi des violences policières injustifiées, certains ont perdu la vie. Le passage d'une violence politique ciblée à une autre, systémique, mais tout aussi bien dirigée, est inquiétant. Il révèle l'étouffement de nos résistances. L'homme noir représente la force neutralisée, ou celle que l'on s'est appropriée pour mieux la contrôler. C'est l'esclave, le tirailleur, le travailleur qui a tout quitté pour offrir ses muscles à Marianne.

Pendant un temps, le service militaire obligatoire était l'étape marquant d'une certaine manière le passage à l'âge adulte et à la citoyenneté. Il constituait un aimant pour attirer dans le tunnel « républicain » des hommes noirs éparpillés et dispersés parmi tant d'autres, que l'on voulait transformer en patriotes prêts à aller tuer ou mourir pour des intérêts qui les dépassaient. Le nouveau tunnel dans lequel se débattent un nombre croissant d'hommes noirs est aujourd'hui la prison. Les centres de détention en France sont pleins de personnes qui auraient probablement pu réussir et n'ont rien à faire derrière les barreaux. Certes, tout le monde n'est pas Malcolm X, mais j'ai le souvenir d'échanges particulièrement intéressants avec des détenus du centre pénitentiaire de Ducos en Martinique, dans le cadre de projections-débats autour des résistances dans l'histoire de

l'esclavage et de la lutte pour les droits civiques. Après le visionnage de films montrant la violence vécue par leurs ancêtres, par nos ancêtres vivant sous la loi du Code noir, la parole de ces hommes révélait qu'ils étaient travaillés par l'Histoire qui continuait à les remuer de l'intérieur. Le corps en détention est toujours un corps en sursis : combien de suicides résultant de conditions carcérales inhumaines et dégradantes ? Quel écho les hommes noirs emprisonnés en France reçoivent-ils de leurs frères aux États-Unis qui attendent dans le couloir de la mort ?

Quant au tunnel initial, le système éducatif et scolaire, il semble encore trop percevoir les jeunes hommes noirs comme l'un des groupes sociaux auxquels on refuse le plus souvent une seconde chance ou tout simplement la reconnaissance de leurs capacités intellectuelles. L'orientation presse, et l'urgence a conduit de nombreux hommes noirs à des choix qui auraient pu être mûris. Le regard médiatique stigmatisant la jeunesse noire de France favorise le développement au sein de ce même groupe social d'une forme d'anti-intellectualisme. Celui qui lit est alors raillé par les autres, et être un Noir diplômé peut susciter une certaine ironie parmi les siens, le signe d'une assimilation réussie. Pourtant, la lecture est notre arme la plus efficace face à l'anti-intellectualisme. Celui-ci est un sabotage, un piège qui consiste à faire croire aux hommes noirs que plus ils se cultiveraient, moins ils seraient virils et actifs. C'est le règne de l'hyperactivité pour brasser du vent, des créatures étranges dont les jambes, les bras et la tête se désarticulent tout en ayant les yeux fixés sur le téléphone devenu la grande école du mini-écran.

Je me souviens combien ma *lenteur* a souvent été assimilée à une forme d'imbécillité. Être à *deux de tension*, comme on dit, serait l'image d'un corps noir amorphe, inerte, passif, manipulable et peu sûr de lui, dans un raccourci où l'esprit serait à l'image du corps. J'affirme pourtant que prendre son temps est une manière de démonter le système et de faire un nombre exceptionnel de choses. Prendre son temps en tant qu'homme noir c'est combattre l'idée que notre vie ne serait qu'urgence et précipitation, un brouillon sur lequel on se limiterait à tirer des traits rapides, comme un élève qui tracerait un arc de cercle sans compas et d'une main tremblante. Certes, le monde n'attend personne, les opportunités ne vous attendent pas, et souvent elles apparaissent dans le tunnel de la vie comme le dernier métro un dimanche soir où vous devez rentrer et repartir travailler tôt le lendemain. Le corps noir, pour moi, n'est pas le corps rapide et agité, mais le corps lent et posé, car il doit refléter le tempérament solide et stable, indéboulonnable comme une étagère de bibliothèque calée par des encyclopédies.

Cette image d'armoires dans lesquelles s'entassent des tonnes de documents est celle que je garde de mon père, de son corps et de sa présence. C'est à lui que je dois ma crainte mesurée de l'invincibilité. L'homme invincible n'est pas l'homme invulnérable, car tout le monde apprend à perdre une fois dans sa vie, avant de partir une dernière fois, mais l'essentiel est de se refaire entre-temps, puis de bien mourir. Beaucoup trop de jeunes hommes noirs, au pays de Marianne, se sabotent en tombant dans une pédagogie empoisonnée qui les empêche de se relever. Il leur faut apprendre à cultiver leur intimité assez tôt pour ensuite enterrer leurs peurs et activer leurs connexions, développer des capacités relationnelles dépassant la rivalité, le conflit, la concurrence. C'est en apprenant à communiquer ou à négocier que l'on pourra dire la vérité aux autres et à soi-même.

Paradoxalement, le détour par des auteurs afro-américains, afro-brésiliens ou anglo-caribéens aide souvent à mieux poser les enjeux du fait d'être noir, à prendre du recul par rapport au contexte français. Ainsi, l'écrivain afro-américain Ralph Ellison a soumis le personnage de son roman *Invisible Man* à ce bel examen de conscience que je recommande aux hommes noirs : « Je désire être honnête avec vous – exploite que, par parenthèse, je trouve d'une extrême difficulté. Lorsqu'un homme est invisible, les problèmes du bien et du mal, de l'honnêteté et de la malhonnêteté, lui apparaissent si changeants, si fluctuants, qu'il les confond, au gré de la personne qui se trouve regarder à travers lui à tel moment. Eh bien, à présent, j'essaye de regarder à travers moi-même, ce qui comporte un risque. Je n'ai jamais été plus détesté que lorsque j'ai essayé, comme je viens de le faire, d'exprimer avec exactitude ce que je sentais être la vérité³. »

Il est impossible de communiquer sans avoir la conscience et la connaissance de son corps. Ses aspirations, ses capacités, ses limites. Nous ne sommes pas invisibles, nous devons nous faire entendre, nous faire voir, non pas pour demander une considération qui nous sera refusée mais pour déterminer notre grandeur. Nous devons rejeter en cela autant le syndrome de Stockholm qui nous mortifie, que celui de Peter Pan qui nous coupe les ailes. S'élever vers des lendemains noirs et ensoleillés, s'élever pour répondre à l'appel à l'engagement panafricaniste lancé en 1926 par le militant anticolonialiste sénégalais Lamine Senghor : « Les Noirs ont dormi pendant trop longtemps. Mais, méfiez-vous, Europe ! Ceux qui ont dormi pendant trop longtemps ne vont pas retourner dormir quand ils se réveilleront. Aujourd'hui, les Noirs se réveillent⁴ ! »

Né en 1981 à Cotonou, Amzat Boukari-Yabara est d'origine béninoise et martiniquaise. Il est historien, docteur de l'EHESS, auteur notamment de *Africa Unite ! Une histoire du panafricanisme* (La Découverte, 2014), et militant politique au sein de la Ligue panafricaine – Umoja.

Notes

1. Joseph Zobel, *La Rue Cases-Nègres*, Présence africaine, 2003.
2. J'ai fait mienne cette formule d'encouragement lancée par l'activiste afro-américaine Florynce Kennedy (1916-2000) engagée pour la libération des femmes noires. Voir Sherie M. Randolph, « Women's Liberation or... Black Liberation, You're Fighting the Same Enemies : Florynce Kennedy, Black Power, and Feminism », in Dayo F. Gore, Jeanne Theoharis et Komozi Woodard (ed.), *Want to Start a Revolution ? Radical Women in the Black Freedom Struggle*, NYU Press, 2009, p. 223-247. *Don't agonize, organize !* est également devenu un mot de ralliement des mouvements panafricains sous l'impulsion du militant et organisateur nigérian Tajudeen Abdul-Raheem (1961-2009), qui signait chaque message électronique de cette formule. Voir Tajudeen Abdul-Raheem, *Speaking Truth to Power. Selected Pan-African Postcards*, Nairobi, Pambazuka Press, 2010.
3. Ralph Ellison, *Homme invisible pour qui chantes-tu*, Grasset, 2002. Parution initiale en anglais, 1952.
4. Lamine Senghor, cité dans George Padmore, *Panafricanisme ou communisme*, Paris, Présence africaine, 1960, p. 336.

Dokuishinono¹ : Reprendre possession de nous-mêmes

Elom20ce

I – Il était une fois à Paris

Il y a quelques années, je me rendais en France pour une noble mission : participer à un concert caritatif. Les fonds récoltés permettraient la création d'écoles à Kara, une ville située dans le nord du Togo. Je devais, pour ce faire, assurer la première partie du groupe La Rumeur, à la Maroquinerie.

À l'aéroport Charles-de-Gaulle, des agents de police m'attendaient à la sortie du sas. Une dame, petite, menait « l'opération ». Elle était accompagnée de quelques types bien balèzes, six ou sept environ. Ils m'ont demandé de les suivre, ce que j'ai fait sans protester, conscient de me trouver en territoire étranger. Tout geste de résistance pouvait se retourner contre moi. Ils m'ont fait prendre un itinéraire différent de celui qu'empruntaient les autres passagers. J'avais droit à un traitement particulier. L'agent posté au guichet de l'immigration était d'origine antillaise, son accent le trahissait. Il m'a sèchement intimé l'ordre de poser tel doigt ou tel autre pour relever mes empreintes. J'étais calme, souriant. Monsieur l'agent souhaitait plaire à sa hiérarchie. J'ai repensé à Malcolm X, à son analyse des nègres de maison.

Après ces formalités, les policiers m'ont conduit dans une de ces salles aux murs blancs que j'avais déjà vues à la télé. Le genre de salle dans laquelle des Africains, ayant trafiqué leur visa ou commis d'autres malversations de ce genre sont conduits avant d'être jetés en prison ou expulsés vers leur pays d'origine. La dame pilotait l'opération, donnait les consignes. Ils ont commencé à fouiller mon bagage à main. Ils sont allés chercher mes valises, en ont fait sauter les cadenas.

Interrogatoire pointu : « Qu'est-ce que tu es venu faire en France ? Combien de temps vas-tu rester ici ? Tu fais quoi dans la vie ? Tes papiers sont en règle ? Tu vas être hébergé où ? As-tu assez d'argent

pour couvrir la période de ton séjour ? Qu'est-ce que tu transportes dans ton sac ? » Pour paraphraser Patrice Lumumba, on me disait « tu » non certes comme à un ami, mais parce que le « vous honorable » n'est pas réservé aux personnes issues du continent africain. Je les regardais avec pitié, répondant de manière concise à chaque question. Un des agents, pensant peut-être m'intimider, avait aligné les balles de son revolver sur la table et jouait avec en me questionnant. Ils ont tout fouillé, n'ont rien trouvé. La dame s'est mise à rougir, prise de panique. « Il n'a plus d'autres valises ? » s'inquiétait-elle. Ils ont alors retiré la batterie de mon ordinateur portable pour vérifier que je n'y avais rien planqué.

Je venais de Douala au Cameroun, où j'avais donné une conférence pour l'Uneca, la Commission économique des Nations unies pour l'Afrique. Les flics sont tombés sur une enveloppe avec les photos de la conférence. Ils ne se sont pas gênés pour les examiner à tour de rôle. Je leur ai alors posé ma première question : « Pourquoi faites-vous cela ? » Aucune réponse. Ils étaient surpris de voir qu'avec les fiches de mon intervention se trouvaient quelques-uns de mes disques. Qui était ce garçon noir débarquant chez Marianne pour donner un concert avec un des groupes de rap les plus politisés de France, et qui avait prononcé une conférence la veille dans un pays africain ? Ils avaient l'air perdus. Leurs gestes et leurs regards le trahissaient. La situation a commencé à m'amuser. Ce n'était pas le gros coup escompté.

Je n'ai pu réprimer un sourire. Et peut-être pour me punir, la cheffe s'en est allée chercher un document qu'elle m'a fait signer. Pour résumer, le papier stipulait que je donnais mon accord pour effectuer un test urinaire. Avais-je le choix ? J'ai signé et me suis rendu dans les toilettes ouvertes aux regards. Je n'arrivais pas à pisser. À chaque descente d'avion, j'accomplis mon rituel : faire pleurer le doux Jésus noir avant de quitter la cabine. C'est là qu'ont débuté les taquineries. Les experts abattaient leur dernière carte. « Tu veux boire un peu d'eau ? Il nous faut juste une goutte. Fais un effort, monsieur. » Je n'y arrivais toujours pas. Un des agents est alors entré et a ouvert le robinet du lavabo en disant que ça m'aiderait. J'ai secoué la tête, me suis concentré et leur ai fourni la goutte. Le test s'est révélé négatif. Ils me soupçonnaient sûrement d'avoir apporté de la drogue sur le territoire français. Après cet épisode, sorti « noirci » de tous leurs tests, j'ai insisté pour savoir ce qui m'avait valu pareille humiliation. M'accueillir comme un vulgaire bandit devant tous ces passagers, sans explications, me questionner, m'intimider, me soumettre à un test urinaire. Pour seule réponse, ils prétendaient que c'était tombé sur moi : un

contrôle aléatoire. Ils ne m'ont pas présenté d'excuses.

Donc, des agents de la police peuvent, au hasard, mettre la main sur un voyageur et lui faire endurer tout ça. Bienvenue au pays des droits de l'homme. La cheffe a demandé à l'un de ses sbires de me raccompagner. Ce dernier était tout rouge et semblait embarrassé. Il marchait devant moi, tête baissée. On est passés par un itinéraire inhabituel pour sortir de l'aéroport. Une fois dehors, j'en ai parlé à des connaissances qui m'ont suggéré de porter plainte, ce que je n'ai jamais fait. Je n'avais pas le temps. J'ai longtemps réfléchi à la question : « Pourquoi moi ? » De tous les passagers du vol, je n'étais pas celui qui ressemblait le plus à un trafiquant de drogue. D'ailleurs, comment les reconnaît-on ? Était-ce le keffieh autour de mon cou ? Mon concert avec La Rumeur, un groupe qui, j'imagine, devait toujours être dans leur ligne de mire ? Ils venaient de sortir victorieux d'un long procès contre Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur de l'époque². Ce dernier reprochait notamment à Hamé, l'un des membres de La Rumeur, d'avoir écrit un texte diffamant à l'égard de la police nationale française. Le texte dénonçait les brutalités policières dans les banlieues. Bref, c'est seulement des jours plus tard que je me suis dit que c'était peut-être mon itinéraire qui leur avait fait penser que je transportais de la drogue : Lomé, Accra, Lagos, Douala, Paris.

Au-delà du fait qu'ils aient le droit de fouiller un passager soupçonné de trafic de drogue, c'est la manière dont s'est passée l'interpellation qui donnait à réfléchir. Je me suis demandé si ces policiers m'auraient traité ainsi si j'avais été blanc. J'ai alors pensé à mes frères, mes cousins et amis résidant en France. Comment vivent-ils quotidiennement ce rapport avec Marianne ? Moi, je n'étais que de passage. Nous avons plusieurs fois abordé la question. Certains ont avoué le vivre très mal. D'autres ont dit avoir développé des techniques pour affronter la police. Un ami d'origine ivoirienne qui est né et a grandi en France, par exemple, m'a raconté qu'à chaque contrôle de police il donnait l'identité de ses ancêtres : Samory Touré³ ! Soundjiata Keita⁴ ! Il a ajouté en souriant que les agents notaient souvent les noms, ignorant tout de ces illustres personnages. J'ai aimé que, en réponse aux vexations quotidiennes, il brandisse le bouclier de notre grandeur.

J'ai participé plusieurs fois en France, avec le collectif « Angles morts » notamment, à des concerts contre les brutalités policières. À ces occasions, j'ai écouté les sœurs de Zyed et Bouna demander justice pour leurs frères. Je les ai vues s'organiser pour que leur dignité soit restaurée. Pourquoi Marianne est-elle si violente envers l'homme noir ? Quand tu te poses la question, tu constates que

l'histoire de l'Afrique fourmille de tels récits. Aujourd'hui, on en parle un peu plus, parce que les réseaux sociaux permettent de faire entendre un autre son de cloche. Quand j'ai appris l'affaire d'Adama Traoré, et récemment celle de Théo, j'ai vu la virilité blessée de l'Afrique. Impuissant face à la violence faite à un frère, j'ai moi-même ressenti cette agression dans ma chair. L'homme noir représente symboliquement la force physique de l'Afrique. Si cette puissance peut être soumise aussi brutalement, de façon aussi gratuite, sans que nous puissions réagir en conséquence, c'est une partie de nous, la part virile, qui est meurtrie.

L'Afrique est violée depuis des siècles. C'est à coups de canon et grâce à la ruse que ses grandes résistances ont été maîtrisées. Au royaume du Dahomey par exemple, afin de venir à bout de la lutte contre l'occupation, les troupes françaises ont fait usage du canon et recouru à la fourberie. Sous le commandement du colonel Alfred Dodds, une armée de trois mille hommes bien équipés aura raison des soldats dahoméens après quatre ans de lutte acharnée. Il a fallu abattre les remparts de l'Afrique, piétiner ce qu'elle avait de plus viril, pour la soumettre. La France a infligé à notre continent une violence que nos pères ne pouvaient concevoir. Une violence à laquelle ils n'étaient pas préparés. À nous, qui avons grandi sur le sol africain, le viol de Théo a rappelé ce que nous avons affronté à l'école. La dissymétrie du rapport de force qui fait plier nos pays, ce qui se cache derrière des termes tels que « coopération ». Les droits d'appauvrissement et d'exploitation que certains de nos dirigeants ont octroyés à des entreprises françaises sur le continent.

Ce texte est un appel à la restauration de soi. Il offre quelques pistes de réflexion sur la nécessité de penser à partir de soi-même, condition indispensable pour établir un équilibre des forces salutaire pour l'Afrique. Il appelle à l'audace, celle d'ouvrir d'autres voies. Le rapport de force inégal entre la France et ses anciennes colonies n'évoluera que si l'Afrique est forte. Pour cela, il nous faut accepter de « quitter sa natte » comme l'a prôné le professeur Joseph Ki-Zerbo et de tresser la nôtre. Maîtriser nos langues, comprendre notre spiritualité, notre histoire, faire converger le tout vers une unité d'actions. L'homme noir, qui symbolise la virilité de l'Afrique, ne peut éviter la violence de Marianne que s'il consent à affronter ses démons intérieurs, à faire courageusement face à ses blessures, mais aussi à couper, par tous les moyens nécessaires, le cordon qui le lie à la France. L'Afrique n'a pas dit son dernier mot.

II – Du signal à la cravate :

Enou ti kônamí⁵

Avant d'aborder la question du signal et de la cravate, qui nous plongent dans des pièges sans fin, il serait intéressant de commencer par ma définition de la masculinité. Ce point de vue, bien qu'il puise dans certains aspects de la vision sociologique des peuples dont je suis issu – Ewes et Guins –, est avant tout le fruit de mon expérience personnelle. Celui d'un Africain ayant grandi principalement dans un milieu urbain et semi-urbain – des cités construites en plein milieu de villages avec tout le confort moderne – et qui a hérité de la vision⁶ du monde qui l'entoure.

Qu'est-ce que la masculinité ?

Quand j'étais enfant, on disait qu'un garçon ça ne pleure pas. « *Gnoussou mou fana vio.* » Un garçon, ça doit être fort. Quand je faisais des bêtises, à l'école ou à la maison, et que la punition tombait, plus je retenais mes larmes, mes cris, plus on me trouvait viril. Plus tard, le père que je suis devenu s'est surpris à répéter ces maximes à son fils... À bêtises égales, à l'école comme à la maison, la punition réservée aux garçons était plus lourde que celle promise aux filles. Une manière indirecte, peut-être, d'indiquer au garçon qu'il avait des aptitudes naturelles à l'endurance.

J'ai grandi dans une famille où le garçon ne va pas à la cuisine, c'est le domaine de la femme. Combien de fois me suis-je fait chasser de cet endroit ? « *Gnonouvi gômé non tôa adofou gan dé lokpo* » : pour dire qu'un homme qui traîne trop avec les femmes est un coureur de jupons et ne peut espérer de grandes réalisations dans la vie. Il passera son temps à s'éparpiller et ne se concentrera pas sur l'essentiel. Probablement une manière de reconnaître les désavantages de la polygamie, pourtant habituelle dans nos sociétés. Littéralement, l'expression dit que le garçon qui traîne avec les filles risque de les mettre enceintes. Sur mon album *Indigo*, j'ai invité ma mère à me donner trois conseils de vie sur le titre « Évangile selon les indigènes ». Le premier, même si je ne pense pas qu'elle ait établi une hiérarchie, était de prendre soin de mon travail. « *Edô yégni amé* » : c'est le travail qui fait l'homme. Le deuxième, de prendre soin de ma famille (femme au singulier et enfants au pluriel). Le dernier, après un temps d'hésitation, était relatif au respect de soi. Se respecter, c'est se connaître : « *Adzé si dokouéwo.* »

La masculinité selon moi peut se résumer aux critères suivants : la virilité au sens de force physique, le courage et surtout l'autonomie. Cela implique, pour l'homme, d'être le garant de la sécurité de sa société, de sa famille sur tous les plans. Or, la relation avec la France, tant par le passé qu'actuellement, retire ces attributs à

l'homme africain. Elle en fait un être soumis, inférieurisé, qui n'est plus maître de ses espaces (public et intime). Pour briser la virilité de quelqu'un, il faut le rendre étranger à lui-même, lui inculquer le mépris de soi, en faire une marionnette qu'on peut manipuler à sa guise. La décérébration repose sur trois piliers qui sont les systèmes éducatif, politique et économique. Comment fonctionne l'homme dont la masculinité est mise à rude épreuve ? Soit il fait tout pour plaire à la personne qui le domine, quitte à se mépriser (cela engendre le reniement de soi, le rejet des siens : tout ce qui est beau, puissant, et bien vient du dominant), soit il met tout en œuvre pour se libérer du joug qui lui est imposé. C'est ce dernier point qui m'intéresse. Toutefois, je ne pourrai l'aborder correctement sans analyser le premier.

Une amie centrafricaine vivant en France m'expliquait, lors d'une discussion enflammée sur le *Black Love*, que, si beaucoup d'Africains se mettaient en ménage avec des Européennes, c'était parce que ces dernières leurs offraient un confort que les Africaines ne pouvaient leur procurer. Elle ajoutait qu'ils avaient, pour la plupart, intégré des critères de beauté euro-centrés. Sur le continent, je ne pense pas que l'analyse soit si différente que cela, surtout dans les zones urbaines, plus exposées au modèle occidental. La détestation de soi amène bon nombre de jeunes Noirs à porter un regard dégradé sur eux-mêmes et, de ce fait, sur leurs sœurs. Une belle femme a des traits européens. Forcément. Il suffit d'examiner les critères de sélection lors des concours de beauté et les publicités de produits cosmétiques pour s'en convaincre. Mieux, en Afrique, l'Occident étant considéré comme un eldorado, un nombre croissant de jeunes voient en la femme blanche une échappatoire à la misère. Percevoir la femme blanche comme une figure du messie influence les relations avec les femmes noires. Loin de moi l'idée qu'il ne puisse exister de relation amoureuse sincère entre un homme noir et une femme blanche. L'amour n'a pas de couleur. Cependant, en raison de notre histoire avec l'Occident, avec la France en particulier, certains hommes noirs sont prêts à tout pour séduire des Blanches parce qu'ils voient en elles une incarnation de la beauté et un moyen de « s'évader » de leurs pays, considérés comme des prisons à ciel ouvert. Cette stratégie de fuite leur semble moins risquée que de se battre contre un système qui les opprime. Comment en est-on arrivé à une telle haine de soi ? Pourquoi sommes-nous désormais incapables de nous voir autrement que dans l'œil de l'Occident ? Comment avons-nous intériorisé cette infériorisation, cette perte de soi ? Nous en sommes là tout simplement parce que nous sommes passés par un processus que j'appelle : décérébration. Tous les programmes de retour à nous-mêmes qui font l'impasse sur ce

processus sont voués à l'échec.

La décérébration

Prenez un homme, coupez-lui la tête. Comment peut-il continuer à penser ? C'est ce qui est arrivé à l'Afrique. La France décérèbre au sens propre comme au figuré. Décérébrer au sens figuré, c'est ôter la mémoire, effacer la langue d'un peuple. Décérébrer au sens figuré, c'est ôter ce qui symbolise, la tête, la puissance d'un peuple. C'est lui retirer son pouvoir. C'est ce qui est arrivé à Samory Touré, Béhanzin, Toussaint Louverture et autres. Ces figures qui ont farouchement résisté à l'oppression ont été déportées. L'Almamy Samory Touré, après plusieurs années de résistance, a été déporté au Gabon, où il a trouvé la mort. Béhanzin a été dupé et envoyé en Martinique. On lui avait fait croire qu'il rencontrerait le roi de France. Il est décédé à Blida en Algérie. Toussaint Louverture sera arrêté, incarcéré au fort de Joux, dans le Jura. La décérébration au sens figuré, c'est l'assassinat des grands leaders africains qui ont lutté pour les indépendances et après elles. Depuis les indépendantistes camerounais Um Nyobé, Ernest Ouandié, Félix Moumié jusqu'à Thomas Sankara en passant par Sylvanus Olympio, pour ne citer que ceux-là. La liste est longue. La France a déstabilisé de nombreux régimes africains qui ne lui étaient pas favorables. Certes, si toutes ces opérations ont réussi, c'est en partie parce que, parmi nous, il y avait des complices. L'histoire raconte que Béhanzin n'a été arrêté que parce que son demi-frère Agboli Agbo aurait livré ses secrets aux troupes françaises...

Décérébrer, c'est aussi couper des têtes au sens propre du terme : c'est décapiter. La guerre qui a opposé la France aux maquisards de l'Union des populations du Cameroun (UPC) est un exemple parlant. Celle qui l'a opposée aux résistants malgaches à la colonisation en est un autre. Au Cameroun, de 1956⁷ à 1965⁸, la décapitation a été utilisée pour terroriser les populations. Les têtes coupées étaient exposées dans des lieux publics. Parfois, on les promenait, enfoncées sur des piques de plus d'un mètre. Cette technique, destinée à décourager toute velléité de résistance, a été employée par la France au Tchad, en Algérie, à Madagascar, entre autres. Malheureusement, cette méthode a subsisté après le départ des Français. Au Cameroun, les soldats locaux, à la solde d'un régime inféodé à la France, continueront à couper la tête des indépendantistes. Il n'y aura pas de restauration de l'Afrique tant qu'elle ne pansera pas ses plaies en abordant ce lourd passé, et en acceptant de modifier le regard qu'elle porte sur elle-même. L'Afrique ne pourra pas compter sur

Marianne dans ce processus.

D'emblée, soyons clair : la France institutionnelle est fondamentalement raciste. L'Afrique n'est pour elle qu'un terrain de jeu. Elle ne voit en ce continent qu'une source de matières premières peuplée d'une main-d'œuvre à vil prix et consommatrice de tous ses produits, même périmés. La France est consciente de devoir sa place dans le concert des nations à la domination qu'elle exerce sur l'Afrique. Le maintien de ce statu quo par tous les moyens est donc crucial pour elle. Que ce soit par une violence affichée ou masquée. Briser l'homme africain, l'humilier, porter atteinte à sa virilité est une manière de le désarmer. Quand Théo a été sodomisé par un agent de la police, l'Afrique a été violée une fois de plus. De telles choses n'arriveraient pas aux Noirs vivant en France si l'Afrique était puissante et digne. Si elle était autonome et fière. Le mépris auquel sont confrontés les Noirs vivant en France n'est que le reflet de celui que l'Occident en général a pour le continent. Tant que l'Afrique n'aura pas recouvré sa dignité, les Africains⁹, où qu'ils soient sur terre, ne seront jamais respectés.

Les relations entre l'Afrique et l'Occident ont longtemps été et demeurent des rapports d'oppression. Toujours extrême, la violence physique marche main dans la main avec celle du langage, celle de la pensée. La France a produit des « savants » qui ne voyaient en l'homme noir qu'une chose sans âme, un sauvage : Montaigne, Voltaire, etc. Jules Ferry, en 1885, devant la Chambre des députés, ne prononça-t-il pas ce fameux discours encourageant la France à s'engager dans la conquête coloniale ? Ne parlait-il pas du droit de races supérieures sur les races inférieures, du devoir de les civiliser ? En plus de la pensée de ces illustres français, il est important de noter que depuis le Code noir de 1635 jusqu'au Code de l'indigénat, des textes de loi ont régi la vie des populations d'ascendance africaine. Leur ont succédé les accords actuels qui, s'ils ne portent pas sur les mêmes aspects, restent des entraves à l'épanouissement du continent.

La colonisation a bénéficié au colonisateur. Il ose parler de son rôle positif. Quand François Fillon, candidat à l'élection présidentielle en 2017, l'évoque comme un partage de culture, n'est-ce pas à nouveau une expression de la violence ? À partir des années soixante, quand les pays ont accédé à leur indépendance, la France n'a-t-elle pas soutenu les coups d'État, et toute forme de déstabilisation contre les leaders démocratiquement élus ? Plus tard, n'a-t-elle pas soutenu les régimes dictatoriaux tant que ces derniers lui garantissaient l'accès facile aux ressources et l'exploitation du continent ? Marianne n'a jamais été tendre avec l'Afrique. Il n'est

pas envisageable qu'elle le soit un jour. Surtout si nous continuons à dormir sur sa natte. Car, si elle domine, c'est parce qu'une partie de l'Afrique a démissionné. C'est parce qu'une partie de nous a collaboré. Cette partie de nous a intériorisé la domination, accepté l'humiliation. Cette défection peut se comprendre à la lecture de nos histoires douloureuses et sanglantes, car, même résilientes, des populations traumatisées peinent à se révolter. Cette situation n'est pas, toutefois, une fatalité, car la même histoire démontre que les « formes de sodomie » qu'ont connues d'autres valeureux guerriers de l'Afrique n'eurent pas lieu sans opposition. Ces résistances méritent d'être étudiées minutieusement. Non pas pour lécher nos blessures ou galvaniser quelques-uns parmi nous, mais surtout dans le but de tirer les leçons de nos échecs. Ernesto Guevara introduit son *Journal du Congo* par un avertissement préliminaire : « Ceci est l'histoire d'un échec. On y trouvera des détails anecdotiques propres aux récits de guerre, mais aussi des remarques nuancées et critiques, car je considère que ce récit n'aura d'importance que dans la mesure où il permettra de mettre en lumière une série d'expériences utiles à d'autres mouvements révolutionnaires. La victoire est une grande source d'expériences positives, mais la défaite aussi¹⁰... » Il me semble donc important d'analyser nos défaillances avant d'esquisser quelques pistes de sortie.

Le « Signal »

J'ai commencé ma scolarité dans une école primaire privée de Lomé, au milieu des années quatre-vingt. À cette époque, il était presque impossible de ne pas faire l'expérience du « signal¹¹ ». Cet os de bœuf attaché à un fil qu'on nouait autour du cou de l'élève ayant osé parler le « vernaculaire », sa langue maternelle, à l'école. L'élève qui gardait le « signal » jusqu'à la fin de semaine recevait une fessée lors du grand rassemblement hebdomadaire se tenant le lundi, sous le mât, devant toute l'école. Le principe du « signal » se présentait à la base comme un moyen d'inciter les élèves à mieux parler français. Cependant, sa fonction était plus vicieuse. D'une part, c'était une manière indirecte pour nous de rejeter nos langues maternelles, qu'on finit par associer à quelque chose de dégradant, quelque chose de sale, quelque chose d'intolérable. Si parler ta langue maternelle peut te valoir des coups, quel regard porteras-tu sur cette langue ? D'autre part, le « signal » créait une certaine rivalité entre les élèves dans la mesure où la personne l'arborant passerait son temps à surveiller les autres, à attendre le moindre mot prononcé en langue maternelle afin de se délester du fardeau.

Nous n'étions plus à l'époque de « nos ancêtres les Gaulois » mais nous n'en étions pas si loin dans notre manière de penser. Pour réussir dans la vie, pour avoir sa place dans le « système », il fallait bien parler la langue des anciens colons, utilisée dans nos administrations. Impossible de s'en passer. Maîtriser la langue française et/ou anglaise était l'une des conditions *sine qua non* pour espérer accéder aux prestigieuses universités occidentales, les nôtres étant plus des temples du désespoir que du savoir. En nous imposant la langue française, en la plaçant au-dessus de la nôtre, ce n'est pas juste une langue de plus qu'on nous a transmise. L'implantation en nous de référents étrangers a aussi effacé une partie de notre mémoire. En plus des fessées reçues à cause du « signal », un moment était particulièrement pénible à l'école : les séances de « dictée-questions ». Après la dictée, on recevait les coups correspondant au nombre de fautes commises. Non seulement on te coupe ta langue, mais on prétend t'en greffer une autre par la violence, en t'expliquant qu'elle t'ouvrira les voies de la connaissance et du bonheur. Résultat, on forme des gens qui méprisent leurs langues¹².

La langue d'un peuple est la vibration qui transporte l'histoire, la mémoire, les référents de ce peuple. La lui ôter, c'est le désarmer. On devient étranger à soi-même. Si on t'enlève ta langue c'est tout ton socle qu'on te retire. Perdre sa langue c'est être dans son environnement sans les repères nécessaires. Nos langues sont menacées de disparition, si nous continuons de croire qu'elles sont inférieures et que leur connaissance ne nous apporte rien. Même si la majorité des Africains, surtout ceux des zones rurales, ont toujours la maîtrise des langues africaines, l'administration, qui représente la tête des institutions est, quant à elle, francophone. Le linguiste Claude Hagège, dans une interview donnée au site belge *Le Vif*, affirme : « Seuls les gens mal informés pensent qu'une langue sert seulement à communiquer. Une langue constitue aussi une manière de penser, une façon de voir le monde, une culture... Il faut bien comprendre que la langue structure la pensée d'un individu. Certains croient qu'on peut promouvoir une pensée française en anglais : ils ont tort. Imposer sa langue, c'est aussi imposer sa manière de penser¹³. » Si l'anglais ne peut véhiculer une pensée française, le français peut-il prendre en charge les sensibilités africaines ? Notons que Claude Hagège est une sommité dans sa discipline.

Comprenons-nous bien. Je n'invite pas à se replier sur sa culture, ou à refuser les autres langues. Apprendre la langue de l'autre est une bonne chose. C'est un plus. Je dis qu'il ne faut pas qu'on la

substitue à la mienne, qu'on la mette au-dessus de la mienne. Ma grand-mère, qui doit avoir près de 90 ans, parle bien le mina/éwé, le fon, le yoruba, et comprend des bribes de quelques langues de la Côte d'Ivoire et du Ghana. C'était une commerçante. Elle allait acheter des marchandises au Nigeria et en Côte d'Ivoire, et venait les revendre au Togo. Elle avait de la famille au Ghana. Historiquement, tous les peuples de ces pays sont liés. Pour les besoins du commerce, et grâce aux liens de parenté, elle parlait plusieurs langues, comme ces marchandes avec qui j'ai souvent eu l'occasion de partager un bus, un taxi-brousse, entre Cotonou, Lomé ou Accra.

Plusieurs fois à Tudu, une station d'Accra d'où partent taxis et bus en direction des capitales de la sous-région ouest-africaine, j'ai entendu ces mamans polyglottes qui manient plusieurs langues subsahariennes avec grande finesse. Je me souviens de l'une d'elles, assise près du chauffeur, qui changeait ses cedis en francs de la Communauté financière africaine en parlant twi, tandis qu'elle conversait en yoruba avec sa fille assise derrière, à côté de moi, et répondait au téléphone en *broken English* ou pidgin. Elle poursuivait en mina pour critiquer l'administration du parti politique NDC¹⁴, au pouvoir à l'époque au Ghana. Togolaise, elle avait fréquenté¹⁵ à Lomé pendant un temps, avant de se consacrer totalement au commerce. Elle parlait donc français. J'étais admiratif. J'ai voulu savoir comment elle faisait pour s'exprimer dans toutes ces langues. Elle m'a répondu que c'était venu tout seul. Elle suivait sa mère lors de ses voyages, et pour communiquer avec les peuples avec lesquels elles commerçaient, l'apprentissage de leur langue devenait automatique et facile. Pourtant, si cette dame devait passer un concours, dans le système « national et international », on ne lui reconnaîtrait aucune valeur. Car, même si le yoruba est parlé par plus de personnes que l'allemand par exemple, il ne fait pas partie des langues parlées aux Nations unies, notamment.

La grandeur d'un pays, d'un peuple, est liée à l'importance de sa langue et vice-versa. C'est pourquoi l'Organisation internationale de la francophonie est si chère à la France. Cette nation est grande en partie parce que, à travers la langue française, elle propage une manière française de penser. C'est aussi pour cette raison qu'elle s'oppose farouchement aux anglicismes et à l'américanisation des Français. Pour citer encore Claude Hagège : « Le gaulois a disparu parce que les élites gauloises se sont empressées d'envoyer leurs enfants à l'école romaine. Tout comme les élites provinciales, plus tard, ont appris à leur progéniture le français au détriment des langues régionales. Les classes dominantes sont souvent les

premières à adopter le parler de l'envahisseur. Elles font de même aujourd'hui avec l'anglais... En adoptant la langue de l'ennemi, elles espèrent en tirer parti sur le plan matériel, ou s'assimiler à lui pour bénéficier symboliquement de son prestige. La situation devient grave quand certains se convainquent de l'infériorité de leur propre culture. »

En Afrique, nous en sommes là depuis longtemps. Nous avons nous-mêmes intériorisé notre infériorité. « Dieu est grand, mais blanc n'est pas petit », ai-je souvent entendu dire. Un ami français blanc m'a dit un jour, avec une totale suffisance, qu'il adorait cette expression. Accepter l'infériorité de sa propre culture, c'est admettre la supériorité de celle des autres. Je connais beaucoup d'Africains qui détestent leurs noms ancestraux. Ils préfèrent porter des noms européens, même s'ils n'en connaissent pas la signification. Or, en plus des significations de nos noms africains qu'on peut comprendre aisément si on parle sa langue, le nom est perçu comme une force guidant la personne qui le porte. Un nom dont on ne connaît pas le sens est une force qu'on ne maîtrise pas.

Au-delà de la question de la langue, c'est la faillite de nos systèmes éducatifs qu'il faut déplorer. Comment bâtir un corpus en s'appuyant sur une langue qui ne prend pas en compte les archétypes d'un peuple ? Déjà, à l'école primaire, on nous faisait chanter « Petit papa Noël ». On n'avait jamais vu de neige, de chaînes, de traîneau, etc. Quels sont nos référents culturels ? On nous apprenait des chansons comme « Sur le pont d'Avignon », etc. On disait des choses auxquelles on ne pouvait pas s'identifier. Nos corps étaient là, mais nos esprits étaient déportés en Europe. Dans ces conditions, il était normal de s'identifier à Marianne. Aujourd'hui, le système LMD¹⁶, imposé aux étudiants, obéit à la même logique de décérébration. Si tu veux avoir une chance de poursuivre tes études en France, il faut accepter ce système. Peu importe qu'il cadre ou non avec tes réalités. Aller à l'école des autres, c'est apprendre à défendre les intérêts des autres. L'Afrique doit dorénavant refuser de prendre des trains en marche, qui la mènent vers des destinations inconnues. Il va falloir du courage et beaucoup de travail si nous optons pour la rupture. Ici, c'est une autocritique sérieuse qui s'impose. Réfléchir pour établir des systèmes d'enseignement qui nous conviennent relève de notre devoir¹⁷. C'est possible. Il nous faudra de l'audace et de l'inventivité.

Le « signal » est un moyen par lequel des Africains imposent à d'autres la langue française. Si le gavage réussit, on est bien placé pour entrer dans la classe des gentlemen. Ceux qui arborent fièrement la cravate.

La cravate : Où comment le fait de ne pas rentrer dans ce moule te ferme les portes de l'ascension sociale...

Avoir un emploi est une caractéristique de la masculinité, puisque cela favorise l'autonomie, du moins financière. Dans des sociétés où l'on demande aux hommes d'être les garants de la sécurité de leur famille, celui qui n'est pas capable d'assurer le repas aux siens est diminué. Porter la cravate est un signe de réussite. Cela veut dire que tu fais le travail du Blanc. Tu as bien été assimilé. D'ailleurs, dans certaines universités, on impose aux étudiants le port de la cravate et de la veste. Ils doivent apprendre à supporter la chaleur qui accompagne l'assimilation.

Dans nos pays, réussir sa vie professionnelle, pour beaucoup, c'est travailler dans un bureau. Occuper la place de l'ex-colon. On est fier de travailler au sein d'un ministère. On est fier de porter la cravate. On est beau avec, même si on a chaud, car la cravate ne convient pas à nos climats tropicaux. On ne va pas tout de même passer tout ce temps à l'école pour aller ensuite cultiver la terre. D'ailleurs, est-ce qu'on cultive la terre en cravate ? Je parle de la terre parce que je pense que le regard des « assimilés », des « cravatés », sur les « villageois¹⁸ » en Afrique, reflète la vision que nous avons de nous-mêmes. Tant que nous verrons ceux qui assurent la survie de nos traditions comme des êtres retardés, nous perpétuerons une image dégradée de nous, une mentalité de soumis par rapport à l'assimilateur, car à son jeu il nous sera difficile de le battre. Thomas Sankara, dans son mémorable discours à Addis-Abeba en 1987, disait qu'accepter de vivre en Africains était la condition de notre liberté et de notre dignité.

Aujourd'hui, le port de la cravate est devenu un piège parce que les emplois hérités de la colonisation sont de plus en plus instables et pas sûrs pour tous. On s'y bouscule, alors qu'il y a autre chose à faire. D'autres voies à creuser : le retour à la terre par exemple. Une fois encore, je ne dis pas que le port de la cravate est mauvais en soi. Je ne dis pas non plus qu'il ne faut pas être ingénieur, comptable, banquier, etc. Je dis que le fait d'intégrer un style vestimentaire qui ne sied pas à notre climat, et l'assimiler à ce qui est normal et beau, relève du mépris de soi. On peut travailler à la banque sans forcément imposer le port de la veste et de la cravate. La cravate ne serait-elle pas pour nous un synonyme de collet qu'on se met au cou tous les jours pour aller travailler ? N'est-elle pas une sorte de métaphore de la corde au bout de laquelle pendaient les

corps noirs du Sud des États-Unis ? À quelques reprises, on m'a refusé l'accès à des lieux parce que ma tenue n'était pas correcte. J'ai entendu un monsieur travaillant dans un centre culturel traiter mon habit traditionnel de haillon. C'est en cela que je trouve que la cravate, en tant que style vestimentaire associé au beau, avec les emplois qui la consacrent, est un piège pour la masculinité africaine.

La restauration passera aussi par le regard que nous portons sur nos traditions textiles et le type d'activité que nous exerçons pour résoudre nos problèmes et enfin combler nos besoins. Est-il normal de préférer la veste et la cravate fabriquées en Europe, même si elles sont de seconde main, à l'habit traditionnel, tissé et cousu par nos propres tisserands ? Qui enrichissons-nous en faisant cela ? Qui appauvrissons-nous ? À qui donnons-nous la force ? Est-il normal de préférer travailler pour des institutions qui ont passé leur temps à appauvrir l'Afrique, à l'infantiliser, à la saigner ? Le port de la cravate, de façon métaphorique, pose toutes ces questions. Les réponses que nous leur donnerons définiront notre vision de l'Afrique.

III – Où l'homme afro lutte contre la castration qui lui est imposée :

Défier leurs statistiques

L'homme afro est la représentation symbolique de la virilité de l'Afrique. S'opposer à la castration qui lui est imposée, c'est trouver les outils nécessaires pour se protéger des différentes sortes de violences faites au continent à travers lui. L'Afrique ne peut reconquérir sa souveraineté, sa dignité et son estime de soi qu'en posant des actes concrets. Ce travail devra reposer sur trois piliers que sont le culturel, le politique et l'économique. Il doit s'effectuer à travers la promotion de l'excellence dans tous les domaines.

Sur le plan culturel, l'éducation en Afrique doit être révisée, la tradition (du moins ce qu'elle a de positif) réhabilitée. L'éducation doit être centrée sur les intérêts de l'Afrique. Elle doit reposer sur les valeurs culturelles de l'Afrique, en respectant les spécificités de chaque peuple, et répondre à leurs besoins. Comment être souverains sans la maîtrise de notre intellect ? Le système éducatif hérité de la colonisation est obsolète. Comme expliqué plus haut, il ne fournit pas à l'Africain les armes de défense dans un monde où l'Afrique est constamment agressée. Ce système fait de lui une

mauvaise photocopie de l'Occidental. Un étranger dans son environnement. Il est urgent de réformer, voire de transformer ce système. Le contenu des manuels scolaires doit être revu et adapté aux réalités locales, tout en permettant de converser avec le reste du monde. Il faut y introduire les notions qui valorisent nos cultures. La connaissance de notre histoire, la vraie, doit y être enseignée. L'histoire ne doit pas être une matière optionnelle, quelles que soient les orientations éducatives proposées. Ce nouveau système éducatif aura pour but de susciter et de développer une conscience historique qui nous permettra de nous restaurer. Il fournira les éléments nécessaires permettant de lire le monde selon nos paradigmes.

Nous devons accéder au savoir dans nos langues maternelles. Leur promotion ne signera pas l'abandon des autres langues. Elles seront optionnelles, on les apprendra selon les orientations souhaitées. Le français et l'anglais sont des langues internationales aujourd'hui parce qu'on les a imposées à coups de fouet hier, à coups de mirages aujourd'hui. Chaque fois que nous pensons ne pas pouvoir nous en passer, c'est une manifestations supplémentaire de notre état de dépendance. La France continue d'utiliser la langue française comme un instrument de *soft power*. C'est une arme qui sert ses intérêts. Vouloir nous restaurer, c'est couper avec ce système. Peut-on gagner une guerre en utilisant l'arme de l'ennemi ? On ne peut démolir la maison du maître avec ses outils¹⁹. En l'état actuel des choses, est-il possible de rompre brutalement avec la langue française ? Oui, si ceux qui nous dirigent prennent ce problème au sérieux et s'investissent dans ce sens. Des exemples existent en Afrique. La Tanzanie, dès son accession à l'indépendance, a décidé d'enseigner en swahili à l'école primaire, avec l'anglais comme langue secondaire. Cela a surement demandé beaucoup de travail. Essentiellement la traduction des livres et des manuels de l'anglais au swahili. Mais ils ont réussi à le faire. Notre pensée doit se formuler dans nos idiomes. Il n'est certes pas question de réinventer la roue, mais de la pousser vers les destinations que l'on s'est fixées.

Aujourd'hui, les religions dites révélées, qui avaient déjà envahi l'Afrique, suscitent un engouement inquiétant. Dans des pays en faillite comme le Togo, les désespérés s'en remettent à des « prophètes », des évangélistes, qui leur offrent le réconfort moral. À Lomé, on dirait qu'il y a une église dans chaque rue. Un chauffeur de taxi me racontait l'autre jour qu'un collègue transporteur avait transformé sa maison en église. Depuis, il ne souffre plus des rackets qu'il subissait sur la route de la part des policiers. Son business a l'air de bien marcher. Il y a de l'affluence. Le type n'a pourtant

aucune formation théologique. Ouvrir une église, ce n'est pas comme acheter un véhicule pour en faire un taxi. On n'a pas d'essence à acheter tous les jours. La quête à elle seule suffit pour prendre soin de sa famille. L'analyse est la même pour les mosquées, qui poussent comme des champignons, financées par les monarchies du Golfe. Ces mosquées et églises fonctionnent comme des institutions de micro-finance, des cabinets de psychologie, des cavernes aux miracles. Certains racontent que les pasteurs eux-mêmes vont chercher leur « pouvoir²⁰ » chez les guides spirituels traditionnels, que les gens rejettent en fréquentant leurs chapelles.

La question de la spiritualité est très sensible mais elle mérite d'être abordée. Tant que nous continuerons à voir d'un mauvais œil nos traditions, c'est nous-mêmes que nous rejetterons. D'ailleurs il faut noter que la France, que nous passons notre temps à singer, tient aux siennes. Il faudra donc faire la part des choses. Garder ce qui est positif, se défaire du reste. Mais comment ce travail est-il possible si nous craignons d'évoquer le sujet ? Depuis quelques années au Togo, en plus de fêtes traditionnelles, on assiste à l'émergence de quelques festivals faisant la promotion de la culture et de la spiritualité africaines. C'est le cas par exemple du Festival des divinités noires, dont la première édition s'est tenue en 2006. Ce festival des sociétés initiatiques de l'Afrique et de sa diaspora a pour objectif principal la sauvegarde du patrimoine africain²¹. Si la création de ce genre de manifestation est à féliciter, il me semble fondamental de dépasser le cadre folklorique pour réfléchir au moyen d'accommoder nos spiritualités ancestrales aux besoins d'aujourd'hui.

En ce qui concerne la politique, il nous faudra avoir l'audace de refuser certaines relations avec la France, notamment en matière de sécurité et de défense. La restauration de nous-mêmes se fera par notre capacité à nous défendre, à nous protéger, nous et nos espaces. Qui n'a pas la maîtrise de son territoire n'est pas maître chez lui. Comment se fait-il que dans nos états-majors nationaux, plus de cinquante ans après nos (prétendues) indépendances, il y ait des « coopérants » français ? Comment se fait-il que les personnes censées assurer la sécurité de l'Afrique soient formées dans les écoles militaires de ceux-là mêmes qui, comme on l'a vu plus haut, ont combattu farouchement les résistants africains ? Nos soldats instruits dans les écoles militaires de la France, Saint-Cyr en l'occurrence, ne sont-ils pas plus enclins à défendre les intérêts français que les nôtres ? Comment peut-on se dire souverain en confiant à d'autres sa sécurité ?

L'Afrique ne peut plus laisser son gouvernail à une élite

décérébrée. Cette élite qui brade nos richesses, ces militaires qui torturent leurs propres frères. *When there's no enemy within, the enemy outside cannot harm you*²², dit la sagesse africaine. La jeunesse africaine doit comprendre qu'aujourd'hui, plus que jamais, l'avenir du continent réside dans son unité. Quelles que soient les actions à mettre en œuvre, si elles ne sont pas coordonnées au niveau régional ou continental, elles seront sans impact. Comment sécuriser le continent ? En luttant contre les démons internes, et en dissuadant les démons du dehors. Maîtriser notre espace, le protéger. C'est là que nos anciennes résistances ont péché. Elles ont trop sous-estimé la barbarie du prétendu civilisateur. Pour nous restaurer, il nous faudra être capables de nous garder de nos propres ombres, mais également des « lumières » envahissantes des autres.

Sur le plan économique, le franc de la Communauté financière africaine (CFA) reste un outil de domination, en ce sens qu'il freine le développement de nos pays. Si le sujet est bien technique, il ne faut pas être un agrégé en économie pour se demander pourquoi des pays ayant difficilement accédé à l'indépendance laissent leur ancien colon battre leur monnaie ? Aucun pays anglophone d'Afrique ne fait fabriquer sa monnaie par la Grande-Bretagne. La démonstration de la virilité de l'homme noir ici, c'est d'avoir le courage de l'autonomie. Là encore, on ne pourra blâmer totalement la France. Comme l'a si bien dit un de ses présidents, les États n'ont pas d'amis, ils n'ont que des intérêts. Si nous sommes tous d'accord pour dire que le CFA ne bénéficie pas à l'Afrique francophone, sommes-nous prêts à rompre le lien et à proposer autre chose ? Depuis quelques années, des voix s'élèvent de plus en plus ouvertement pour appeler à l'abolition de cette monnaie. Malheureusement, les gouverneurs de la Banque centrale des États de l'Afrique de l'Ouest (BCEAO)²³ et de la Banque des États de l'Afrique centrale (BEAC)²⁴, tous des hommes noirs, ne vont pas dans ce sens. Pire, ce sont nos chefs d'État eux-mêmes qui refusent d'utiliser, peut-être par peur de représailles, nos milliards qui dorment au Trésor public à Paris. L'économiste togolais Kako Nubukpo parle de servitude volontaire. Dans une interview donnée au magazine du *Monde*, il indique : « Les dirigeants africains doivent prendre leurs responsabilités. C'est à nous d'assumer notre destin, ce n'est pas à la France de le faire pour nous²⁵. »

Le « dominé » ne peut regarder son bourreau dans les yeux que s'il modifie le rapport de force qui les lie. Le « dominé » crée le « dominant » par son attitude. Comment modifier le rapport de force entre Marianne et l'homme noir ? Principalement par la reconquête

de soi, de ses espaces. Il nous faut surtout reprendre confiance en nous. Il va falloir oser, nous écarter des voies tracées, tenter d'autres expériences imaginées par nous, pilotées par nous, financées par nous. Non par opposition aux autres, mais par amour de nous-mêmes. Accepter que les autres puissent être ignorants de qui nous sommes. Ce n'est pas grave, tant que nous le savons.

Nous pouvons nous libérer. Nous devons nous libérer. Cela commence déjà par se rencontrer entre nous, car ce travail est colossal et requiert la participation de tous. La promotion des valeurs africaines dans ce sens est fondamentale. « Une seule brindille ne balaie pas », dit le proverbe. Il faudra revisiter les principes fédérateurs dans nos cultures, comme celui de l'Ubuntu. À la question « Qui es-tu ? », le jeune initié mandingue répond : « Je ne suis rien sans toi, je ne suis rien sans eux. Quand je suis arrivé, j'étais dans leurs mains ; ils étaient là pour m'accueillir. Quand je repartirai, je serai encore dans leurs mains ; ils seront là pour me reconduire. » L'Ubuntu « est l'expression de ce vouloir-vivre, non pas les uns avec les autres, mais les uns par les autres²⁶ ».

Il me semble fondamental d'étudier notre histoire, d'en tirer surtout les leçons. Cette histoire occultée, qu'on nous enseigne sommairement à l'école. Cette histoire douloureuse, que nous taisons dans nos communautés, dans nos familles, dans nos maisons. Cette histoire réduite au silence à l'école ou partiellement survolée. Cette histoire que nous revivons à travers les brutalités policières en Europe, ou la violence des dictatures du continent.

Il nous faudra prendre la question de l'unité africaine à bras-le-corps. Il nous faut surtout être rigoureux envers nous-mêmes, en ayant l'excellence pour credo. Il faudra surtout comprendre que tant que l'Afrique ne sera pas souveraine, ce qui est impossible sans unité, l'Africain où qu'il se trouve ne sera pas respecté. Organisés, telles des fourmis légionnaires, nous bâtirons des édifices aussi majestueux que les pyramides.

arctivist (artiste et activiste) partisan d'une Afrique unie, riche de toutes ses diversités. Il est l'initiateur du concept Arctivism, manifestation créée en 2009 au Togo. Ce néologisme désigne le militantisme sociopolitique porté par l'art. L'objectif d'Arctivism est de promouvoir le panafricanisme à travers la culture et l'éducation. Depuis 2009, cet événement itinérant s'est déroulé plus d'une vingtaine de fois à travers le monde. Elom20ce est l'auteur de trois albums de rap : *Légitime défense* (2010), *Analgézik* (2012) et *Indigo* (2015).

Notes

1. En éwé, cela veut dire veut dire être autonome, libre.
Littéralement : être en possession de soi.
2. <http://www.telerama.fr/musique/la-rumeur-huit-ans-de-proces-contre-nicolas-sarkozy,57767.php>
3. L'Almamy Samory Touré, né en 1830 à Miniambaladougou, dans l'actuelle Guinée, décédé le 2 juin 1900 au Gabon, fut le fondateur de l'Empire wassoulou et résista à la pénétration et à la colonisation françaises en Afrique de l'Ouest.
4. Soundiata Keita est le fondateur de l'Empire du Mali. Il marqua l'histoire par ses talents de guerrier et d'organisateur.
5. : « On est pris par le cou » en éwé – langue parlée au Togo, au Bénin et au Ghana – est la manière dont on exprime l'épuisement. Pour dire « Je suis fatigué », on dit « Quelque chose m'a pris par le cou ». Cela renvoie au carcan, au collet, au piège.
6. Cette vision est indirectement liée aux croyances endogènes sur la masculinité, dans le sud du Togo. Voir les travaux de Svetlana Roubailo Koudolo en la matière (<http://www.codesria.org/spip.php?article1381&lang=fr>).
7. La guerre d'indépendance a été déclenchée par l'UPC le 18 décembre 1956.
8. La date de départ des militaires français.
9. Pour moi, ce terme englobe la diaspora.
10. Ernesto Che Guevara, *Journal du Congo*, Mille et une nuits, 2009, p. 33.
11. Dans d'autres établissements scolaires, on appelait cela le « symbole ».
12. Et, puisque la langue française a été apprise dans la douleur, même arrivés à l'université, beaucoup peinent à la maîtriser. Au final tu ne maîtrises ni la langue française, ni ta langue maternelle.
13. <http://www.levif.be/actualite/belgique/claude-hagege-imposer-sa-langue-c-est-imposer-sa-pensee/article-normal-165911.html>
14. National Democratic Congress.
15. Africanisme pour « aller à l'école ». Se dit dans plusieurs pays.
16. Licence, master, doctorat.
17. Mon école primaire appartenait à des Africains, aucun de nos enseignants n'était blanc. Parfois, ce sont les parents mêmes qui choisissent de ne pas parler leur langue maternelle à leurs enfants, n'en voyant pas l'utilité. Je me souviens qu'une fois, pendant les vacances, mes parents ont voulu instaurer le « signal » à la maison. Ça s'est mal passé. En effet, il y avait tellement de moqueries pour un « le » dit à la place d'un « la », que les parents, pour voir cesser nos bagarres, ont préféré mettre fin au « signal ».

18. Villageois en éwé se dit *kôpétô*. En même temps, le terme *kôpétô* signifie en ville être « non civilisé ».
19. Audre Lorde dit : « *The master's tools will never dismantle the master's house.* »
20. Pour faire des miracles.
21. <http://www.togo-tourisme.com/culture/evenements-festivals/festival-des-divinites-noires>.
22. « Quand il n'y a pas d'ennemi à l'intérieur, celui qui vient de l'extérieur ne peut vous faire de mal. » Ma traduction.
23. Monsieur Tiémoko Meyliet Koné, gouverneur de la BCEAO.
24. Monsieur Lucas Abaga Nchama, gouverneur de la BEAC.
25. http://www.lemonde.fr/afrique/article/2015/07/08/le-franc-cfa-freine-le-developpement-de-l-afrique_4675137_3212.html.
26. Joseph Ki-Zerbo, 2007.

Du noir dans le bleu blanc rouge

Nathalie Etoke

Être français a été classiquement considéré comme une adhésion politique à la nation, aux antipodes de toute vision racialisée. Pourtant, l'empire français s'est bien développé en assujettissant des populations définies comme non blanches et non civilisées, et auxquelles on a dénié la citoyenneté.
Pap Ndiaye

La France est une République indivisible, laïque, démocratique et sociale. Elle assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion.
Article 1^{er} de la Constitution

Dans le contexte républicain, on ne devrait parler ni de Français noirs ni de Noirs de France. Cependant, associer la race à la citoyenneté, c'est rendre compte d'une contradiction inhérente à la situation existentielle d'individus qui, bien qu'appartenant à la nation, sont victimes de théories, de comportements et de pratiques qui les en excluent. Depuis l'affaire Guerlain en passant par les mobilisations collectives dénonçant les violences policières commises contre les jeunes hommes noirs, la cristallisation identitaire s'inscrit en contrepoint du racisme institutionnalisé et de la culture de l'impunité. Elle se situe à l'intérieur du continuum républicain : la lutte pour le respect des droits du citoyen. Autrement dit, sans le problème du racisme, le Noir ne serait pas noir mais français tout court. Par conséquent, son identité raciale renvoie à son statut de minorité ostracisée. En France, lorsque le sujet se dit noir, il dénonce la race comme marqueur social, politique et historique renvoyant à des formes d'exclusion et d'oppression. Cette identification subie sert de catalyseur à un processus de désidentification réactif fondé sur une appropriation de l'article 1^{er} de la Constitution française. Comme toutes les minorités – raciales, religieuses ou sexuelles –, la personne dite noire révèle une crise de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Quelle est la valeur de cette triade républicaine si une fraction de la

Le terme *Noirs* désigne un ensemble de personnes dont la diversité et les spécificités sont par lui effacées. Les individus ayant des liens ancestraux avec la Martinique, la Guadeloupe, la Réunion, la Guyane, le Sénégal, la Guinée ou le Mali ne se définissent pas initialement par la couleur. Ils s'identifient à un patrimoine culturel, linguistique, historique et familial propre aux sociétés qui les ont engendrés. On peut alors parler de diaspora sénégalaise ou martiniquaise en France, par exemple. Le mot « diaspora » évoque la dispersion d'un ensemble de populations attachées à une terre originelle qu'elles ont quittée de force ou par choix. La question du départ va de pair avec celle du retour réel ou imaginaire. Elle présuppose aussi une implication sociale, politique ou économique dans les pays d'accueil et d'origine. En fonction du lieu de naissance des parents, certains Noirs ont des liens avec l'outre-mer ou l'Afrique subsaharienne. D'autres en revanche sont nés et ont grandi en France hexagonale. Cette terre d'Europe constitue leur socle identitaire primordial. Ils n'éprouvent ni le désir ni le besoin d'aller vivre sur des territoires étrangers.

Face au groupe dominant, le sujet racialisé bascule dans un collectif anonyme. Aujourd'hui, lorsque l'on parle des Noirs de France, il s'agit de populations hétérogènes qui acquièrent une identité homogène issue d'un rapport de force inégal. Le Noir est d'abord et avant tout Noir en face du Blanc, c'est-à-dire « Autre non pas comme semblable à soi-même, mais comme un objet proprement menaçant dont il faudrait se protéger, se défaire ou qu'il faudrait simplement détruire, faute d'en assurer une totale maîtrise¹ ». Cette altérité négative existe également aux États Unis d'Amérique. Cependant, l'hétérogénéité initiale ayant été détruite, la population noire américaine est plus uniforme que celle de France². Elle possède une histoire et une mémoire collectives, une culture spécifique, un parler – *ebonics* –, une tradition culinaire – *soul food* –, une institution religieuse – *the Black Church* –, une histoire centenaire de lutte pour la liberté et l'égalité des droits. De plus, les Noirs américains ont toujours vécu sur le même sol. Créateurs d'un système de représentation symbolique qui leur est propre, ils se sont inscrits dans un imaginaire politique et culturel à la fois singulier et reconnu. Ce dispositif d'identification collectif nourrit le sentiment d'appartenance à un groupe historiquement constitué. Être noir aux États-Unis ne se résume pas à la couleur de la peau ou aux souffrances engendrées par l'esclavage et le racisme. L'existence d'une manière d'être au monde, d'un mode de vie et d'un univers de référence donne

naissance à une identité plus ou moins cohésive.

Les Noirs de France sont dépourvus d'un système de représentation symbolique. Le patrimoine historique commun est soumis à des dissensions internes, des non-dits et des différences idéologiques majeures. C'est sans doute la raison pour laquelle il existe des structures associatives multiples. À titre non exhaustif, on peut citer : le CRAN – Conseil représentatif des associations noires de France –, l'ANC – Alliance noire citoyenne –, la BAN – Brigade anti-nérophobie –, Afrocentricity International, le collectif Ausar – Associations unies et solidaires pour l'Afrique et sa renaissance, le Mwasi – Collectif non mixte de femmes et personnes assignées femmes, noires et métisses –, Ferguson in Paris, le Collectifdom – le Collectif des Antillais, Guyanais, Réunionnais et Mahorais –, le MAF – Mouvement des Africains français –, le CM 98 – Comité marche du 23 mai 1998 –, le Coffad – Collectif des filles et fils d'Africains déportés. À quelques exceptions près, aucune des associations précitées n'utilise le qualificatif *Noir*. En ciblant des populations particulières, certaines en excluent d'autres. La tension entre inclusion et exclusion remet en cause la validité et la pertinence du qualificatif racial dans l'espace français.

Aux États-Unis, le Passage du Milieu et l'esclavage sont les deux schèmes structurants de l'identité noire américaine. Michelle Wright affirme qu'à partir du ^{xx}e siècle l'imaginaire diasporique, le discours sur l'expérience des Américains d'ascendance africaine, la justification de cette expérience et la célébration de celle-ci se fondent sur une « épistémologie du Passage du Milieu³ ». En France, cette épistémologie n'aboutit pas à une racialisation de l'identité. À l'occasion de la célébration des 150 ans de l'abolition de l'esclavage, le CM 98 a organisé une marche : « 40 000 femmes et hommes, des Antillais pour la plupart, venus en famille de la région parisienne et de la province, défilent de la République à la Nation sans clamer de slogans, sans appeler à la vengeance, et signent des pétitions pour que l'esclavage soit reconnu comme crime contre l'humanité⁴. » Le CM 98 se présente comme étant « l'unique association nationale regroupant des Antillais, des Guyanais et des Réunionnais qui ont décidé de s'insérer dans la République en tant que Français descendants d'esclaves. Descendants d'esclaves est la seule identité qu'ils défendent et qu'ils affirment contre toute tentative de leur en attribuer une autre, comme celle de noire par exemple⁵ ». Contrairement au champ conceptuel américain qui établit un rapport synonymique entre couleur de la peau et origine africaine, il y a ici un refus catégorique de racialiser l'identité. On note également l'absence d'identification directe ou lointaine à l'Afrique. Le rejet d'une identité noire témoigne,

de la part des membres du CM 98, à la fois d'une revendication citoyenne et d'un souci de différenciation entre les Ultra-marins et les Subsahariens.

*

L'article 1^{er} de la loi n° 2001-434 promulguée par le président Jacques Chirac indique : « La République française reconnaît que la traite négrière transatlantique ainsi que la traite dans l'océan Indien d'une part, et l'esclavage d'autre part, perpétrés à partir du ^{xv}e siècle, aux Amériques et aux Caraïbes, dans l'océan Indien et en Europe contre les populations africaines, amérindiennes, malgaches et indiennes constituent un crime contre l'humanité⁶. » Pour beaucoup, ce geste de reconnaissance aurait dû au mieux permettre de tourner la page du passé, ou au moins apaiser les conflits mémoriels. L'effet contraire s'est produit. Pap Ndiaye souligne le « déplacement de la mémoire de l'esclavage des Antilles vers la métropole [...]. L'investissement mémoriel [...] est la conséquence d'une situation de domination⁷ ». Ce télescopage entre mémoire, migration, discrimination, racisme et citoyenneté donne corps à des regroupements et à des crispations communautaires qui s'établissent « à l'intérieur du jeu du pouvoir et de l'exclusion, et résulte[nt] non pas d'une totalité naturelle, inévitable ou primordiale, mais d'un processus naturalisé et surdéterminé de "clôture"⁸ ».

Souvenons-nous de l'épisode Guerlain. Interrogé au journal télévisé de 13 heures sur France 2, Jean-Paul Guerlain évoque les conditions de création de son parfum Samsara : « Pour une fois, je me suis mis à travailler comme un nègre. Je ne sais pas si les nègres ont toujours tellement travaillé, mais enfin [...]» Ces propos ont déclenché une mobilisation publique et une procédure judiciaire. Le parfumeur a été condamné à payer une amende de 6 000 euros pour injure raciale. Bien qu'elle ait été ouverte à tous les citoyens, la manifestation devant la boutique Guerlain des Champs-Élysées réunissait une majorité de Noirs. Ce jour-là, l'origine ultramarine ou subsaharienne importait peu. En contestant la validité sémantique de l'expression « travailler comme un nègre », Jean-Paul Guerlain nie les conditions de vie du Noir dans le système d'exploitation esclavagiste. Il s'est par la suite excusé : « Je regrette très profondément et je présente toutes mes excuses à la communauté noire pour cette imbécillité¹⁰. » La réaction viscérale causée par les propos de cet homme a révélé trois faits marquants. 1) La présence et la perpétuation de l'imaginaire colonial dans les pratiques langagières. 2) L'inscription de la lutte contre le racisme dans le devoir de mémoire. 3) La capacité de regroupement

d'un ensemble de populations diverses qui se retrouvent affublées du qualificatif « communauté noire ».

Il convient de préciser avec Bélih Nabli que, « avant d'être considérés comme citoyens et membres de la communauté nationale, [ces] individus sont [...] perçus à travers un regard racialisé, occupé de spécificités ethno-culturelles, desquelles on déduit l'appartenance à une communauté¹¹ ». En désavouant le sens historique d'une tournure de phrase, Jean-Paul Guerlain a provoqué l'intervention publique d'un « Nous : Noirs de France ». Il convient de s'interroger avec Judith Butler sur la nature de cette participation collective : « Quel est donc ce “nous” qui se rassemble dans la rue et s'affirme – parfois par la parole et par l'action, mais plus souvent encore en formant un groupe de corps visibles, audibles, tangibles, exposés, obstinés et interdépendants¹² ? » Ce « Nous » qui a pris d'assaut l'une des avenues les plus prestigieuses au monde atteste d'une présence communautaire racialisée dans un espace républicain qui ne reconnaît pas la race. L'action directe a pour objectif le respect des droits civiques. Il ne s'agit pas de se définir par la race, mais de lutter contre le racisme.

Le 19 juillet 2016, Adama Traoré meurt à la gendarmerie de Persan dans le Val-d'Oise : « Selon les deux autopsies pratiquées les 21 et 26 juillet, le décès du jeune homme est survenu en raison d'un “syndrome asphyxique”. Comment, par quoi cette asphyxie a-t-elle été provoquée¹³ ? » Ces questions demeurent sans réponse. Le 2 février 2017, lors de son interpellation à Aulnay-sous-Bois, Théo Luhaka est victime d'une fissure anale de 10 cm due à l'introduction dans son rectum d'une matraque. Tandis que ce dernier affirme avoir été victime d'un viol, les conclusions de l'Inspection générale de la police ont retenu le caractère « non intentionnel » du geste du policier¹⁴. Dans les deux situations de brutalité policière évoquées ici, le racisme institutionnalisé et la culture de l'impunité sont à l'origine des mobilisations collectives. Suite à la mort d'Adama Traoré, Black Lives Matter France organise une manifestation à Paris. À Bobigny, la protestation « Justice pour Théo » s'achève par des violences urbaines. Assemblés dans la rue, hommes, femmes et enfants revendiquent les droits accordés par la nation à ceux et celles qui vivent sous ses lois.

Si la République « assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion », comment expliquer l'injustice à laquelle Théo Luhaka et la famille d'Adama Traoré sont confrontés ? Si l'on voit plus de Noirs que de Blancs dans les manifestations contre les violences policières, est-ce parce que les Noirs veulent être entre Noirs ? Est-ce parce que les Blancs ne s'estiment pas concernés ? Est-ce parce que la mixité raciale et sociale a disparu de certains quartiers ? Le temps d'une manifestation, l'union

s'avère possible en raison de l'adhésion consciente ou inconsciente à une forme d'« essentialisme stratégique¹⁵ ». Développé par Gayatri Spivak, ce concept désigne le pouvoir politique qui s'agrège à un sentiment d'appartenance issu d'une situation de domination. Le « Nous : Noirs de France » reflète non pas une identité raciale mais un mode d'organisation, une série d'actions et de conduites ayant pour objectif de détruire les mécanismes de reproduction de l'inégalité et de l'oppression.

*

Au-delà de la dimension judiciaire, les affaires Adama Traoré et Théo Luhaka obligent à réfléchir au statut de l'homme noir dans la société française. Où le voit-on ? Comment est-il représenté dans le cinéma et la littérature ? Quels sont les espaces dans lesquels il est médiatiquement reconnu – pour le meilleur ou pour le pire ? Que ce soit dans les journaux télévisés ou les articles de presse, les hommes noirs apparaissent souvent dans les rubriques : immigration/intégration, terrorisme, délinquance, parcours de réussite exceptionnel, sport et divertissement. Les Noirs disposant d'un capital de sympathie à nul autre pareil se retrouvent dans le classement des personnalités préférées des Français. Yannick Noah a été au sommet dudit classement pendant neuf années successives. Depuis l'année 2016, Omar Sy trône au premier rang. Teddy Riner occupe la dixième place. Grâce à leur succès dans le sport et le divertissement, ces hommes noirs incarnent des modèles d'intégration exemplaires. Ils bénéficient d'une reconnaissance établie au sein d'un imaginaire de la jouissance. Le Noir sportif, chanteur ou acteur existe dans une corporéité performative qui procure du plaisir tout en stimulant du désir et des fantasmes. Il correspond à un horizon d'attente positif obéissant aux règles du divertissement et de la prouesse athlétique.

Que se passe-t-il lorsque l'homme noir se situe en dehors de ce cadre ? Que représente son corps ? Le corps noir est-il un corps comme les autres ? Non. Il demeure prisonnier d'une forme de tropisme invincible ancrée dans un imaginaire blanc. Qu'il soit masculin ou féminin, le corps noir est avant tout un lieu d'impouvoir que l'Occident a investi d'un ensemble de caractéristiques capables de susciter le désir, la peur et l'exercice de la violence. Lorsque l'homme noir se refuse à la docilité, son corps doit être discipliné et dominé. Cependant, c'est aussi sur son corps que se décline aujourd'hui la promesse de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité : « Sur [ce] corps, on trouve le stigmate des événements passés, tout comme de lui naissent les désirs, les défaillances et les erreurs ; en lui aussi ils se

nouent soudain et s'expriment, mais en lui aussi ils se dénouent, entrent en lutte, s'effacent les uns les autres et poursuivent leur insurmontable conflit¹⁶. » Pendant plusieurs siècles, le corps noir a été à la fois objet de production et défouloir pour une lubricité mêlée de cruauté. Tandis que le corps est brutalisé, la conscience du sujet violenté doit d'abord s'en dissocier pour ensuite le réclamer dans une optique de libération totale de soi : chair et esprit.

Il faudrait que la France examine l'héritage psychoaffectif et politique de son histoire avec les populations d'ascendance africaine. Cet héritage donne naissance à une identité noire antiraciste qui dénonce « un attentat contre la devise de la République¹⁷ ». L'omniprésence du regard de l'Autre solidifie un système de hiérarchisation à l'intérieur duquel le Noir d'aujourd'hui est dépositaire de la sous-citoyenneté et de la sous-humanité qui accablèrent ses ancêtres. L'identité noire antiraciste se situe en contrepoint d'un ethnocentrisme nationaliste où être français équivaldrait à être blanc. À en croire Christiane Taubira : « La couleur [est] un confort pour les imbéciles. Être noir, un colossal rétrécissement. Une identité rabougrie, dictée par l'inculture d'autrui¹⁸. » Peu importe ce que dit sa carte d'identité nationale, aux yeux de ses compatriotes blancs, le Noir réclame une autochtonie que sa couleur est supposée démentir.

Le combat de la majorité des Noirs de France est citoyen et républicain. Les individus présents dans la rue sont des Français devenus des Noirs par défaut. L'identité défective provient de la manière dont ils sont (mal) traités ou perçus à cause de leur couleur de peau. Comme le souligne Patrick Weil : « C'est [du] refus de toute discrimination entre Français, [du] respect concret du principe de l'égalité entre les citoyens¹⁹ », qu'il est question. Cette contradiction fondamentale entre l'égalité républicaine et l'expérience vécue du racisme fait resurgir les conditions d'entrée en République des descendants d'esclaves et de colonisés. Les personnes originaires de l'outre-mer et de l'Afrique subsaharienne sont « les incarnations visibles d'une [...] histoire de la violence [...]²⁰ ». Le Noir est un individu dont la couleur symbolise un déni d'humanité. Cependant, sa lutte antiraciste appartient au continuum de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité. Elle représente les échecs et les possibles de la République. Du Noir dans le Bleu Blanc Rouge... Il n'y a ni essence noire, ni communauté noire, ni identité noire, mais des *corps noirs*²¹ dont les têtes sont républicaines.

Nathalie Etoke est professeure titulaire d'études afro-diasporiques et francophones au Connecticut College (Massachusetts). Spécialisée en études culturelles (immigration, identités françaises postcoloniales, hip-hop français), études afro-diasporiques (cinéma, littérature, philosophie), études LGBT en contexte afro-diasporique, elle dirige le département de français du Connecticut College. Son ouvrage *Melancholia Africana : l'indispensable dépassement de la condition noire* (Éditions du Cygne, 2010) a reçu le prix Frantz Fanon de la Caribbean Philosophical Association, en 2012.

Notes

1. Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013, p. 23-24.
2. J'exclus ici les populations noires venues de la Caraïbe ou de l'Afrique subsaharienne dans le cadre de l'immigration choisie. Elles mettent en avant leurs spécificités culturelles, politiques et historiques. Les immigrés africains et caribéens n'acceptent pas nécessairement le paradigme racial. Il ne prend pas en compte les différences qui existent entre Noirs américains et Noirs venus d'ailleurs.
3. Michelle M. Wright, « Black in Time : Exploring New Ontologies, New Dimensions, New Epistemologies of the African Diaspora », in *Transforming Anthropology*, vol. 18, n° 1, p. 70.
4. www.cm98.fr.
5. *Ibid.*
6. <http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000405369&dateTexte=&categorieLien=id>.
7. Pap Ndiaye, *La Condition noire*, Paris, Calmann-Lévy, 2008, p. 346-347.
8. Stuart Hall, *Identités et cultures politiques des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 272.
9. <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2012/02/09/97001-20120209FILWWW00564-negresguerlain-regrette-une-imbecillite.php>.
10. *Ibid.*
11. <https://blogs.mediapart.fr/pascalboniface/blog/250316/la-republique-identitaire-3-questions-beligh-nabli>.
12. Judith Butler, « “Nous, le peuple” : réflexions sur la liberté de réunion », in *Qu'est-ce qu'un peuple*, ouvrage collectif, La Fabrique, 2013, p. 53.
13. <https://www.marianne.net/societe/lassana-traore-frere-dadama-ne-fait-plus-confiance-au-procureur>.
14. http://www.lexpress.fr/actualite/societe/viol-ou-violence-sur-theo-la-pression-sur-le-legiste-sera-enorme_1878028.html.
15. Gayatri Spivak, « Subaltern Studies : Deconstructing Historiography », in *Selected Subaltern Studies*, ed. Ranajit Guha and Gayatri Chakravorty Spivak, Oxford, Oxford University Press, 1988.
16. Michel Foucault, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Philosophie anthologie*, Gallimard, 2004, p. 402.
17. Christiane Taubira, *Mes météores. Combats politiques au long cours*, Paris, Flammarion, 2012, p. 539.
18. *Ibid.*, p. 540.
19. Patrick Weil, « De l'esclavage au postcolonial », in *Ruptures*

postcoloniales, sous la direction de Nicolas Bancel, Florence Bernault, Pascal Blanchard, Ahmed Boubeker, Achille Mbembe, Françoise Vergès, Paris, La Découverte, 2010, p. 118.

20. Arjun Appadurai, *Géographie de la violence. La violence à l'âge de la globalisation*, Paris, Payot & Rivage, 2009, p. 64.

21. Moïse Udino, *Corps noirs têtes républicaines*, Paris, Présence africaine, 2011.

Interlude

J'ai proposé à Akua Naru de rédiger un poème pour Marianne et le garçon noir. Il figure ici en anglais et en français. En effet, il m'a semblé pertinent que la prose poétique d'Akua Naru soit présentée dans sa langue initiale pour celles et ceux en mesure de la lire. La meilleure traduction ne peut restituer certains éléments du texte premier, c'est ainsi, les langues étant plus que de simples outils de communication. Chacune contient un monde, véhicule une pensée particulière, et certains éléments ne sont tout simplement pas transposables d'un univers à l'autre. Traduire contraint à effectuer des choix, l'obligation de recréer s'impose assez vite, même lorsque le sens est préservé, ce qui est bien sûr un impératif.

Le poème d'Akua Naru est truffé d'images et de références nécessitant une bonne connaissance des expériences afros en général, de l'histoire et de la culture africaines américaines en particulier. Par exemple, s'y trouve un renvoi à When and Where I Enter¹, de Paula Giddings, un classique des études féminines africaines américaines. Les peupliers dont il y est question sont, bien sûr, ces arbres auxquels sont pendus des corps noirs suppliciés, dans la chanson Strange Fruit, rendue célèbre par Billie Holiday. Ce train que l'on prend au cœur de la nuit est le Midnight Train to Georgia de Gladys Knight, etc. J'ai pourtant fait le choix de ne pas tout expliquer au moyen de notes, afin de laisser vivre le texte.

Cette opacité assumée sera investie par l'imagination des lecteurs. Elle est aussi une illustration de l'atmosphère dans laquelle se rencontrent les figures du poème. L'oratrice et l'homme auquel sa parole s'adresse sont des Noirs s'exprimant dans des langues différentes, non parce qu'ils appartiennent à des populations africaines distinctes, mais parce qu'ils parlent deux langues coloniales qui les séparent. Leur corps-à-corps reproduit l'Histoire et ses heurts, mais leur jouissance les transcende. La langue parlée est, au-delà des mots, la femme elle-même, qui se donne à son partenaire et le met au monde, lui (re)donne la vie. Dans leur rapprochement sensuel, les amants sont eux-mêmes, de manière plus libre et plus profonde que ne le permet l'existence dans un environnement hostile. Ils dépassent cependant leurs individualités, font revivre leurs ancêtres autant qu'ils ouvrent les portes du futur. Comme souvent, la prose poétique d'Akua Naru associe spiritualité et lecture politique de l'Histoire.

La présence d'Akua Naru dans un ouvrage portant sur le vécu des Afrodescendants en France se justifie par le profil de cette artiste, la

transversalité de sa sensibilité afro qui étreint et réunit toutes les populations noires. Se sentant évidemment concernée par les cas de violence policière ayant suscité ces pages, Akua Naru s'est enthousiasmée pour le projet Marianne et le garçon noir. La connaissant, nul ne sera étonné de son engagement.

L.M.

Notes

1. 1984.

... before we make love

akua naru

We lay, tangled, black limbs stretched across a bed of conquered land. Naked and uncovered, you expand to cover me, first with your body, a mass of masculine wounds reaching, scars open and raw, spilling secrets and stories untold. then, you unfold.

cover me.

We lay, uncovered and covered, over, under, a sheet of scripts, well written pages, read through pain and time, ancestors evoked, those whose lives where theirs and not theirs, thirsty for blood and gore, the newborn, the elderly, we are those allowed to lay in the spaces between birth and death. My libido an old woman, conjurer of tides, drawing an ever reluctant ocean to a black and barren shore.

before.

we. make love...

Our kisses choreographed, a two-step, a shuffle, a stomp, a rhythmic ginga calming my Capoeiristas spine, quilombos seeking refuge toward a distant north star, our saliva a river of salt, abandoned ships at sea, a current to catch the fruit of our mother's labor, silt brought down from poplar trees, sugar cane too sweet to eat, blue eyes lay stiff like honey on our lips, a bitter pain d'épices, sanitized, sophisticated and english, dutch and german, portuguese, Spanish, and French, our kiss a war of our colonizer's tongues
before we make love.

My legs stolen, a broken compass disoriented,
bruised wooden clock hands stuck at 3 and 9, stranded between an unknown east and so called west, stranded between PTSD,
independence and an abandonment complex, lost.

you spread me,

desperate for a safe haven, a sanctuary, an altar, a doorway, a window, a mirror, a drinking gourd, Langston's crystal stairs, a frantic prayer, when and where to enter.

Before we make love, my beloved.

I search my reflection in your eyes, all fifths of myself, a broken self-portrait swept up to protect our feed from shards of stained glass,

roaming, a collector of jewels, i comb your lexicon, ravaging the
acoustics to find my name, a futuristic archive, beset in an ancient
frame, whispered or screamed, moaned, sung, a voluptuous falsetto,
through panted breaths i study how you speak me,
a phonetic lover's quarrel, an effortless throw or the tongue, my name
a destination, you can only reach through Gladys midnight train.
All board.

Georgia, Mississippi, Carolina plantations first, saw other names
before me,

Nigger, Negress, Slave, Mammy, Wench, Negro,
Harlot, Bitch, Hoe, THOT, Twerk Maiden, Baby
Mama

A stone often cast by my lover's hand. The nose cut off the face of the
sphinx.

desecrate me.

She, who carried you, who pulled your spirit from the unknown into
human form and yanked you into a world of flesh and bone. She. who
melts into me and breaks to create a soft opening for you to enter.

... avant que nous fassions l'amour

akua naru

Nous étendus, emmêlés, membres noirs étirés en travers du lit, terre conquise.

Nu et découvert, tu te dilates pour me recouvrir, d'abord de ton corps, masse de blessures masculines qui s'allonge, cicatrices ouvertes et plaies à vif, déversant secrets et histoires tues. puis, tu te déroules. *couvre-moi.*

Nous étendus, découverts et couverts, dessus, dessous, tablette manuscrite, pages bien écrites lues à travers la douleur et le temps, évocation des ancêtres, ceux qui possédaient leurs propres vies et ne les détenaient pas, assoiffés de sang et de carnage, le nouveau-né, l'ancien, nous sommes ceux à qui l'on permit de reposer dans ces écartements, entre naissance et trépas. Mon désir est une femme ancienne orientant les marées, attirant un océan toujours plus récalcitrant vers un rivage noir et infécond.

avant.

nous. faisant l'amour.

La chorégraphie de nos baisers : un *two-step*, un *shuffle*¹, un *swing*, une *ginga*² rythmique apaisant ma colonne vertébrale de capoeiriste, des *quilombos* suivant une lointaine étoile du nord pour trouver refuge, notre salive une rivière de sel, nous sommes navires désertés dérivant sur la mer, courant cherchant le fruit du travail de nos mères, limon tombé du haut des peupliers, canne à sucre à la saveur trop sirupeuse pour que l'on y goûte, dureté du regard bleu posé comme ce miel figé sur nos lèvres, un pain d'épices amer, aseptisé, sophistiqué et anglais, hollandais et allemand, portugais, espagnol et français, notre baiser une bataille entre les langues du colon
avant que nous fassions l'amour.

Mes jambes détournées, un compas brisé et désaxé, aiguilles d'une horloge en bois éraflée, arrêtées sur 3 et 9, bloquées entre un orient inconnu et un prétendu occident, coincées entre l'ESPT, l'indépendance et une angoisse de l'abandon, perdues. tu me déploies, cherchant follement un havre de paix, un sanctuaire, un autel, une porte, une fenêtre, un miroir, une gourde à boire, les marches en

cristal de Langston, la frénésie d'une prière, le moment et l'endroit où pénétrer.

Avant que nous fassions l'amour, mon aimé.

Je cherche mon reflet dans tes yeux, les cinq cinquièmes de moi-même, brisures d'un autoportrait repoussées pour protéger nos pieds des éclats de verre souillé ; collectionneuse errante de bijoux, je ratisse ton vocabulaire, dévastant les sonorités pour y dénicher mon nom, archive futuriste encastrée dans un cadre ancien, chuchoté ou hurlé, gémi, chanté dans un riche fausset au milieu de halètements, j'analyse ta manière de parler moi : phonétique de la joute amoureuse, aisance du jet de la langue ; mon nom, une destination accessible seulement par le train nocturne de Gladys.

Tous en voiture.

Géorgie, Mississippi, plantations de Caroline d'abord, ont connu d'autres noms avant moi,

Négro, Nègresse, Esclave, Mama, Prostituée, Nègre, Traînée, Salope, Pute, La Tassepé Là-bas, Mlle Twerk, Mère de mon gosse

Une pierre souvent lancée par la main de mon amant. Le nez tranché de la figure du sphinx.

profane-moi.

Elle, qui t'a porté, extrait ton esprit de l'inconnu pour lui donner forme humaine et t'a tracté vers un monde de chair et d'os. Elle. se fond en moi et rompt pour créer une douce ouverture afin que tu pénètres.

Akua Naru et moi avons de nombreuses conversations liées aux expériences afros qui sont au cœur de nos productions artistiques. Un court entretien ressemblant à nos échanges conclut cette section du livre.

L.M.

Cinq questions à Akua Naru

Léonora Miano : Que représente pour toi l'amour entre Noirs et quelle importance cela revêt-il ?

Akua Naru : J'ai remonté ma généalogie du côté maternel sur 250 ans, dans l'État de Caroline du Nord. Mes aïeules ont travaillé dans les champs et dans les maisons, leur rapport aux plantes associant la dimension spirituelle liée aux savoirs ancestraux et les impératifs matériels de leur condition. Elles ont planté le tabac, la canne à sucre, le coton. Mes mères furent séparées de leurs enfants,

de leurs amants, coupées de leur humanité. Elles travaillaient jour et nuit. Imagine le fouet sur ton dos. Combien on peut avoir le cœur lourd. Le désespoir. La douleur. Ton corps mis en vente et acheté, devenu un objet, du bétail. Un utérus. Une tombe. Les corps ensanglantés, mutilés, comme cet arbre se déployant sur le dos de Sethe³.

Où que tu poses les yeux, tu es assailli. Nous avons été et continuons à être attaqués. Notre existence, notre humanité, restent menacées. Oui, l'amour que nous nous témoignons les uns aux autres est une forme de pouvoir. Un massage des pieds, le rire d'un bambin, des sœurs se tenant par la main, l'étreinte de ma mère après mon retour d'un long voyage à l'étranger, Coltrane et Miles, Makeba et Fela sur la platine, un orgasme infusant patiemment pour dominer la langue parlée par un amant, la plénitude du plaisir humain, la joie...

Où que nous nous tournions, nous sommes attaqués. Ne nous laissons pas duper par le mythe selon lequel cela appartiendrait au passé. Faire en sorte de nous aimer, de préserver nos cœurs, de partager, de créer des espaces de douceur pour les uns et les autres au milieu de tout cela, hier et aujourd'hui. Telle est notre arme la plus puissante et, dans certains cas, la plus convoitée.

Léonora Miano : Ici, en France, les femmes noires se plaignent de la manière dont les hommes noirs les décrivent, parlent d'elles. Est-ce la même chose aux États-Unis ? Si oui, comment expliques-tu cela ?

Akua Naru : Je suis venue en France bien des fois. Cependant, je n'y suis pas restée assez longtemps pour découvrir la manière dont hommes et femmes noirs parlent les uns des autres dans ce pays. J'ai plaisir à rencontrer les nôtres dans toute la diaspora et aimerais entendre nos sœurs évoquer ce qu'elles pensent et ressentent. Au-delà de ça, je ne peux rien dire, je ne sais pas. En revanche, je sais ce que c'est d'être noir dans un monde soi-disant blanc. Je connais les mécanismes mis en place pour nous diviser et nous détruire. Je ne désignerais pas nos frères comme nos ennemis. Nous sommes tous mal informés. Nous, les mis en esclavage, les colonisés, les opprimés. Nous sommes tous à la recherche d'un langage nous permettant de parler de nous-mêmes, de nos frères, de nos sœurs, de tout ce qui nous concerne. Toute discussion relative à la manière dont nous nous percevons les uns les autres est inenvisageable sans une analyse profonde de la suprématie blanche. Comme l'indique Neely Fuller : « Si vous ne comprenez pas la suprématie blanche, tout ce que vous pensez comprendre vous égarera. » Sans cette

compréhension, nous ne faisons que nous pointer mutuellement du doigt. Je refuse de prendre part à cela. Beaucoup parmi nous s'égarent. Cela m'arrive aussi.

Léonora Miano : Tu voyages beaucoup sur le continent, c'est là que nous nous sommes rencontrées. Existe-t-il une différence entre les hommes noirs vivant en Afrique et ceux de la diaspora ?

Akua Naru : Les Noirs sont beaux. Je vois là de nombreuses ressemblances qui nous lient globalement. Nous sommes un seul et même peuple. Et j'avance dans la vie avec fierté en raison de cela.

Mais nous sommes aussi différents et déployons nos existences sur l'éventail de cette variété. Là également, il y a tant de beauté. Une chose qui m'a vraiment touchée lorsque j'ai commencé à passer de plus en plus de temps sur le continent africain, c'était la manière dont la masculinité y était construite. Nos frères du continent, dans les pays tels que le Ghana ou le Togo par exemple, dans d'autres endroits même, ne m'ont pas semblé pris au piège d'une masculinité toxique. Ils étaient libres de se toucher. Deux amis pouvaient aisément être vus se tenant la main dans la rue, ou se passant le bras autour du cou l'un de l'autre, se chuchotant des mots au creux de l'oreille. Je trouve cela si beau. Par ailleurs, la paranoïa qui nous étouffe souvent, nous les Noirs des États-Unis, n'existe pas en Afrique.

Léonora Miano : Dans son essai intitulé *Gemini*, Nikki Giovanni écrit : « Tous les hommes noirs du monde actuel sont privés de pouvoir. » Comment comprends-tu ces mots et s'appliquent-ils toujours après la présidence de Barack Obama ?

Akua Naru : Je pense que la question du pouvoir est complexe. Chacun dispose d'une forme de pouvoir, si infime soit-elle au regard d'une réalité plus ample. Par exemple, dans les cas où les hommes sont privés de pouvoir dans la société, ils conservent malgré tout un pouvoir sur les femmes. Dans cette même logique, les femmes, soumises à la domination masculine, gardent de l'autorité sur leur progéniture. L'absence totale de pouvoir n'existe pas.

Le problème qui se pose ici est celui du système suprématiste blanc, capitaliste et patriarcal, qui gouverne chaque aspect de l'activité humaine. Dans ce contexte, comme le dit Giovanni, les Noirs, ou les hommes noirs comme elle le précise, sont en situation d'impouvoir. Je suis d'accord. La présidence d'Obama n'a pas aboli la suprématie blanche capitaliste, impérialiste et patriarcale. Elle n'a pas eu le pouvoir d'empêcher des Noirs d'être assassinés par des policiers blancs, elle n'a pas détruit l'industrie carcérale ou un

système de discrimination à l'embauche qui écarte les Noirs qualifiés, et ainsi de suite. Elle n'a pas déstabilisé le véritable pouvoir en place. Tout comme la chancelière allemande Angela Merkel n'a éradiqué ni le patriarcat, ni le sexisme.

Léonora Miano : Comment décrirais-tu la masculinité noire ? Crois-tu qu'elle soit particulière ?

Akua Naru : Je pense que les Noirs sont beaux, créatifs, et bien entendu particuliers. De fait, cela se manifeste dans chaque aspect de notre expérience.

Originaire de New Haven (Connecticut), c'est au sein de l'Église pentecôtiste qu'elle fréquente avec sa grand-mère que la jeune Akua Naru entame le parcours qui fera d'elle une poétesse au style unique. Diplômée de Rutgers University et de UPenn, cette grande voyageuse s'installe pendant deux ans en Chine avant de poser ses valises en Allemagne, à Cologne. Le lyrisme poétique d'Akua Naru, ses talents de conteuse et sa capacité à intégrer un propos historique à ses créations, lui valent l'attention d'universitaires et d'activistes dans le monde entier. L'artiste affirme sa volonté de créer un corpus de connaissances et de rendre hommage à ses aïeules en donnant une place centrale aux expériences des femmes noires. *The Miner's Canary* (2015), son album le plus récent, a reçu un accueil des plus chaleureux et lui a ouvert les scènes du monde.

Notes

1. Le *shuffle* est une danse créée par les Subsahariens déportés, mis en esclavage dans les plantations du Sud des États-Unis. Privés de leurs tambours et du droit de pratiquer certaines danses jugées suspectes, ils inventèrent le *shuffle*, afin de reproduire, à travers le mouvement, leurs rythmes ancestraux.
2. La *ginga* est un jeu de jambes. Il s'agit du mouvement sur lequel se fonde la capoeira. Edson Arantes Donascimento, dit Pelé, l'a fait pénétrer sur les terrains de football.
3. Personnage du roman *Beloved*, de Toni Morrison.

Fais ce que l'on attend de toi

Insa Sané

Si tu es trop souvent au mauvais endroit au mauvais moment, c'est que tu es certainement un homme entre 15 et 32 ans, que tu vis à la périphérie du centre-ville et que tu es noir. Je le sais parce qu'il y a peu j'étais « un jeune Noir de banlieue ». Un enfant illégitime de la République française. Un bâtard né d'un viol – usons d'euphémisme et appelons ça : la colonisation. Pour beaucoup, cette notion n'est qu'un mythe. Être noir en France ça ne se raconte pas, ça se vit !

Ce matin-là, je me trouvais sur le parvis de la gare du Nord. Il était bientôt 11 heures. Peut-être que si j'avais été prendre mon train pour rentrer directement, dans ma ville à l'extérieur de la ville, au lieu d'allumer une cigarette, tout cela ne serait jamais arrivé. Peut-être que si ma compagne ne m'avait pas annoncé le résultat de son test de grossesse, je n'aurais pas eu envie de fumer. Peut-être aurais-je dû refuser d'offrir une tige à ce jeune Blanc, tout à fait courtois. Peut-être qu'il faut arrêter de se raconter des histoires. J'ai tendu le paquet et l'inconnu s'est servi. Puis j'ai allumé sa cigarette. Le gars m'a remercié et s'en est allé précipitamment. Au même moment, trois hommes en uniforme sortaient de la gare. J'ai croisé leur regard et j'ai su que la présomption d'innocence est un droit dont je ne bénéficierai jamais et que le banal contrôle d'identité ne s'applique pas aux gens de ma condition.

– Éteins ta cigarette !

Si le fonctionnaire se permettait de me tutoyer, c'est que je n'avais décidément pas le bon pedigree. Seulement, cette fois, j'ai oublié l'éducation de ma mère, le pardon, le sourire, la joue tendue. Je devais faire ce que l'on attendait de moi... Seulement, qu'attend-on de moi : que je courbe l'échine ou que je sois le stéréotype du gamin sauvage ? Pour moi, il s'agissait de dignité, pas encore d'honneur :

– Je vais vous demander de me vouvoyer, ensuite de m'expliquer quelle raison vous pousse à me contrôler.

L'un d'entre eux m'a lancé :

– Je suis la police, t'obéis !!!

Il devait avoir dix ans de moins que moi et donnait l'impression d'en vouloir à la terre entière. Si la police, c'était lui, alors j'avais une excuse pour ne plus faire profil bas.

– Monsieur, vous n'êtes pas « la » police, mais un agent de police. Je vous demande à nouveau la raison de cette interpellation.

Je m'adressais à un mur. Certain que j'avais plus à perdre que lui, il s'est mis à me bousculer. Rien de méchant : juste des petits coups contre mon épaule ; ceux qui te rabaissent, qui suggèrent que tu n'es pas de taille : ceux qui humilient. J'ai muselé ma colère et déclaré :

– Je suis disposé à vous suivre jusqu'au poste. Là-bas, je présenterai mes papiers à votre supérieur.

Ils ont fait mine de respecter ma requête. Mais une fois hors de portée des caméras de vidéosurveillance placées au-dessus du parvis de la gare et profitant de renforts, ils m'ont brutalement plaqué face contre terre. Je n'ai opposé aucune résistance. *Que voulez-vous que je fisse... Que je mourusse¹.*

Je me suis trouvé acculé. Quelqu'un pesait sur ma tempe avec ses mains afin de maintenir mon visage au sol tandis qu'une autre personne appuyait ma nuque avec la partie supérieure de son tibia. Pendant ce temps, un agent maintenait son genou entre mes omoplates, un autre pliait mes bras dans mon dos et un ou deux individus se chargeaient de mes jambes. Je me suis rapidement mis à étouffer. On m'a passé les menottes aux poignets, mais ça ne suffisait pas. Par reflexe, je me suis débattu pour éviter l'inévitable. Ils ont resserré leur emprise. Et j'ai senti... J'ai senti des fourmis parcourir ma gorge et courir macabrement jusqu'à mon front. Les agents n'avaient pas besoin de me frapper pour que mes forces m'abandonnent. J'ai senti... le souffle mauvais de mes assaillants. J'ai voulu lâcher. J'allais mourir. C'était sûr.

Ma mère a toujours eu peur pour moi. Je savais pourquoi. Pour ces gens-là, je ne serais jamais qu'un jeune de moins à surveiller... de la viande faisandée, sinon un dommage collatéral. Il a fallu la réaction salutaire d'une femme dans la foule des témoins ; une femme dont jamais je ne reconnaîtrais le visage. Seule sa voix demeure encore en moi. Elle a hurlé : « Faites quelque chose, ils vont le tuer ! » Un homme a rétorqué : « S'il en est là, c'est qu'il l'a bien cherché ! » Il avait sans doute raison. Que diable m'avait-il pris de naître dans la peau d'un Noir ?

J'étais plus mort que vivant, quand les policiers ont enfin relâché leur étreinte. J'étais incapable de marcher, alors ils m'ont traîné en me soulevant par les bracelets. À vrai dire, les douleurs, je ne les ai pas

senties tout de suite – je revenais de bien plus loin. Ce n'est qu'une fois au poste que j'ai enfin eu le loisir de profiter pleinement des morsures de l'intervention musclée. Je ne sentais plus mes bras, sinon je n'aurais pas supporté le fer serré autour de mes poignets. Mais ce n'était pas le pire.

Le pire fut de subir les propos des agents dont mes impôts servaient à payer le salaire : « On vous accueille gentiment et c'est comme ça qu'on est remerciés ? » J'ai compris que, de mon obstination à vouloir être aussi invisible que la plupart des Blancs dans ce pays de Blancs, ils allaient me faire payer le prix.

Après cette nouvelle humiliation, on m'a obligé à avancer les bras toujours soulevés en arrière à la force des menottes, vers le poste principal. Le fameux agent à l'origine de ma mésaventure ne cessait de répéter : « Alors, maintenant, tu vois qui fait la loi ? » Et, obstinément, je lui rétorquais qu'il ne saurait être à la hauteur de ce que j'avais déjà enduré. Nous étions deux imbéciles dans un dialogue de sourds, mais l'un avait le pouvoir de terroriser l'autre.

Il m'a confié « aux soins » de ses collègues ; mais c'était comme échapper à la potence pour être conduit à l'échafaud. Sans aucune autre forme de procès, j'étais désormais placé en garde à vue. Je me suis dévêtu sous les moqueries de mes geôliers. Ce n'était que le début d'un long calvaire mais il me fallait être fort. J'ai fait comme si les commentaires au sujet de mon sexe ne m'atteignaient pas. Cette manière qu'ils avaient de vouloir m'émasculer me rappelait étrangement des témoignages que j'avais pu lire au sujet des génocides. Seulement, dans un État où le crime est institutionnalisé, l'atrocité avance masquée. J'ai fait comme si ces outrages participaient d'une comédie dont j'étais le nègre. On m'a confisqué mon manteau, mes lacets, ma ceinture et ma montre – comme si je pouvais me suicider avec son bracelet. Après la fouille, on m'a menotté à un banc dans le couloir. J'affrontais les regards accusateurs des agents qui passaient. « S'il en est là, c'est qu'il l'a bien cherché ! »

L'adrénaline s'était estompée et j'ai commencé à sentir des brûlures embraser mes épaules, mes articulations, mon visage... Mais il fallait que je reste fort, même si j'avais honte, même si je n'avais plus le droit d'être un homme. Personne ne devait se repaître de mes larmes. On pouvait tout me prendre mais jamais ma dignité. On est venu me détacher pour m'accompagner dans un bureau. En rentrant, j'ai croisé l'agent qui m'avait tutoyé. Il affichait un sourire narquois. Deux fonctionnaires m'ont accueilli. Ils ont relevé mes empreintes génétiques et digitales avant de me tirer le portrait. J'ai aussi été entendu. J'étais encore sonné mais j'ai réussi à remettre les

événements dans le bon ordre.

Apparemment, je n'avais pas fait ce que l'on attendait de moi. On m'a conduit dans une cellule. Elle était sombre. La moiteur rèche mêlée à cette sorte d'émanation venue d'outre-tombe faisait oublier le froid qui y régnait. Des lattes de bois couraient le long des murs et servaient de bancs ou de lits. Seulement, impossible de s'asseoir ou de s'allonger convenablement compte tenu de l'étroitesse du dispositif. Je me suis finalement résigné à camper à même le sol, dans la poussière et la puanteur.

Comment en étais-je arrivé-là ? Comme je l'ai dit plus tôt, j'ai vu le jour dans une ancienne colonie française. À cette époque, j'ignorais que j'étais noir. Mon père a été contraint de fuir son pays natal parce que ses convictions politiques étaient sanctionnées par la République « démocratique » de l'illustre Senghor – gendre du saint Charles de Gaulle. En débarquant dans les valises du paternel, je savais m'exprimer en français. Néanmoins, j'ai eu besoin d'une remise à niveau afin de me familiariser avec les termes « noiraud », « mal blanchi », « macaque », « négro »... Il m'en a fallu du temps pour maîtriser toutes les nuances qu'offre le Gros Robert. Je ne m'y suis jamais accoutumé et mon père non plus. Ce dernier s'était convaincu qu'un jour il rentrerait chez lui... un jour... après la mort du dictateur, peut-être. Seulement, que ferait-il de nous : ses rejetons élevés entre deux mondes ? Je crois que, jusqu'à sa mort, j'en ai voulu à mon père de m'avoir entraîné dans cette « aventure ambiguë ». Ici, j'étais le sale négro, au Sénégal, j'étais le *francenabé*. Nulle part, je n'étais chez moi. Et quand mon père disait qu'un jour on rentrerait chez nous, je voulais lui répondre que je désirais être partout chez moi. Maintenant, mon géniteur était sous terre et j'allais peut-être devenir père...

La porte de ma cellule s'est ouverte. J'ai présenté mes mains afin qu'on puisse les entraver plus aisément. C'est en m'installant dans le véhicule que j'ai su que l'on me conduisait à la visite médicale. On m'a sorti de cage pour m'emmener à l'hôpital. Sans lacets aux chaussures, j'ai dû veiller à ne pas trébucher. Les mains menottées, j'ai dû tenir mon pantalon par pudeur. Il faisait froid. On n'avait pas jugé utile de me rendre ma veste. Sur mon chemin de croix, je devais demeurer fort, tant pis s'il était venu à mon escorte l'idée saugrenue de m'attacher au radiateur.

– On a remarqué que tu grelottais. Ha, ha, ha !

Je suis resté près d'une heure trente à attendre mon tour. Le médecin qui m'a reçu a constaté mes blessures au visage et aux épaules, et relevé ma gêne respiratoire...

– Que vous est-il arrivé ?

Je lui ai raconté mes déboires – l’histoire normale d’un Noir qui refuse de présenter ses papiers. Il a semblé blasé. Être noir, ça ne se raconte pas, ça se vit.

Lorsqu’on m’a reconduit à mon point de départ, j’ai été à nouveau auditionné parce qu’il me fallait dire ce qu’on attendait de moi. Je m’en suis tenu aux faits, alors on m’a de nouveau jeté en cellule.

Cette fois, je n’étais plus seul. Je partageais la loge avec huit autres personnes. Huit pour une cellule d’à peine six mètres carrés. Deux d’entre elles étaient allongées à même le sol et tentaient de trouver le sommeil. Je les ai enjambées pour me trouver une place sur la banquette. Le gars à ma droite, un grand Noir au crâne rasé, s’est adressé à moi :

– Salut ! T’es là pourquoi ?

J’ai conté à nouveau ma mésaventure.

– Putain : rébellion ! J’voudrais pas être à ta place.

– Et toi, tu es là pourquoi ?

– J’ai défoncé la gueule d’un mec qui m’a manqué de respect. J’ai stoppé un taxi, mais lui et son pote ont essayé de s’engouffrer dans le véhicule en me laissant en rade. Genre : c’est la *voiture à leur mère*.

Il était là pour violence et il se désolait pour moi. Un détenu face à moi s’est mis à rigoler. Il était long et maigre, affichait une sérénité surprenante. Je lui ai demandé :

– Et toi, qu’est-ce qu’on te reproche ?

– Bah, moi, j’essaye de gagner ma vie comme je peux...

Il fallait comprendre qu’il dealait...

– Mon marabout va vite me faire sortir d’ici.

On a tous haussé les sourcils au plafond. Le grand Noir au crâne rasé a fait :

– Ton marabout ? Tu ne préfères pas la magie d’un avocat ?

On a explosé de rire. Ça me faisait du bien d’oublier mon corps endolori. Seulement, j’avais remarqué que l’un d’entre nous n’était pas d’humeur à rire. Un petit gars qui avait l’air de tout sauf d’être un méchant. Il devait avoir 20 ans à peine. J’ai voulu savoir ce qu’il faisait en garde à vue. Le grand Noir a répondu à sa place :

– Il s’est fait choper en train de piquer du lait en poudre...

Le petit gars s'est mis à larmoyer. Le grand Noir a rebondi :

– Si tu chiales comme ça, tu tiendras pas une seconde en taule ! Non, je déconne. On va pas t'enfermer parce que tu voulais donner la tétée à ton môme.

Le jeune a semblé se rassurer. Je me suis remis à cogiter. On était tous emprisonnés parce que d'une manière ou d'une autre on voulait être des hommes. Qui en refusant de se laisser marcher sur les pieds, qui en arguant que l'argent facilitait l'intégration, qui parce qu'un homme doit prendre soin de sa famille. Dans tous les cas, on était perdants.

Je ne savais plus quelle heure il était, quand on m'escorta pour un nouveau bilan médical. J'ai appris, plusieurs mois plus tard, que le second médecin, dans son rapport, n'avait constaté aucune lésion. Avais-je miraculeusement guéri de mes plaies en l'espace d'une poignée d'heures, ou le corps médical versait-il dans une collaboration des plus sordides ?

En revenant au poste, j'ai croisé un Blanc chevelu assis confortablement sur un siège face au bureau d'un fonctionnaire de police. Le temps qu'on daigne me remettre en cellule, j'ai laissé traîner mes oreilles. L'hirsute avait été appréhendé pour non-respect d'un contrôle judiciaire. Et pourtant, il n'était ni menotté, ni tenu d'être enfermé avec « nous autres ».

La garde à vue tirait en longueur. Je pensais à ce petit être en devenir qui sommeillait dans le ventre ma compagne. Je me suis demandé s'il était juste qu'il naisse dans un pays qui le piétinerait du fait de sa couleur de peau. Je refusais qu'il affronte ce que j'avais dû subir. Personne ne veut voir souffrir son enfant. Mais comment le protéger si je ne pouvais pas me défendre moi-même ? Je n'étais pas aussi fort que je le pensais.

Au début, je jurais que personne ne parviendrait à me faire craquer. Qu'importent les brimades, les tortures, je tiendrais bon parce que j'étais dans mon bon droit. Seulement, une garde à vue est ainsi faite qu'elle vient à bout des convictions les plus tenaces. Trente heures sans dormir, à être interrogé sans cesse – parce qu'il faut que la police obtienne les réponses qu'elle attend, de la même manière qu'elle sait obtenir les « bons » rapports médicaux. Trente heures sans manger, sans boire. Trente heures sans intimité. Trente heures dans le bruit et la puanteur. Au bout de trente heures, on ne rêve que de s'allonger ; de se reposer. Alors on en vient à se dire que l'on serait beaucoup mieux dans n'importe quelle cellule de prison. Et notre volonté nous abandonne. Notre parole crache ce qu'ils ont envie d'entendre ; la

torture doit cesser. Était-ce une mauvaise adaptation de 1984 ? Non, c'était 2008 au pays des droits de l'homme !

Au mois de mars 2009, alors qu'aux États-Unis on célébrait la victoire de Barack Obama aux élections, en France on s'interrogeait sur la possibilité de voir un jour à la tête de l'État un président noir. À la même période, j'ai été jugé et reconnu coupable d'habiter la mauvaise ville, d'emprunter la mauvaise gare, d'avoir fait preuve de courtoisie, d'être noir et trop visible ; et surtout d'avoir voulu défendre ma dignité d'homme envers et contre les principes discriminatoires en vigueur sur notre territoire. Bien sûr, vous me direz que j'ai eu plus de chance qu'Adama Traoré. J'ai eu plus de chance qu'Amadou Koumé, qu'Abdoulaye Camara, que Timothée Lake, que Houcine Bouras, que Michaël Verrelle... Ces fantômes qui hantent le chantier du *vivre-ensemble*. Je suis encore vivant, et je peux témoigner, même si personne ne me croit. Après tout, être noir, ça se vit, ça ne se raconte pas.

Je suis vivant, ma colère vivace. J'en veux à ceux qui font de moi le Noir, la cible idéale, l'homme à haïr. Ces essayistes et philosophes borgnes qui se complaisent à ériger l'identité française en principe fondateur de notre gouvernance. Ces pompiers pyromanes omettent cependant de dessiner des contours intelligibles à leurs propos. Si l'identité française est raciale, ou géographique, ou encore religieuse, alors qui est le plus français, du Normand ou de l'Occitan ; qui est le plus français entre le Parisien et le provincial ; qui en est le meilleur représentant, du catholique, du protestant, du musulman ou du juif ? Le vrai Français est-il un campagnard ou un citadin, voire un *centrevillien* ? Dans tous les cas, ils font de moi « l'Autre ».

Nos ancêtres – même si je refuse de vivre en compagnie de spectres –, s'ils ont existé, sont africains, romains, chrétiens, barbares (Berbères), musulmans... L'Europe s'est construite à travers des conquêtes et des invasions et la France doit sa grandeur aux accidents de l'Histoire et aux chocs des civilisations. Aujourd'hui, on exacerbe les haines sous prétexte que la France ne peut recueillir *toute la misère du monde*. Demandons à nos politiciens d'où provient l'uranium de nos centrales nucléaires. Tentons de savoir au prix de quel sang nous gagnons notre liberté énergétique. Essayons de savoir pourquoi les anciennes colonies engrossent les budgets de notre État de près de 40 milliards d'euros chaque années, au motif de la dette coloniale. La France refuse d'octroyer des visas aux Africains, mais elle a moins de scrupules à bloquer 85 % des réserves monétaires de 14 pays de ce continent à la Banque centrale. En outre, les anciens colonisés se

retrouvent obligés de verser un impôt à leurs anciens maîtres, au prix de leur indépendance acquise pacifiquement.

N'en déplaise aux fumistes patentés, je reste convaincu que nos ancêtres ne sont pas des chiffres ou des produits. Ils étaient des femmes et des hommes animés par l'envie de bâtir un monde meilleur pour les générations futures. C'est peut-être ça, l'identité cachée de notre patrie : cet acharnement à idéaliser l'Humain, ce désir fou de bâtir un sanctuaire pour nos semblables !

Seulement, essayer de faire croire que le musulman est contre le juif – j'ai grandi à Sarcelles entre juifs et musulmans, je sais que c'est un mensonge –, que le chrétien est en danger, que les pauvres sont des paresseux, c'est revenir à un temps où le gueux était à la merci de la noblesse et du clergé.

Rétablir la justice pour les faibles, c'est revenir aux valeurs qui ont fondé notre nation. Oublions la couleur des victimes de bavures policières, les victimes collatérales d'un libéralisme exacerbé. Oublions qu'elles viennent des quartiers populaires. Oublions leurs prénoms, mais rétablissons la morale et, par là même, la justice.

Depuis trente-cinq ans, je vois s'embraser notre pays. En 2005, une émotion a défrayé la chronique en même temps qu'elle a pointé l'apartheid social installé par notre appareil d'État. La seule solution qu'ont trouvée nos dirigeants fut de construire un commissariat high-tech à Clichy-sous-Bois. En 2007, suite aux « émeutes » nées à Villiers-le-Bel, les administrateurs ont fait preuve d'originalité : ils ont décidé l'ouverture d'un commissariat au cœur de la ville. Combien de journalistes, de politiciens, de philosophes, se sont dit qu'il fallait peut-être enfin engager une discussion avec ces Français que l'on martyrise ? Dix ans plus tard, nous sommes en guerre. Ce n'est pas, contrairement au propos publics, uniquement un conflit hors de nos frontières, ce sont des heurts internes qui éclatent parce que l'Institution demeure aveugle et sourde.

J'ai grandi dans ce pays qui est devenu le mien. Plus jeune, j'ai affronté Dominique Strauss-Kahn alors que, fraîchement élu à la mairie, il démantelait les structures culturelles animées par les Sarcellois. L'ancien ministre prétendait surnoisement : « Il faut arrêter de faire rêver les jeunes ! » Puis, lorsque des fascistes ont lâchement incendié les locaux de mon association, nous, jeunes Noirs de la ville, avons contraint François Pupponi à nous céder une nouvelle salle. À l'époque, je n'avais rien à perdre. Aujourd'hui, j'ai deux enfants que je défendrai de toutes mes forces. Je refuse qu'ils ne soient chez eux nulle part. Je refuse qu'ils deviennent les Noirs de service. Qu'ils vivent dans la terreur et la haine. Mais il m'arrive

d'avoir peur parce que je ne sais toujours pas ce que l'on attend de moi.

Né à Dakar en 1974, Insa Sané a grandi à Sarcelles. Écrivain, il est aussi auteur-compositeur. Sa « Comédie urbaine » en quatre volets (*Sarcelles-Dakar*, *Du plomb dans le crâne*, *Gueule de bois* et *Daddy est mort*) l'a imposé comme un auteur capable de marier rythmique hip-hop et poésie lyrique. Il vit à Saint-Denis.

Notes

1. Corneille, *Horace*, acte III, scène 6.

Faux-semblants

Wilfried N'Sondé

Hiver 1973, petit garçon de cinq ans en provenance de Brazzaville, je débarque à Paris en compagnie de mes parents et de mes six frères et sœurs. Direction la lointaine banlieue, la grande couronne au sud-est de la capitale, l'un des greniers de la France, la Seine-et-Marne, ou plus précisément la Brie, avec ses blés et ses célèbres fromages de Provins et de Melun.

À part mes yeux qui tournaient à grande vitesse et dans tous les sens à force de ne pas comprendre grand-chose à cet univers neuf, tout allait plutôt bien pour moi. Les jeunes institutrices post-68 de l'école maternelle qui m'accueillirent trouvèrent en ma personne le réceptacle rêvé pour leurs idéaux de tolérance, d'amour entre les peuples, de tiers-mondisme et autres luttes contre le racisme. Mes débuts en terre de France s'écoulèrent ainsi à l'abri des robes à fleurs et des espaces où je nichais mon regard d'enfant, entre l'ourlet des minijupes et le haut des bottes qui montent juste en dessous du genou. Je dois préciser ici qu'à l'époque les hordes de crève-la-faim venus du sud de la Méditerranée n'avaient pas encore explosé les limites du seuil de tolérance, les négrillons morveux ne se bouscullaient pas entre les belles jambes des maîtresses d'école...

Et puis il y eut Agnès, une camarade aux tresses couleur de blé, à peine plus âgée que moi. Dans la cour de récréation, elle se mit en tête de me protéger des jets de cailloux des garçons mal élevés qui, à la détresse de mon regard incertain, perdu dans le vide, avaient reconnu en moi un souffre-douleur à leur portée. Pour Agnès, j'incarnais à merveille la naïveté du petit Noir Coco, l'acolyte de Tintin et Milou pour qui elle nourrissait une tendresse infinie. Elle répétait à qui voulait l'entendre que ce n'était quand même pas de ma faute si j'étais noir, c'était comme ça, c'est tout, fallait pas m'en vouloir puisque je ne faisais pas exprès. Tous finirent par me foutre une paix royale.

Ma première amie me permit d'abord de lui tenir la main devant la classe pendant qu'elle gobait ses crottes de nez, puis ses grands-parents, fervents catholiques qui satisfaisaient tous ses caprices, m'invitèrent à goûter chez eux un samedi après-midi. Dans leur

immense jardin, environ cinq fois plus grand que le F5 qui abritait ma famille au treizième étage de la tour HLM avec vue imprenable sur la nationale 7, nous bûmes d'abord du chocolat avec un assortiment de biscuits et de bonbons à l'ombre des peupliers, puis ce fut quartier libre sous les sourires attendris des septuagénaires ravis de l'ouverture d'esprit de leur petite-fille... Quant à nous, entre les va-et-vient de la balançoire qui laissaient apercevoir la culotte d'Agnès et la course-poursuite qui se termina dans les buissons, nous nous employâmes à jouer au docteur. À l'aube de ma vie, je compris que, en matière de séduction, la fin justifiait les moyens. S'il fallait que l'on me prît en pitié pour que me soient ouvertes les voies des dessous féminins, je voulais bien que l'on reconnût en moi un semblable du personnage le plus pathétique des albums d'Hergé...

Je partageais donc l'intimité de petites têtes blondes, tandis que, pour mes aînés, l'affaire s'avérait plutôt délicate. En matière de relations avec les filles – celles aux yeux verts ou bleus – dès leur entrée dans l'adolescence, mes frères connurent le goût amer de la frustration. En proie aux pulsions sournaises qui déréglaient leurs cerveaux pubères, ils échouèrent lamentablement dans l'élaboration de stratégies efficaces visant à convaincre une demoiselle de les autoriser à glisser leur langue dans sa bouche. Si tous les autres mâles de leur âge se cassaient aussi les dents face à cette épreuve, eux affrontaient des obstacles spécifiques. L'image catastrophique véhiculée par notre continent de naissance leur collait à la peau. Pas étonnant d'ailleurs que ces dames aient préféré leur proposer une franche amitié plutôt qu'une romance condamnée d'avance.

En ces temps-là, un mec aux cheveux crépus rappelait ceux qui, soit n'arrêtaient pas de se plaindre et se faisaient tabasser par des ploucs au cou rouge dans le Sud des États-Unis, soit crevaient la dalle dans leurs villages africains en terre cuite... Ceux que l'on croisait à Paris parlaient un français à faire rire les potes de ton père au comptoir du bar-tabac. Il était difficile pour la gent féminine aux joues roses de fantasmer sur les yeux globuleux d'un Idi Amin Dada qui ouvrait le journal de 20 heures, du sang plein les mains et le frigo rempli de viande humaine. Il était tout aussi improbable pour les jeunes filles en fleurs de rêver d'avoir dans leur lit un individu qui aurait ressemblé, même de très loin, à l'empereur Bokassa I^{er}, suant toute l'eau de son corps sous sa fourrure lors de son intronisation ridicule par 50 degrés à l'ombre. Non, vraiment, ces années n'offrirent pas de modèles érotiques ou sentimentaux favorables au genre masculin subsaharien... Par chance, les choses allaient radicalement changer.

Les années 80 arrivèrent à propos, j'entrai dans la puberté le torse

bombé et la tête haute. Un grand merci au reggae et à la marijuana, duo de choc qui faisait la moitié du boulot, ou comment passer de membre d'un peuple ringard qui a trop souffert, au Jah people le plus cool de la terre... Plus question de raser les murs de l'amour, fini la ringardise des cheveux crépus en bouclettes désordonnées sur le cuir chevelu ou la coupe afro, qui rappelait un casque d'astronaute... L'heure était aux dreadlocks ! Pour que mon look ne rappelle plus la misère qui colle aux fesses cambrées de l'Afrique, il me suffit d'abord de tordre des touffes de cheveux du bout des doigts, puis de les agréger, enfin de les laisser croître quelques semaines. Je devins l'incarnation du rêve jamaïcain ! Trois ou quatre mots d'anglais au bout des lèvres, *yeah man*, *easy skanking*, j'imitais le look de stars de la télévision, le pas empreint d'une nonchalance mesurée, et c'était dans la poche.

Bye, bye, Agnès, déjà d'autres filles se bousculaient dans mon sillage. J'avais capté qu'il s'agissait de jouer à fond la carte de l'originalité, le truc en plus qui fait qu'on se distingue, qu'on fait rêver et se soulever les poitrines naissantes parcourues de veines visibles par transparence. Précisons ici que c'était le temps de la gauche au pouvoir et des changements dans l'Hexagone : les premières fêtes de la Musique, les radios libres qui bombardaient le pays de black music... L'État avait officiellement fermé les frontières, la situation était sous contrôle, ne restait plus qu'à intégrer, jusqu'à l'assimilation, dans la République une et indivisible, les étrangers et leur marmaille... Je baignais dans la « culture jeune », on célébrait le haschich, l'herbe et l'insouciance. Je dansais la new wave dans les soirées, traînais dans les caves de jazz du Quartier latin, couvrais de baisers des bouches roses dans les parcs municipaux.

Et puis il y eut Laetitia, qui devint ma régulière, l'unique, la seule... Lorsque le reste de sa famille s'absentait pour un apéro chez les grands-parents et nous laissait seuls dans le pavillon de banlieue, nous entreprenions des investigations corporelles plus poussées. La fausse note de mon histoire avec elle vint du conseiller principal d'éducation de notre lycée. Ce véritable détective de l'Éducation nationale à l'entendement limité estima à propos de convoquer sa maman pour la mettre en garde contre les mauvaises fréquentations de son enfant. Il avait surpris Laetitia en compagnie suspecte d'un garçon de couleur défavorablement connu pour son dilettantisme, sans doute lié à ses origines. Il s'empressa de la mettre en garde : *Vous comprenez, madame, tout de même, réagissez !*

Toujours dans la tourmente de leurs amours et de leurs déboires, mes grands frères continuaient à souffrir le martyre à l'université. À peine avaient-ils trouvé une parade, une ébauche de piège à filles :

L'Afrique c'est pas ce que tu vois à la télé chérie, on a des valeurs très proches de l'humain qu'ont oubliées les Occidentaux, et patati et embrouille-moi... Leurs efforts de séduction furent freinés par le regroupement familial, qui fit planer le doute sur les attraits de l'Afrique. Le coup de grâce au bon-vivre à l'africaine fut donné par les États passés experts en mauvaise gouvernance, enfonçant leurs ressortissants dans la misère, le désespoir et le sauve-qui-peut tous azimuts vers le pays des droits de l'homme. La cote de mes frères auprès des filles dégringola de nouveau, jusqu'à s'écrouler complètement avec l'entrée en scène des étudiants africains directement venus des anciennes capitales coloniales. Ils véhiculaient l'image d'individus d'âge indéterminé, ayant laissé trois, voire quatre enfants au pays. Des spécialistes de l'accumulation de diplômes aussi pompeux que non lucratifs, des fauchés chroniques qui parlaient un français à décourager leurs directeurs de thèse, qui, tout professeurs émérites qu'ils fussent, se retrouvaient contraints de déchiffrer des travaux sur « la grammaire française » ou sur « le néocolonialisme » à l'aide de plusieurs dictionnaires Larousse... Dans tous les cas, pas de quoi faire battre le cœur des jeunes métropolitaines branchées en quête de mâles avec lesquels se projeter sur le long terme et briller en société.

Quand arrivèrent les années 90, des pans entiers de la société française commencèrent à tirer la sonnette d'alarme à propos d'une immigration devenue incontrôlable. La peur de se mélanger avec toute la misère du monde commença à inquiéter, du Français moyen qui l'ignore ou s'en défend, jusqu'aux parents les plus tolérants, les ex-soixante-huitards, les gauchistes aux tempes grises. Ces derniers réfléchissaient posément à la question, ils se lissaient la barbachette, pesaient le pour et le contre afin de savoir s'il était de bon augure d'encourager la petite dernière à sortir avec quelqu'un venu d'ailleurs. Ne risquerait-elle pas de se compliquer l'existence... et la leur par la même occasion ? Brasser les cultures, c'est intéressant, très enrichissant et formateur, concluaient-ils, mais fallait-il nécessairement que cela se passât sous la couette de leur enfant chérie ?

Le pauvre papa de ma copine était l'un de ceux-là. Pour éviter les faux pas et les commentaires déplacés, avant de me rencontrer, il avait tenu à se renseigner sur, euh... enfin... avait-il bégayé puis murmuré, en parlant de moi... *Euh, les jeunes comme lui, quoi !* Il s'était sérieusement inquiété après avoir lu dans un journal que des Zoulous tout foncés, habitant la banlieue parisienne, avaient rossé des skinheads sur le quai de la station de métro Jacques-Bonsergent. Alors qu'il était certainement passé des dizaines de fois devant leurs

spectacles sans les voir, il s'était arrêté pour observer les jeunes désœuvrés qui faisaient du break dance à Châtelet-les-Halles : *Oh, là, là, s'était-il écrié presque enthousiaste, faut les voir, dites donc, c'est de la haute voltige, de vrais acrobates !* Il avait blêmi puis rougi, en remarquant que, captivées par le spectacle, les consœurs à la peau laiteuse de sa fille ne savaient plus baisser les yeux devant les corps athlétiques en mouvement qui éveillaient sans doute en elles des fantasmes inavoués et leur faisaient piquer des fards qui les foudroyaient du cou jusqu'aux lobes des oreilles.

Ce phénomène avait commencé outre-Atlantique et, depuis plusieurs années déjà, la chaîne MTV s'était résolue à lever l'interdiction de montrer des Afro-Américains dans ses programmes, histoire de qualité et/ou de business, toujours est-il que la présence des Caucasiens y devint rapidement minoritaire. Au même moment arrivèrent sur nos écrans de télévision Carl Lewis et d'autres sportifs afro-américains ou caribéens. Des silhouettes sur-musclées, débardeurs fluorescents ajustés aux corps et shorts au ras des fesses découvrant des jambes à donner des complexes à un top-modèle de chez Chanel. Des beaux gosses aux coupes de cheveux high-tech taillées au millimètre, et surtout d'immenses stars mondiales aux poches débordant de dollars et aux garages saturés de voitures de sport aux couleurs rutilantes. C'était le cocktail gagnant : peau brune associée à des corps musclés, réussite sociale...

Ni une ni deux, je me coupai les cheveux et pris mon inscription au gymnase-club. Pour l'argent on verrait plus tard, la machine à faire chavirer les cœurs des Gauloises était relancée... Dans les bras des Nathalie et des Anne-Marie débarquées d'Auvergne, d'Alsace ou d'autres coins de France que j'étais incapable de situer sur une carte, je devenais un recordman du monde aux Jeux olympiques ou un king de la pop. Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse, et tant pis s'il fallait parfois me travestir un peu en adoptant un surnom à consonance anglaise pour épater la belle... Au jeu de la feinte et de la dissimulation, je gagnais des heures d'étreintes, des jours de parade dans les bistrots parisiens au bras de superbes créatures aux cheveux raides. Ma situation de jeune mâle nègre moyen m'avait donné des ailes et un sex-appeal surpuissant, ma tendre et douce Manon, Bretonne nourrie au beurre salé et aux galettes fourrées à l'andouillette, prit donc son courage à deux mains et présenta son petit copain exotique à ses parents. Puis, nous nous mîmes en ménage.

Mais, en amour, que l'on soit pseudo-rasta-man ou succédané d'Afro-Américain, l'effet des tartufferies et des faux-semblants s'estompe lorsque l'objet de nos désirs ne se satisfait plus seulement de se défoncer, de sortir tous les soirs, ou de faire des caresses coquines

et interminables sous les draps. Sonne alors l'heure de se responsabiliser et d'envisager l'avenir. Quelque temps après notre premier enfant, des ombres commencèrent à planer sur notre idylle. Elles étaient loin, les soirées à danser langoureusement, collés serrés sur des airs de zouk lancinants, au café de la Plage du côté de la Bastille. Elle s'appuyait fermement sur mes épaules dopées à la gonflette, puis envoyait sa tête en arrière en soufflant que c'était génial, ce rythme chaloupé. Dans ces moments-là, elle se serait crue ailleurs, très loin sur la mer des Caraïbes. Moi, je me contentais de la conduire jusqu'à ma chambre de bonne à quelques kilomètres de là.

Le temps avait passé. Cet ingrat qui n'épargne rien ni personne annihila la fascination que Manon avait eue pour moi. L'affiche en noir et blanc qu'elle avait collée dans l'entrée de notre appartement, sur laquelle on lisait *black is beautiful*, avait jauni. Elle finit par la retirer. Ne resta à la mère de mes enfants chocolat qu'une série de désillusions concernant les spécificités liées à ma couleur de peau qu'elle avait fantasmées, d'autant qu'avec les années mon teint perdit de son éclat et vira au gris... Quant à ma ligne, se figurer qu'un jour elle aurait été aussi affûtée que celle d'un coureur du 100 mètres demandait de posséder une imagination quelque peu fertile. La croissance de mon tour de taille semblait irréversible, la brioche s'y agglutinait sans que je puisse trouver un moyen efficace d'enrayer cette déchéance.

Que l'épiderme soit brun ou rose pâle, le fonctionnement du système respiratoire ne diffère pas d'un individu à l'autre, il se grippe à mesure que la calvitie progresse. Au sein des couples, les nuits deviennent un calvaire pour celui qui s'endort le dernier. Lorsque je me mis à ronfler comme un diesel, ma dulcinée, au bord de la crise de nerfs, me rendit responsable de ses insomnies chroniques. Elle me secouait régulièrement en plein sommeil pour que, bordel, j'arrête mon boucan, elle bossait le lendemain, et merde, j'allais finir par réveiller les mômes... J'aurais dû lui dire qu'elle perturbait mon processus de régénération. En effet, je rêvais constamment à de nouvelles ressources pour la reconquérir. J'espérais me transformer, devenir pour elle un être nouveau, un type qui posséderait à la fois le tact de Kofi Annan, le courage de Nelson Mandela, la classe de Barack Obama et le corps de Michael Air Jordan. Mais, devant ses signes d'agacement de plus en plus fréquents, il m'apparut vain de continuer à me débattre derrière le masque sombre que je m'étais inventé.

Un jour au petit matin, je me redressai en sursaut et lui hurlai aux oreilles que j'en avais marre à la fin, marre d'avoir toujours été pris pour quelqu'un d'autre, tout ça parce que, depuis mon enfance, à partir de la seule information visuelle de ma couleur de peau, les gens

pensaient connaître à coup sûr ma manière de penser, de rire, de danser et même de faire l'amour ! *Tintin au Congo* m'avait toujours ennuyé, même pas dérangé, Bob Marley avait les cheveux tout dégueulasses. Et merde, les rappeurs US n'avaient rien dans le crâne, la moitié de ces imbéciles de sportifs étaient incapables d'épeler leur propre nom. Et si elle avait daigné, ne serait-ce qu'un jour en me serrant dans ses bras, me voir moi et oublier ceux à qui elle voulait que je ressemble ?

À quelques centimètres de mon nez épaté, son regard dévisageait un étranger, ses yeux voulaient se souvenir de celui qu'elle avait connu dans un passé lointain, alors elle les plissait et fronçait les sourcils, espérant me retrouver derrière le visage fatigué et terne qui lui faisait face. Son air ébahi et sa bouche ouverte, de laquelle ne sortait aucun son, trahissaient l'incompréhension d'un interlocuteur à qui l'on venait de s'adresser dans une langue inconnue. Je sursautai au son de ma propre voix que je ne reconnus pas, l'heure de mon réveil avait sonné, la comédie n'avait que trop duré.

Il y avait eu erreur sur les personnes, nous ne pûmes éviter la séparation. Quand ma couleur de peau cessa de captiver ces dames, je me découvris plus réceptif aux manifestations du racisme ordinaire. Je pensais pourtant m'être solidement conformé au moule français, grâce aux conquêtes qui m'avaient permis de faire un tour de France des brunes, des blondes, des châtain clair/foncé ou des rousses. Quelles prouesses devais-je donc encore réaliser pour parfaire le processus d'intégration ? Fallait-il élargir le champ de mes ébats à ces messieurs ? Peu réjouissant, alors que, comme beaucoup d'entre eux, me guettaient les désordres de la prostate avec leurs conséquences fâcheuses sur la vaillance de mon intimité... Devant ma mine déconfite et désabusée de presque quinquagénaire sonné de se retrouver malgré lui à l'orée d'une nouvelle vie, mes frères aînés se tordaient de rire. À mon tour de mordre la poussière. Ayant échoué de manière répétée à conquérir ces minous pâles qui se teignent de taches de rousseur aux premiers rayons de soleil en avril, ils s'étaient finalement rabattus sur des blédardes de base, modèle post-indigène en pagne, avec les « r » qui roulent et des manières de villageoises. Ils avaient finalement croulé sous la pression de la famille au pays et accepté les mariages arrangés, gages de stabilité, zéro vague, pas d'états d'âme, encore moins de surprises, surtout aucune remise en question à redouter de la part de l'épouse soumise, trop heureuse d'avoir enfin atterri dans l'eldorado européen et échappé au fiasco en cours dans les États membres de l'OUA...

Aujourd'hui, entre mon ex et moi, même l'amitié a disparu, ne reste plus que le froid des décisions de justice, le calcul des jours de garde

des enfants et des comptes à équilibrer. Mon ancien amour ne songe plus qu'à me pourrir l'existence. Grisonnante sous la teinture tantôt blonde, tantôt rousse, elle m'a collé sur le dos toutes les procédures imaginables, un exutoire pour me faire payer de lui avoir jadis vendu des chimères dont il ne subsiste rien. La voilà qui craint de rejoindre le contingent des quadragénaires déclassées par le jeunisme ambiant et par le diktat de la taille 38 qui encombre les magazines féminins. Déjà, elle se ruine en séances d'UV et en crèmes antirides de jour et de nuit. Elle ne manque pas de maudire les jeunettes du quartier avec leurs tissages, leurs cheveux tressés de mèches multicolores, les derrières rebondis coincés dans des jeans trop moulants. Elles s'esclaffent pour des âneries dans le métro et font se retourner les hommes de toutes les couleurs, de treize à soixante-dix-sept ans... Quand elle disparaît au coin de la rue, j'avoue avoir quand même un pincement au cœur, un goût d'inachevé. Les références de notre époque ont mal vieilli, il est désormais très loin, le petit Noir Coco, on n'écoute plus que rarement le roots-rock des rastas, les sportifs se dopent et le hip-hop s'est transformé en un banal mouvement de masse... Aujourd'hui je m'accroche, déterminé à entrer à nouveau dans la course. Mes frères aînés, eux, ont abandonné toute velléité de séduction.

La concurrence est rude depuis l'arrivée du Subsaharien nouveau qui se propose aux belles de l'Hexagone. Il a débarqué sur le marché de l'amour made in France avec des atouts majeurs. Il est en mesure d'offrir une vigueur à toute épreuve, sa fascination pour la peau pâle est intacte, sa situation précaire déclenche chez ces dames des élans de compassion et des motifs d'engagement. Souvent en délicatesse avec la loi, sa mobilité est réduite, il se montre peu enclin à filer entre les doigts de sa bienfaitrice. L'indigence ne le rend guère regardant sur les aléas de la beauté qui décline. En matière de couple, ses revendications sont minimalistes : il se contente aisément d'un toit et de trois repas par jour.

Et moi, je persiste...

*Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant,
D'une femme inconnue et que j'aime et qui m'aime,
Et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même,
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend...*

Wilfried N'Sondé est né à Brazzaville (République du Congo), en 1968. Il a 4 ans en 1973 quand sa famille s'installe en banlieue parisienne. Après ses études de droit et de sciences politiques à la Sorbonne et à Paris-X-Nanterre, il s'installe à Berlin où il a résidé vingt-quatre ans. Depuis l'été 2015, il vit à Paris. Wilfried N'Sondé est l'auteur de cinq romans, dont *Le Silence des esprits* (Actes Sud, 2010) et *Berlinoise* (Actes Sud, 2015). Il a reçu le prix des Cinq Continents de la francophonie pour *Le Cœur des enfants léopards* (Actes Sud, 2007).

Journal d'un garçon noir

Yann Gael

Introduction à la Liberté, à l'Égalité et à la Fraternité

(Notice de lecture)

Le Jazz est un pays.

J'écris.

J'ai cri.

Et si j'ai cri pour être compris, que reste-t-il de moi. Qui est donc le sujet. Tuerons-nous un jour le roi. Si vous donnez la parole à un interprète, souffrez qu'il incarne son écriture. Si je réclame la langue, je puis, puis-je, en faire autre chose, de cette langue, dans ma bouche forcée, n'y aura-t-il jamais de place pour moi. « Ouvrez la bouche et recevez le partage unilatéral laïc de la culture, dites "Aaaaaaaa-men". » Ceci est plus qu'un pas, de moi, vers vous. Cependant, sachez que ma cadence ne sera jamais la même. Souffrez cet équilibre précaire, cette démarche que j'opère, moi, chaque jour.

Et si vous ne comprenez pas tout, eh bien, asseyez-vous. Écoutez. Faut-il comprendre pour entendre ? Faut-il comprendre la nudité ?

Le Jazz est un pays.

Qui ne connaît pas de frontières.

Tiens ta colonne d'air tiens
Frère ta parole
Ni rien ni rien ni rien
Ni personne ne sait mieux que tu sais
Écouter les battements de ton cœur ne te laisse pas
Écœurer respire et pousse les murs et transforme
La montagne en vallée ô aucune couleuvre à avaler
J'avoue j'abhorre je vomis d'abord et puis et puis
Cette force toi tu l'as ne te laisse pas assassiner assume ta voix
opportune
Porte en toi-même porte
Toit même Aime-toi toi-même
Ouvre m'aime je à devenir qui je suis je
Ma colonne d'air tiens
Ta colonne frère
Rien
Ni rien ni rien ni rien
Ni personne ne sait mieux que tu sais
L'existence excite l'exquise expérience de la joie
Ne me la laissez pas je la prends
Je ne sais pas mais j'accepte je sens
Je ne fuis pas je suis seul parfois mais jamais seul je vois
Je suis venu vers moi je vole moi
Je ne suis pas votre spectacle je suis
Magiquement spectaculaire
Lumineux noir spectre sincère
Colonne brune colonne
Bleu Noir Rouge
Grand grand grand

2. JEU DE LA VÉRITÉ ET DU MENTEUR

YAGA

La féminité est centrale pour les actrices. Comme la masculinité pour les acteurs. La plupart prennent pour modèles Marlon Brando et James Dean. De grands acteurs et aussi des sex-symbols. Ils ont capté quelque chose de leur époque. La société change plus rapidement que sa représentation, sa peinture vivante. Comédien.ne.s, nous sommes à cette intersection, nous sommes cette intersection. À donner corps aux idées des uns et à provoquer l'humanité des autres. Sans trahir personne. Ou en trahissant tout le monde.

La masculinité c'est ce qui fait que l'Autre vous désire et c'est ce qui fait que l'Autre a peur de vous. Aux yeux de l'Autre, ça te place. Le métier d'acteur exige de remplir et d'admettre qui tu es : humain, vivant, libre. Personnellement, ce que les autres considèrent comme la masculinité ne m'intéresse plus depuis longtemps. Au début, tu te construis par rapport aux autres mais chacun parle de ses propres peurs et essaie de t'entraîner dans sa prison. « Sois un homme, agis comme un homme, bats-toi si t'es un homme... » Ça revient à courir de nuit dans un labyrinthe avec des lunettes de soleil. Être libre, ça suggère d'abattre quelques murs, de secouer le monde.

L'observation, l'empathie, la compassion, c'est le point de départ. Souffrir avec, souffrir pour, être attentif, sortir de soi, avoir, donner de l'attention. Ça et la forme de travail, c'est ce qui fait profession. Être acteur. Et de fait, tu travailles H24. Puis chaque rôle déplace, questionne, déséquilibre intimement. Chaque rôle est un tsunami, ça engage ça. Et tu ne peux pas reconstruire ta maison après chaque tournage. Avec des fondations sûres, des murs solides, tu traverses, tu vieillis bien. J'ai trop d'orgueil pour me laisser glisser. Au début, je traversais la vie en brûlant comme une torche au vent. Aujourd'hui, je brûle toujours mais je gère pour brûler bien, jusqu'au bout de mon feu.

Une caméra est toujours intrusive. Parfois elle devient une alliée et vous dansez ensemble. Il te faut savoir pourquoi tu es là. Ou avoir la volonté de chercher. Tu es payé pour le lever de rideau, tu es payé pour le spectacle, on exige de toi le divertissement et l'âme. Ce qui protège, c'est que, même jouer nu, c'est revêtir la peau d'un autre. En soi, rien ne me dérange si c'est nécessaire. Je peux tout, mais je ne suis pas exhibitionniste. Je parle de vulnérabilité. Baisser la garde. Comme en amour. Ça veut dire accepter l'Autre. Ou refuser. Prendre une décision. Jouer, ça n'est pas mentir. Tu gères tes masques mais il faudra bien en lâcher un ou deux. Personne n'est obligé de mentir. Pour ceux qui savent voir, tout se voit, tout le temps. Le premier à être dupe du mensonge, c'est le menteur, celui qui pense que l'on va croire ses craques.

LE REBELLE

Ah oui, de cette vie que vous tous m'offrez ! Merci. Ah, c'est cela qui tous vous perd et le pays se perd de vouloir à tout prix se justifier d'accepter l'inacceptable. Je veux être celui qui refuse l'inacceptable. Dans votre vie de compromis je veux bâtir, moi, de dacite coiffé de vent, le monument sans oiseaux du Refus. Aimé Césaire, et les chiens se taisaient.

COLONNE bis

Puis-je être honnête
Une main blanche tente de contrôler mon corps
Ce que je peux dire
Il ne faut pas fâcher
La hache et le couperet
La police des mots
La police du sens de la marche
Calmement je note l'hystérie
Voici
Un siège pour votre hernie
Vous mangerez bien
Quand la liberté aura banni
La parole d'un peau foncé
Je marche
Sur des œufs et l'on me crie de danser
Puis-je être honnête
Ou l'honnêteté est-elle morte elle aussi
Le courage des guerriers c'est que
Peu importent les élus
Le monde laissera derrière
Tous ceux qui n'auront pas voulu
Questionner leur vocabulaire, les mots
Qu'ils auront mis dans la bouche des autres je ris
Car j'en connais le bikutsi
Je rejette
Le prêtre
Le maître
Le traître et la police
Contrôleurs de la parole du nègre agressif
Et je brûle la laisse j'ai sauté la messe je suis
L'homme qui grandit sans cesse je suis
Ma génération et celle qui suit nous sommes
Les mystiques voiles et le vent qui sonnent
Le temps qui passe et qui presse en personnes
L'étincelle, la flamme et la sécheresse
Les intenses vaisseaux du brûlis
Les indéniables pyromanes des fausses promesses

L'honnêteté est cruciale. Il y a déjà les costumes, le maquillage, la coiffure, la lumière, les angles. Et c'est toi sur l'écran, sur l'affiche, beau gosse. Si tu n'es pas honnête avec ce que tu mets sur la table, si tu ne paies pas un peu de ta personne, tu mens. Et ça se voit.

« They call me Mister Tibbs¹ »

Je me souviens d'un professeur de théâtre qui m'avait encensé. Je lui avais joué *Tête d'or* de Claudel. « La naissance d'un acteur lyrique », disait-il. Quelques semaines après, il m'humiliait devant la classe. La critique la plus dure que j'aie jamais entendue. Quelques mois plus tard, alors que j'étais admis au Conservatoire national, on se croisait dans le métro et il chuchotait en passant près de moi : « C'est comme ça que tu finiras, tout seul dans le métro. » Au-delà de son échec en tant que pédagogue et de son amertume en tant qu'être humain, il m'a enseigné une chose très importante : si on se met à la portée de l'Autorité, elle tentera de vous détruire.

Je ne parle pas souvent publiquement de mes expériences négatives (racisme, etc.). Parce que chaque Noir.e a les siennes. Parce que les journalistes adorent faire l'étalage pornographique de combien et comment tu as eu mal. Parce que les gens se ruent dessus. Te transformant ainsi en bête de foire. Je n'ai pas besoin de me raconter publiquement pour guérir de mes blessures personnelles. Mais je me souviens de moi plus jeune. Voir et entendre des personnes qui me ressemblaient m'aurait donné plus d'espoir et de confiance en moi. J'aurais aussi eu plus de swag plus rapidement...

Sans transition. Le vilain et le beau se confondent et se fondent souvent. Explorer les travers de mes personnages, leurs défauts, c'est ce qui les rend humains et complexes. La morale, ce n'est pas mon problème non plus. Par contre, la dignité j'y tiens. Et la plupart des gens n'ont aucune idée de ce que signifie être noir dans notre société. Je ne cherche pas à leur expliquer. En revanche, je peux leur montrer des humanités qu'ils ne connaissent pas. Quand la presse parlait de mon personnage dans *Duel au soleil*, c'était pour dire : « Il est noir et breton. » L'étant moi-même, j'étais surpris que cela puisse être une accroche, une découverte ou un ressort comique. Que je vienne de Kinshasa ou du 9-3 – qui serait une antenne de Kinshasa – aurait été plus naturel pour eux.

Des millions de spectateurs ont suivi la série, si certains ont compris qu'on peut être noir et français, tant mieux. À l'écran, j'ai

essayé de creuser ce que c'est qu'être breton pour moi, mais il n'y avait pas vraiment de place pour cela dans l'écriture. En télé, on tient à ce que tout le monde t'aime. Malheureusement, les rôles sont souvent écrits en conséquence. Chez Sébastien Le Tallec, mon personnage, il y a une volonté de ne pas être ce qu'on attend de lui, de ne pas se conformer. C'est sa ressource, son talent. Sa différence. Et c'est pour ça qu'on lui mène la vie dure. Les auteurs ont commencé à comprendre le personnage à la fin de la deuxième saison, quand la série s'est arrêtée. Écrire ses propres paroles. Écrire ses propres chansons.

Quand je suis entré au Conservatoire national, j'ai entendu chez des camarades (blancs) que j'avais été admis parce que j'étais noir. Quota, j'aurais pris la place d'un Blanc en somme. À peu près tous les comédien.ne.s noir.e.s qui y accèdent entendent ces propos un jour ou l'autre. Les Blanc.he.s refusent une réflexion commune sur la colonisation ou l'esclavage, le pourquoi du comment tu es ici, si ce n'est pour se dédouaner individuellement. Mais un jour ou l'autre, des Blanc.he.s te reprochent forcément d'avoir volé quelque chose qui leur appartient. Prendre de la hauteur, c'est éreintant. J'aurais aimé confronter les gens à leurs violentes âneries. Si tu frappes, on va dire que tu es un sauvage agressif et que c'est toi qui as commencé. J'aurais bien distribué quelques coups de poing. Mais ma mère m'a trop bien éduqué. Alors oui, ça jase, tu unfriendes, tu bloques... Tu te sépares de tout ce qui ne te fait pas avancer. C'est bénéfique. Je m'entoure de personnes dont j'apprends, avec lesquelles j'échange, de personnes qui proposent. Je suis amoureux de mes ami.e.s. Mes ami.e.s me font rêver. Ma revanche face au mépris, c'est la vie que je mène.

Il y a toujours un pèlerin pour trouver que Virgil est le nom étrange d'un étrange étranger. Et puis il comprend qu'on t'appelle : Monsieur Tibbs.

Boys Don't Cry²

Il y a cette chose... Investir son corps. Pas être un corps, investir son corps. Et écouter, être attentif, parce qu'il y a dans mon corps toutes ces choses qui sont plus grandes que moi.

Est perçu comme masculin un corps ayant les attributs de la force, de la puissance.

Donc oui, du muscle, des épaules sur lesquelles s'appuyer, des bras pour soutenir, porter, des mains pour saisir, construire, frapper.

Des poils pour réchauffer. Maintenant, avec l'avènement de l'homme-objet, c'est aussi des abdos, un corps en V. Et un homme noir ? Ajoutez un immense pénis ébène, et vous avez une machine à fantasmes.

La première chose qu'on voit de toi, c'est ton enveloppe, ton corps. Et on projette des tas de choses dessus. Tu ne contrôles pas ce que les autres projettent sur toi. Certains de tes choix peuvent influencer le regard. Mais on t'engage aussi pour ce qui t'échappe, pour ce qui transpire.

Nous sommes sexués. Et sexuels. Si tu sais comment ton personnage fait l'amour, tu sais comment le jouer. Être capable de faire l'amour, ça définit aussi un homme.

Tellement de choses sont enracinées dans la sexualité et le genre, je me dois de les prendre en compte, de les explorer à travers mes rôles. Sinon je laisserais de côté trop d'éléments, je ne ferais pas le job. C'est mon choix en tant qu'acteur, ce n'est pas celui de tout le monde. Et c'est très bien comme ça. Après mes personnages chopent souvent, du coup ce sont aussi des questions pratiques...

Pour être franc, ce que les autres considèrent comme être noir ne m'a jamais intéressé. Surtout de la part de ceux qui ne le sont pas. Ils parlent tellement de leurs propres peurs, préjugés, fantasmes. Parfois les préjugés des scénaristes ou des réals sur les Noirs font écran et il faut enlever la merde sur le pare-brise avant de voir le personnage. Tout le monde n'est pas ouvert à la conversation. Une conversation n'est pas forcément verbale. Et parfois, il n'y a pas non plus à en parler. Il suffit de faire. De poser l'évidence. De la provoquer ou de la laisser s'échapper. Parfois ils ne savent pas ce qu'ils veulent avant que tu ne le leur donnes. Et pour leur donner, tu dois faire un hold-up. Parfois pour sortir des clichés, tu dois les surprendre, les prendre en otages. Quand la caméra tourne, j'écoute mon instinct. Rien n'est plus fort que le présent, la vérité du moment. La masculinité, ce n'est jamais le sujet, mais c'est omniprésent. La masculinité se construit beaucoup dans le silence. Ma chance, c'est de m'engager avec des gens qui m'aiment et que j'aime, avec qui on s'apprend. Ce sont des relations qui se méritent, qui se cultivent, comme toutes les belles choses.

Et puis il y a les émotions, leur expressivité. Quand ça sort, ça ne me gêne pas de pleurer face caméra, par exemple. Faut que ça mouille de temps en temps. Je dirais même que c'est important. Y'a que Batman qui soit stoïque. Et Batman, c'est les années 40.

J'appelle ça les scènes interdites. Ces choses que les gens ne sont

pas censés voir, qu'on n'ose pas montrer, les paradis et les enfers qui se déploient en nous. On explore les forces et les faiblesses, les fêlures aussi. Je ne veux pas mettre de cadenas sur les émotions de mes personnages. Et si un personnage s'empêche de pleurer, ça ne signifie pas la même chose que s'il ne pleure pas. Donc je n'ai aucun problème avec ça.

Avant, la bravoure, c'était de souffrir en silence et d'aller au-devant de la mort avant qu'elle ne vous trouve. Maintenant, c'est d'admettre ses émotions et de lutter pour sa survie. Nous avons changé d'époque.

Les femmes prennent en main leur place dans la société. Il faut que nous aussi on révise la nôtre. Questionner l'idée de ce qu'est un homme, sa représentation.

Aujourd'hui, l'idée répandue, c'est que l'humour fait passer toutes les pilules.

En tant qu'homme noir, mon impression c'est que l'humour que l'on propose n'apporte pas grand-chose. Il ne dézingue aucun stéréotype, aucun cliché. Pire, il les renforce. C'est un humour de confort. Pour que les gens consomment.

Il y a des gens doués, ça ne retire rien à leurs efforts, à leur travail. Et comme il y a de vrais virtuoses qui excellent dans cet humour de confort, ça me dispense, moi, de m'y engager. Je sais aussi que je peux faire ce que je fais parce qu'eux font ce qu'ils font. Il y a de la place pour tout le monde.

Le Guépard³

Je ne comprends pas l'engouement français pour la figure du beauf. Ce mec, intellectuel ou pas, un peu insipide, un peu maladroit, un peu moyen, un peu has been, un peu vulgaire, plutôt blanc, dépassé par le monde et incapable d'agir ou de réagir. C'est peut-être le fossé culturel, étant un immigré à qui on a toujours dit : « Bouge-toi si tu veux que des choses bien t'arrivent. » Du coup je suis très perplexe devant tous ces films que je trouve terrifiants, complaisants et victimaires. Ça ne me parle absolument pas. Ils représentent un monde en bout de course et à bout de souffle, qui a peur de disparaître.

Ceci n'est pas une conversation

Il ne s'agit pas de convaincre

Il s'agit d'être sûr

Il ne s'agit pas d'être

Il s'agit de vouloir

Le monde change.

3.

bien sûr quelques fois peut-être quelque part un peu sans doute si peu cependant il pourra y avoir vaguement de vagues pressions on vous demandera d'oublier de passer l'éponge de laver à grande eau de frotter le parquet de la maison du maître on vous demandera de vous taire taisez-vous masquez cet esprit critique qu'on vous a inculqué que vous a-t-on appris ah cachez ce corps cachez ce corps qu'on vous envie que tant d'autres travaillent à imiter eh bien vous cachez-le vous cachez-vous pour le confort de tant d'autres diluez-vous donc dissolvez-vous on exigera de vous d'oublier vous votre langue on ne parle pas comme ça ici parlez donc comme ici que l'on surveille ce que vous fomentez que fomentez-vous donc car vous fomentez puisqu'on ne parle pas comme ça ici si on est ici né nais-y ici mais si renais-y plus blanc plus écarlate que l'on te pardonne de n'être pas comme nous qui n'avons pas de couleur puisque nous avons tous la même avons-nous la vue pour voir le rejet engendre le rejet ne dites pas le dialogue n'existe pas pensez donc comme moi que je puisse avoir raison de vous

4. LONGUE VUE

Je vous vois.

5. CHIBRE

Vers la tendresse⁴

Chacun mesure sa force. En attaquant l'autre. La conquête est ce qui définissait l'homme. Mordre ou être mordu. Se saisir de ou être dessaisi de. Le contrôle. Et le pouvoir. Être fort, être faible, renforcé, ou affaibli. La gentillesse et le respect sont apparentés à la faiblesse... par les faibles eux-mêmes. Quelque chose de grand nous attend tous. Je ne sais pas s'il y a encore de la place pour la gentillesse. En tout cas, il faut en faire, de la place. Nous ne pouvons rien pérenniser dans la compétition et la surenchère. Il n'y a pas de compétition. Il n'y a qu'à aller au bout de soi. C'est une des plus grandes difficultés, une des plus grandes qualités et, pour ceux qui se donnent la peine, elle génère de grandes récompenses.

Tu inspires la confiance et la sécurité quand tu es sûr de toi. Conséquence. Tu peux être un connard, faire le connard, tant que tu es sûr de toi. Tu peux ne pas savoir. Tant que tu es sûr de toi. C'est étrange mais c'est comme ça. C'est sans doute aussi pour ça que tant d'hommes s'autorisent à être des crétins. Je ne comprends pas. Peut-être parce que les femmes veulent te réparer. Pour moi, être un homme, c'est s'améliorer. La masse est une chose informe et stupide. Ne suivre que soi-même. Savoir provoque une sensation de sécurité. Même si on apprend qu'on ne sait que peu de choses, finalement. *« I'll tell you what freedom is to me : no fear »*, Nina Simone. Pas de peur. Les hommes disposent du privilège de la liberté. Je n'oppose pas féminité et masculinité. Il y a de l'un dans l'autre et vice-versa. Il n'y a pas de hiérarchie, pas de menace. Les hommes aussi aimeraient être des hommes.

Trouver des amies dans des amantes et trouver des amantes dans des amies. Une personne qui ne te traite pas comme un objet ou un fantasme. Une personne capable d'amour dans ce monde-ci, et suffisamment forte pour tenir debout dans ce monde-ci.

Nous avons la capacité de façonner le contexte de l'Amour. Le racisme, les discriminations, les stéréotypes affectent cela... Tu sens ta tête cogner contre le plafond de verre et comment grandir quand il n'y a plus de place ? Parfois tu te privas d'aimer et de t'engager parce que tu penses que tu n'as rien à offrir. Bien sûr c'est faux. C'est plus simple d'offrir des perspectives aux autres quand on en a soi-même. Être libre... Et réussir, qu'est-ce que ça veut dire ? Rester, partir aussi ?

Oh. Aime qui tu aimes. Aime.

NOTE : Ce n'est pas le métissage qui va sauver le monde avec des

petit.e.s métis.ses partout, c'est la déconstruction des privilèges et des stéréotypes, la lutte pour l'égalité et l'inclusion.

Les femmes noires vont sauver le monde.

N'aie pas peur.

Si, si, écoute.

Fight Club⁵

Pour certains êtres, ton existence, le fait que tu existes quelque part dans le monde, pose ton immense chibre noir comme un élément-événement terrible sur leur chemin et dans leurs cauchemars fleuves et dans leurs grands rêves. Cela leur suffit pour vouloir te le couper, pour se sentir moins diminués, moins remis en question, moins en état d'infériorité. Ou à t'exotiser, créature exquise, délicieuse à goûter. Tout ceci, tout cela. Mais tu sauras d'où viennent les balles.

Je ne peux plus lire Koltès. Tous ses Noirs ne sont que des idées de Noirs, ses idées des Noirs, il n'y a jamais de place pour un Noir dans les Noirs de Koltès, il n'y a que des idées de chibre, d'ailleurs il les fait toujours parler de chibre, de leur chibre, et son voyage s'arrête au bout de ta queue, ces êtres encensés censés interroger le monde ne remettent jamais en question leur système de pensée. Je ne peux plus lire Koltès et, en fait, c'est très bien comme ça. J'écris. Et si j'en ai envie, peut-être que je parlerai de mon pénis, entre autres, mais d'une manière qui m'enchant.

Il faut savoir l'agitation pour saisir le calme. Il faut connaître le superflu pour entendre l'essentiel. Et l'essentiel tient en peu de mots.

Pas besoin de dominer.

Savoir dominer quand il y a besoin.

Sers-toi de ton chibre. Sers-t'en fort. Mais sers-t'en bien.

Violence
La violence est à son solstice
Amère saoule compagne de route sale de l'injustice
Qui a des doutes quelle en est la cause en matière de
Violence une pause s'impose
Ou pas j'sais pas c'est pas comme si
La source de la violence croupissait en son lit
Qui est l'aîné et qui servit qui survit
Qui est le premier l'œuf ou la
Violence de qui naquit la force des choses l'inertie de mal en pis
douleur ma douleur dis-moi quels sont les
Vecteurs de violence je nous espère
Las de constante vigilance las faudra-t-il suicider Midas
Fort de courroux mordre le gourou car il nous faudra bien tuer le père
Violence quelle est la première
Violence de toutes la
Violente absence de mémoire
Où Marianne baigne sa gloire
La sale Seine où Marianne trempe son bonnet rigide chaque soir
Violence urbaine c'est violence des chaînes déchaîne un torrent de
violences
Tu marches et ta tête heurte le trottoir en quelle langue faut-il dire
que
L'ignorance persévère au vu de la violence qui s'opère
Perdons notre sang-froid
Car nous sommes plutôt calmes et résilients oui
La violence plongée dans un cortex
Violence prétexte violence annexe penser à lire les petites lignes pour
comprendre le sous-texte de la
Violencertains ne respirent plus nos vies n'ont pas le même prix
À ceux qui tuent pour eux tu n'es juste
Personne tu n'es plus perçu comme personne conséquente
conséquence de la
Violence volontaire silencieusement rampante
Violence sado-pseudo-égalitaire
Chéri n'oublie pas un peu de
Violence pour le dessert vous reprendrez bien un peu de
Violence réactionnaire rance lance de la danse majoritaire
J'ai toujours aimé MA France mais MA France et TA France jamais ne
se rencontrèrent
Je signe pour que MA France scande toute la violence qu'elle se
récupère
Armés de téléphones portables nous voici les nouveaux témoins
glabres

De vieilles violences insupportables nues minables verrues de la
violence respectable
Je refuse d'en être le réceptacle sacrifié désigné brute de la
Violence organisée quels sont les membres actifs de la
Violence institutionnalisée
Violence privilégiée
Bien mal acquis ne profite jamais émulsionne rarement
Mauvais sang mauvaise passe mauvaise face mauvaise farce pour les
sans-dents
Je me débats avec la violence mais j'ai pas le temps
J'ai trop de projets pour que la violence soit mon objet
Objectivement l'universalisme blanc c'est trop de
Violence tout l'temps leur sexe pend sextant

subjectif aveugle de la

Violence ça commence toujours par trop de
Violence et puis jamais ça ne finit prends ta respi l'ami peu importe le
sport le score l'effort t'es mort à tort de trop de
Violence à raison de
Violence à force de
Violence à coups de
Violence à soif de
Violence abus de
Violence

7. ESPOIR

Mettre ici un peu de
[LUMIÈRE]

8. RÉVOLUTION

[MUSIQUE]

DÉBUT

Formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique dans les classes de Gérard Desarthe et Philippe Duclos, Yann Gael a joué le rôle-titre de la pièce *Chocolat, clown nègre*, mise en scène par Marcel Bozonnet. Puis il a fait partie du duo principal de la série *Duel au soleil* avec Gérard Darmon. Yann a joué en Italie aux côtés d'Adriano Giannini et Nina Frassica dans *Il Coraggio de vincere*. Fin 2017, on le verra une fois de plus à la télévision dans *Le Rêve français*, film dans lequel il campera Samuel Rénia, un jeune militant pour l'indépendance de la Guadeloupe et que le Bumidom séparera de son aimée, interprétée par Aïssa Maïga.

Notes

1. Réplique de Virgil Tibbs, joué par Sidney Poitier, lors d'une fameuse scène de *In The Heat of The Night*, film de Norman Jewison, 1967.
2. *Boys Don't Cry*, de Kimberly Peirce, 1999.
3. *Le Guépard*, film (magnifique) de Luchino Visconti, 1963.
4. *Vers la tendresse*, film d'Alice Diop, 2016.
5. *Fight Club*, film de David Fincher, 1999.

La guerre du masculin

D' de Kabal

Dans mon parcours d'être humain, je n'ai cessé de déconstruire, de chercher à réinventer. Dans mes rapports aux individus, dans mon regard sur le monde, dans ma façon de travailler avec la notion de victime et de bourreau, d'examiner mes blessures d'enfance, dans les questions relatives à l'éducation de mes enfants, etc.

Il y a quelques années, estomaqué par une énième affaire de viol en réunion qui agitait les médias, je me suis posé la question de la déconstruction du masculin. Sans le savoir, je venais d'ouvrir la porte d'un monde qui recelait plus de mystères que de savoirs. J'ai alors constitué une petite communauté, et nous nous sommes mis au travail. Il existe une notion qui, en dehors de tout clivage politique, de couleur de peau ou de culture, détermine et rassemble ce qui pourrait être la plus grande communauté mondiale. Cette notion est le socle fondateur du groupe humain le plus important en nombre, le plus dense, et le plus dangereux jamais réuni. Il mène la plupart des guerres sur tous les territoires du globe, il peut anéantir le moindre de ses opposants de manière méthodique et structurelle, il règne sans partage sur le monde moderne comme il l'avait déjà fait sur celui d'hier.

S'il campe sur ses fondements actuels, caractérisés par l'Ignorance et l'Aveuglement, ce groupe est voué à disparaître. Cette disparition serait providentielle. On ne tient pas plusieurs milliards d'individus avec pour seuls moteurs l'Ignorance et l'Aveuglement, non. Cette disparition serait providentielle car cette communauté, rassemblée autour de cette notion qui s'appuie sur l'Ignorance et l'Aveuglement, nous sommes de plus en plus nombreux à la désavouer.

Cette notion, la voici : Être *un vrai homme*.

Au regard de ce que cela implique pour un bon nombre de femmes, d'enfants et de nombreux hommes, être « un vrai homme » ne nous intéresse pas.

Un vrai homme, nous n'en voulons pas parce que cela n'existe pas.

Un vrai homme est une appellation incarcérant l'être, une boîte opaque et froide dans laquelle on enferme l'ensemble des injonctions faites

aux hommes, afin qu'ils soient exactement ce qu'un système injuste et criminel attend d'eux.

Une fois qu'on pénètre dans cette boîte on y est enfermé, et ne reste plus à poursuivre qu'un but salutaire : en sortir.

Ce n'est pas une affaire aisée mais il faut en sortir.

Plus le temps passe, plus on s'ouvre à soi-même, plus on a une idée précise de qui on souhaiterait devenir, et plus cela devient urgent d'en sortir.

Urgent, sous peine de semer la douleur et la terreur sur son passage. Sur son passage.

Et en soi.

Un vrai homme est un mensonge, un leurre, une foutaise, un guet-apens, un bracelet en fonte de cent kilos qui étrangle ma cheville et rend extrêmement difficile le moindre de mes déplacements.

Un vrai homme c'est une autre entrave, de cinquante kilos, qui comprime mes cervicales et rend pénible la rotation de ma tête, m'empêchant alors de regarder vers un ailleurs pourtant plein de promesses.

Et c'est encore un lien supplémentaire, plus petit mais finalement plus lourd que les deux autres, celui-là est fixé à mon sexe et ne s'en détachera jamais, sauf si je me libère de cette boîte opaque et froide.

Je ne veux pas être *un vrai homme*, je veux être un homme véritable.

Ne sois pas *un vrai homme*, mon fils,

Sois un homme véritable.

Ne sois pas *un vrai homme*, mon frère,

Sois un homme véritable.

Ne sois pas *un vrai homme*, mon ami, camarade, collègue, compagnon,

Sois un homme véritable.

Sois de ceux qui lacèrent cette peau qu'on aimerait les voir endosser sans réfléchir.

En 2016 nous nous sommes rencontrés, entre hommes.

Entre hommes attentifs à ces questions.

Attentifs : c'est-à-dire entre hommes considérant que les femmes avaient complètement raison de se battre contre le sexisme et les inégalités, contre les violences dont elles sont victimes.

Nous comprenions que nous devions prendre notre part de ces combats quotidiens.

Pas des combats uniquement pour les femmes, non, mais aussi pour les enfants, pour l'égalité réelle, donc pour tous. Pour toutes et tous.

Nous avons discuté de ce que cela voulait dire : être un homme.

Nous avons, par moments, cherché à comprendre quels étaient les mécanismes de fabrication des hommes.

Nous nous sommes rencontrés, entre hommes sur ces questions-là.

Uniquement entre hommes.

Le hasard a fait que nous ne soyons que des hétéros, alors c'est de cette place-là que nous nous sommes mis à parler.

Il fallait libérer une parole, il nous fallait nous confronter à nous-mêmes, mettre des mots sur un impensé collectif.

Nous nous sommes réunis, soit par pur hasard, soit en nous donnant rendez-vous.

Nous nous sommes rencontrés soit aux États-Unis, soit en France hexagonale, soit en Guyane.

Nous avons abordé des questions élémentaires et cruciales :

La façon dont nous nous y prenions pour nous assurer que notre partenaire consentait à un rapport sexuel, la façon dont pesaient sur nous, au quotidien, les multiples injonctions d'incarner cette figure d'homme que nous n'avions jamais demandé à être.

Nous avons interrogé notre regard sur les femmes et nous avons des choses à dire.

Nous avons parlé du consentement mutuel.

Ensuite, nous avons tenté de sonder nos silences.

Les silences que nous pouvions observer sur certains sujets.

Aussitôt, nous avons été moins loquaces, plus réservés, et parfois sans voix.

Sans aucune réponse à ces questions.

Et cela, aussi bien à New York qu'à Kourou ou Bobigny.

Le mutisme et la gêne comme réponse à des interrogations basiques, parfois primaires.

Nous avons notamment remarqué que, neuf fois sur dix, nous n'avions jamais questionné notre propre consentement lors de rapports sexuels.

Nous n'avions jamais examiné le problème.

Je me rends compte aujourd'hui, en écrivant ces lignes, que, lors de nos échanges, nous avons automatiquement associé consentement et désir.

Sans savoir si ce lien était juste.

Nous l'avons fait, par réflexe.

En creusant davantage, nous avons réalisé que nous avions appris à avoir certains rapports sexuels sans être véritablement habités par le désir.

Se forcer un peu, n'est-ce pas se soumettre ?

Si je sais que moi, je ne voudrais pas forcer une femme à avoir un rapport avec moi, qu'est-ce que cela fait de moi si je m'y laisse contraindre ?

Ceux qui ne questionnent pas le consentement de leur(s) partenaire(s) ne sont pas simplement sujets à la paresse ou à l'auto-centrisme.

Ils sont emmurés dans leur condition d'homme, complètement assujettis. Ils deviennent des sujets porteurs de ce que je nomme *l'intégrisme masculin*.

Ils sont dans l'incapacité totale d'interroger les mécanismes selon lesquels ils se sont construits.

En revanche, ceux qui questionnent le consentement de leur(s) partenaire(s) ne souhaitent pas reproduire sur elle(s) ce qu'ils savent être problématique du fait de leur connaissance intime du non-consentement.

Ces hommes-là savent, ils savent que cela est douloureux parce qu'ils l'ont éprouvé.

En étant conscients de cela, ils quittent la vieille cuirasse des vrais hommes pour devenir des hommes véritables.

La partie de leur personnalité qui connaît cette épreuve refuse de l'infliger à l'autre, et cela est probablement dû au fait qu'ils parviennent à s'accepter en tant que victimes.

Victime de ne pas savoir interroger leur propre consentement.

Principe fondamental de solidarité.

Voilà à quoi aspire l'homme véritable.

Les hommes des deux groupes mentionnés, ceux qui questionnent le consentement de leur(s) partenaire(s) et ceux qui ne le font pas, ont un point commun, si troublant et perturbant que cela puisse paraître.

Ces deux versants de l'homme souffrent d'un dysfonctionnement commun, bien que nourri par des mécanismes diamétralement opposés : ils ne savent pas interroger leur propre consentement. Ce qui est passé sous silence enfante la douleur. Un mal (un mâle ?) que nous sommes incapables de définir.

Peut-être que ce qui pousse le *vrai homme* à ne pas se soucier du consentement d'une femme dans une relation charnelle, c'est précisément le fait qu'il connaisse déjà – à son endroit, de manière intime, personnelle – l'acte sexuel vidé de la problématique du consentement, et, plutôt que de voir cela comme une difficulté trop encombrante à traiter, il le perçoit comme un mécanisme lié à son genre, un rite de passage, qu'il répétera autant de fois que nécessaire. Enchevêtrement de dysfonctionnements.

Et il pourrait bâtir sa sexualité sur ces mécanismes.

Et se dire que, si lui peut vivre avec cela, elle peut faire de même.

Les hommes qui ont le plus grand mal du monde à questionner leur propre consentement sont très nombreux, ils sont largement majoritaires.

Parmi ceux-là, les *vrais hommes*.

Ils s'imaginent conçus pour avoir des rapports sexuels, aiment qu'on explique qu'ils n'ont pas le contrôle de leur libido, adorent qu'on emploie le mot : pulsion, parce que celui-ci les dédouane en partie. Ils estiment ne pas pouvoir se contrôler, se vivent comme des bêtes sexuellement programmées. Bien qu'ils estiment être téléguidés par une force extérieure, ils évoluent dans ce qu'ils identifient être leur

sexualité.

Enchevêtrement de dysfonctionnements.

Refrain : Il est fort probable que le propre d'un humain soit d'osciller entre humanité et inhumanité, tout comme il est fort probable que le propre d'un homme soit d'osciller entre être un homme véritable et être un vrai homme. À l'intérieur d'un même être, trouver la partie à nourrir, et le faire quotidiennement.

Ce qui pose davantage question dans ce contexte-ci, c'est qu'il existe des récits de femmes, victimes dans leur passé de violences sexuelles, qui déclarent faire l'expérience d'une vie érotique de ce type : sans véritablement y prendre part, en restant un peu à l'extérieur durant l'acte.

Des hommes pourraient-ils faire de même ?

« Si une femme ornée de fêlures peut s'abîmer dans certains de ses rapports, l'homme que les fêlures habillent en est tout autant capable, il s'abîmera également, cela est indéniable... »

Cette phrase extraite de mon spectacle *L'homme-femme / les mécanismes invisibles* véhicule, à elle seule, plusieurs idées, en plus de celle relative à l'aptitude de chacun.e à s'abîmer lors de rapports sexuels.

Le principe selon lequel les fêlures seraient des ornements pour les femmes, mais de simples vêtements pour les hommes, n'est pas fortuit. Déprécier ses fêlures, leur refuser le droit à la respectabilité, cela n'est ni un hasard poétique, ni un fait anodin. Si les fêlures peuvent être assimilées à des ornements chez les femmes, elles devraient l'être chez les hommes aussi.

Accepter ses fêlures.

C'est là-dessus qu'il faut se mettre au travail.

Sur le nombre d'hommes qui habitent ce continent, ce pays, cette ville, combien se considèrent être, ou aspirent à être de *vrais hommes* ? Et combien poursuivent le but de devenir des *hommes véritables* ?

Le modèle dominant, celui qui est vendu comme étant le plus compétitif, c'est celui du *vrai homme*.

Cet homme-là, en plus de ne pas questionner son propre consentement, ne questionne pas réellement ou pas du tout, celui des femmes qu'il côtoie.

C'est un double problème, et le premier nourrit le second.

On ne peut appliquer sur autrui ce qu'on ne parvient même pas à identifier pour soi-même.

De fait, les *vrais hommes* sont des violeurs en puissance.

Celui qui ne questionne pas le consentement de sa partenaire est un violeur en puissance.

Accepter cet état de fait est un premier pas vers la déconstruction nécessaire de ce modèle dominant. L'invraisemblable quantité de *vrais*

hommes dans le monde constitue le seul groupe humain suffisamment important en nombre qui permette d'expliquer les chiffres effarants des tentatives de viol chaque année.

En France, on compte plus de cent cinquante mille tentatives de viol par an.

Cent cinquante mille.

Les hommes véritables qui entament, sciemment ou non, un travail de déconstruction en opposition au modèle imposé, parviennent à interroger le consentement de leur partenaire potentielle, et c'est une avancée.

Il est là le modèle à suivre. Pas ailleurs.

Refrain : Il est fort probable que le propre d'un humain soit d'osciller entre humanité et inhumanité, tout comme il est fort probable que le propre d'un homme soit d'osciller entre être un homme véritable et être un vrai homme. À l'intérieur d'un même être, trouver la partie à nourrir, et le faire quotidiennement.

Balayer définitivement l'idée de pulsion.

Se considérer comme étant pleinement partie prenante de sa sexualité et admettre qu'elle est encore en construction, quel que soit son âge.

Voilà ce qu'est *un homme véritable*.

Cette révolution aura lieu, quoi qu'il advienne.

Elle est déjà en cours.

C'est une révolution nécessaire.

C'est une révolution intime et silencieuse.

Intime et silencieuse, pour le moment.

Pont :

Toutes ces zones silencieuses autour de la construction du masculin, tous ces non-dits, et tout ce que cela produit comme discours « officiels » sur le masculin, entraînent de multiples conséquences. L'une d'elles est un mutisme intime, sans velléité de partage. Ce mutisme isole chacun et le rend seul maître à son bord. Pour le meilleur et surtout pour le pire.

Les hommes se construisent dans le silence assourdissant de questions intimes qu'ils ne formulent pas, dans le silence épais de réponses qui, de fait, ne viennent pas.

Alors, sans dire mot, les jeunes hommes vont procéder par identification, certains hommes deviendront des référents, souvent malgré eux, des guides, des repères dans un espace semblant insondable.

Ce qui provoque la nécessité soudain consciente d'une redéfinition de la virilité est lié à une désillusion ou à un fort sentiment de trahison, ressenti lorsque quelqu'un que l'on considérerait comme un modèle tombe de son piédestal. Le monde masculin pourrait, là encore, se diviser en deux parties :

- *Ceux qui intégreront automatiquement que ce qui fait monde c'est la possibilité pour chacun de s'affranchir de l'influence de*

certains guides, des blessures passées, des diverses formes de violences omniprésentes dans notre société, de ses affects encombrants, afin d'être acteur de son univers, en pleine possession de ses moyens, pensés, structurés, organisés.

- Et il y a ceux qui pourraient admettre avoir choisi un héros inadéquat, ils mettront cela sur le compte d'une erreur de jeunesse et ne prononceront pas pour autant de divorce avec cette figure. Ils refuseront de se désaxer, de réinventer leur regard, en proie à un déni profond qui pervertira leurs facultés d'analyse et de prise de recul.

Le mutisme dans lequel s'abîment les hommes les pousse à se trouver des instructeurs, des héros.

Le doute est la pire affliction pour le vrai homme.

L'équilibre de leur univers repose sur l'influence des guides sur leurs disciples.

Les hommes, culturellement, sont jusqu'à un certain point autodidactes : on ne leur laisse pas le choix.

Les vrais hommes, eux, en plus, ont besoin de s'identifier à plus fort afin de parfaire leur formation.

Les vrais hommes ont besoin de héros.

Pour un vrai homme, le commun des mortels ne peut juger un héros.

Examinons, par exemple, la manière dont certains secrets de famille sont dissimulés pour protéger les grandes figures patriarcales, et la façon dont une célébrité pourra toujours trouver du soutien auprès de ses admirateurs, quelle que soit la gravité des faits qui pourraient lui être reprochés.

Adorer un héros, c'est remplacer l'idée de Dieu par une figure sexuellement en phase avec ses désirs intimes de virilité dominante. C'est valider et empêcher la remise en cause d'une large partie de ses comportements.

Le vrai homme peut exister sans gêne ni questionnement s'il parvient à s'identifier à un héros.

La figure du héros est primordiale.

Une fois le processus de reconnaissance enclenché, la voie la plus directe est la ligne droite, sans aucune remise en question.

Le pire ennemi du vrai homme, c'est le doute.

La figure du héros éradique le moindre doute.

Le héros n'a pas froid aux yeux,

Aucune femelle ne lui résiste,

Il est l'incarnation même de tout ce vers quoi devrait tendre un vrai homme.

La figure du héros peut être endossée par quelqu'un qui a une visibilité médiatique, une célébrité, mais il peut s'agir d'un membre de la famille, c'est, de toute façon, quelqu'un que le vrai homme a besoin d'admirer. Après le premier choc suscité par la déchéance des héros, là où l'homme

véritable entamera sa déconstruction, le vrai homme, lui, choisira ses idoles avec plus d'attention, évinçant d'emblée les prétendants pas assez virils, homosexuels, tous ceux qui, selon lui, desserviraient la cause des vrais hommes.

Une fois ses nouveaux choix effectués, le vrai homme, et c'est ce qui fait de lui un vrai homme, ne peut pas s'être de nouveau trompé. « Il y a les erreurs de jeunesse et, ensuite, il y a la vie qu'on a décidé de mener », et dans cette existence-là, le vrai homme sait reconnaître ce qu'est un vrai homme, pour lui cela est vital.

Être un homme véritable ou être un vrai homme... tout un programme et aucune de ces postures n'est acquise de manière définitive... À l'intérieur d'un même être, trouver la partie à nourrir, et le faire quotidiennement.

On pourrait imaginer une bataille sévère entre *les hommes véritables* et *les vrais hommes*, une bataille de tranchées, chacun défendant son espace, son territoire. Cependant, ce qui se joue aujourd'hui est tout autre et extrêmement violent.

Le camp des *vrais hommes* est aujourd'hui le théâtre d'une lutte intérieure qui voit s'opposer farouchement ces mâles issus de la même lignée, mais aux aspirations contraires.

Elle voit s'opposer deux camps pour lesquels la masculinité affirmée est un enjeu central dans le quotidien de leurs sympathisants. Ils ont bâti leur existence autour de leur imaginaire, nourri par une représentation du masculin qui ne saurait être remise en cause.

Ces hommes-là, on ne leur parle pas de déconstruction, non.

Avec ces hommes-là, on échange sur l'humiliation ressentie quand la masculinité est soupçonnée d'être bousculée, affaiblie, ou mise en doute.

Avec ces hommes-là, on ne parle que des enjeux de cette imaginaire masculin.

Par exemple, comment le monde se sépare en quatre catégories :

Les vrais hommes,

Les femmes (qui ne sont attirées que par les *vrais hommes*),

Les féministes ou gouïnes,

Les tapettes (les fiottes, les pédés, les baltringues, etc.).

Celui qui déserte inopinément le rang des *vrais hommes* fait un voyage sans retour possible.

Une fois qu'un ex-membre est hors du groupe, lui est assigné un grade

qui lui collera à la peau jusqu'à son éviction définitive.

Un ex-membre est toujours, à un moment, poussé vers la sortie parce que la perte de la virilité est assimilée à une pathologie contagieuse. Ces hommes-là ne souhaitent pas que soit « trop visible », dans la société, la communauté homosexuelle, de peur que cela incite les jeunes à aller se salir dans des explorations contre-nature.

Si je traîne avec toi, on va croire qu'on est pareils.

Si un ex-membre veut éviter le bannissement, il doit, pour se racheter, effectuer une action d'éclat. Cette dernière aura pour but de le racheter définitivement aux yeux de ses camarades.

Montrer publiquement son aversion pour l'homosexualité, ou exprimer ce qu'on considère comme de la super-virilité au point d'être un harceleur sera souvent le signe d'un mal-être au sein de son groupe d'adoption. On doit prouver qu'on est un vrai homme et que rien ne peut empêcher cet état d'être.

Les enjeux ici sont vitaux car ne plus appartenir à ce groupe et continuer à vivre sans sombrer dans le dégoût de soi nécessiterait un important travail de remise en question et/ou de déconstruction et ce n'est pas la voie la plus facile.

Quand une bande de vrais hommes en croise une autre, leurs membres peuvent, au choix, soit s'entendre et adopter des signes et posture de reconnaissance, soit s'affronter violemment.

Pourquoi ?

Parce que si des membres de l'un des clans trouvent, dans l'attitude de ceux d'en face, que la masculinité n'est pas correctement honorée, il leur faudra à toute force démasquer et bannir du peuple masculin ces éléments indignes.

C'est la règle.

C'est la règle à cause de la crainte systémique du principe de contagion.

Si on laisse exister ce type d'hommes, on risque de devenir comme eux.

J'ai noté un phénomène très intéressant en observant les comportements de certains hommes dans les hammams ou les piscines publiques.

Il y a deux types d'hommes qui restent systématiquement en groupe – portés par ce besoin impérieux d'être ensemble pour se rassurer – dans les espaces de ce type, ce sont les jeunes des quartiers populaires et les policiers/gendarmes.

Les jeunes des quartiers sont aisément reconnaissables.

En revanche, si vous croisez une autre tribu mâle dans de tels lieux,

tendez l'oreille, écoutez leurs échanges. Il sera rapidement question de grades, de hiérarchie, de brigades, d'interventions... C'est saisissant. Or, malgré leur ressemblance dans ce besoin d'évoluer en meute, ces deux classes de représentants du bureau officiel des *vrais hommes* ne s'apprécient pas du tout.

Chacun symbolise pour l'autre ce qu'il y a de plus faible chez un homme, selon leur vision :

- Ne peut exister sans le groupe
- S'autorise toute action dans l'espace public
- Affiche un regard de défi
- Refuse de se laisser impressionner par le groupe d'en face

L'imaginaire populaire a assigné aux *vrais hommes issus de la jeunesse des quartiers populaires* des attributs précis, leur portrait succinct nous dit tout, ou presque :

Séduire les filles est d'une importance capitale, gloire à celui qui accumulera le plus grand nombre de partenaires et qui aura le plus de facilités à faire augmenter son chiffre.

Si pour séduire une fille il faut un peu se la raconter, être un peu outrancier, vulgaire, écraser les concurrents potentiels, et faire étalage de sa force, le vrai homme issu de la jeunesse des quartiers populaires n'hésitera pas un instant.

Sexuellement il se veut très performant, il est sa propre référence sur le sujet.

Pour appartenir au groupe des vrais hommes issus de la jeunesse des quartiers populaires, il ne faut pas être homosexuel, ni puceau.

Et il ne faut absolument pas être pro-féministe, c'est la porte ouverte à l'homosexualité.

Mieux vaut être sexiste et/ou, au pire, un peu raciste. Surtout pas féministe.

L'imaginaire populaire lui aussi assigne aux *vrais hommes au sein de la police nationale* des attributs précis et leur portrait succinct nous dit tout, ou presque :

Pour appartenir au groupe des vrais hommes au sein de la police nationale, il ne faut être ni homosexuel ni vierge.

Sexuellement il faut se montrer très performant, être sa propre référence sur le sujet.

Séduire les filles est d'une importance capitale, la gloire revient à celui qui accumulera le plus de partenaires et qui démontrera le plus d'aisance à faire grimper ses résultats.

Si pour séduire une fille il faut faire un peu d'esbroufe, être un peu

outrancier, vulgaire, écraser les concurrents potentiels, et faire étalage de sa force, le vrai homme au sein de la police nationale n'hésitera pas un instant.

Il ne faut absolument pas être pro-féministe, c'est la porte ouverte à l'homosexualité.

Mieux vaut être sexiste et/ou un peu raciste. Surtout pas féministe.

Les portraits quelque peu caricaturaux de ces deux tribus ne s'appuient pas sur une réalité de terrain factuelle.

Ils sont l'expression des a priori et des fantasmes colportés par chacun des deux camps vis-à-vis de l'autre.

Fantasmes désignant donc automatiquement l'un des deux groupes comme ennemi naturel de l'autre.

Comment survit cette inimitié ?

Dans quels espaces s'exprime-t-elle ?

Il nous faut prendre la mesure d'un point commun fondamental entre les jeunes des quartiers et la police.

Ces deux formations sont quotidiennement confrontées au rejet d'une large partie de la population.

« Tout le monde déteste la police. »

« Personne n'aime les jeunes des quartiers. »

Aliénation.

La nuit, lorsque la population est plongée dans un sommeil réparateur, les rues sont abandonnées à ces deux groupes : la police et les jeunes des quartiers.

Le problème est que sur le terrain l'un des deux groupes a l'ascendant sur l'autre.

La loi est de son côté, il est légalement armé par l'État et force est de constater que la justice statue plus facilement dans son sens que l'inverse.

Par conséquent, il y a urgence à agir à deux endroits.

La première des urgences est que, au vu des enjeux dans cette guerre du masculin, la société et les institutions protègent les jeunes issus des quartiers populaires, puisque eux ne sont pas légalement armés, qu'ils n'ont pas le pouvoir de leur côté.

Savoir que cette guerre du masculin n'est pas la bonne bataille à mener est une chose, œuvrer à protéger les plus démunis dans ce conflit en est une autre.

Comme j'ai tenté de le démontrer plus haut, si nous avons constaté un énorme manque sur les questions d'échanges autour de l'imaginaire et des mécanismes de fabrication du masculin, si nous avons eu le

pressentiment qu'il fallait investir des espaces pour traiter ces questions, si nous avons commencé à voir émerger des notions qui, jusqu'alors, étaient restées confinées dans le secret de nos intimités, si nous avons, à petite échelle, reconditionné nos approches du masculin, si nous avons estimé que ces processus de déconstruction étaient, pour nous, en tant qu'hommes, plus que salutaires, il nous faudra certainement poursuivre et ouvrir.

Si on ne propose pas d'espace pour penser/panser notre masculinité, si nous persistons à nous emmurer dans le silence de notre condition, nous ne parviendrons pas à désamorcer les charges explosives posées un peu partout, dans les rouages de notre système.

L'intégrisme masculin est le véritable ennemi intérieur, tapi dans la pénombre de nos viscères.

La guerre du masculin nourrit un projet : l'extermination de ce qui ne lui ressemble pas, un génocide chemine, il est rampant et détruit tout, il est une hydre à neuf têtes et il faut le frapper sur tous les fronts.

Merci à toutes les formes de féminisme d'avoir désigné l'ennemi qui ne se limite pas à un genre mais à un ensemble de mécanismes dans lequel les hommes s'entretuent et tuent.

Il est temps pour nous d'apporter notre pierre à l'édifice de la lutte, chacun doit faire sa part.

La mienne, ma petite contribution, est liée au domaine de l'Art, C'est pourquoi ce texte ressemble un peu à une chanson difforme.

Refrain : Il est fort probable que le propre d'un humain soit d'osciller entre humanité et inhumanité, tout comme il est fort probable que le propre d'un homme soit d'osciller entre être un homme véritable et être un vrai homme. À l'intérieur d'un même être, trouver la partie à nourrir, et le faire quotidiennement.

Je choisis d'être un homme véritable.

Cofondateur du groupe Kabal, qui a marqué la scène rap durant les années 1990, D' de Kabal s'investit depuis 2006 dans le théâtre. Avec sa compagnie R.I.P.O.S.T.E., il a écrit et mis en scène une dizaine de spectacles, autour de thématiques comme les séquelles de l'esclavage, l'impact de la culture hip-hop sur les jeunes générations, ou le masculin et le féminin. Rappeur et slammeur, il a signé six albums solo, sortis en 2015 dans un coffret intitulé *N.O.T.R.A.P.*, et contribue aux collectifs musicaux Spoke Orkestra et Trio-Skyzo-Phony. Il a publié trois livres aux éditions L'Œil du souffleur : *Notrap*, *Chants barbares* et *Agamemnon*. Il vit à Bobigny.

Couverture : Nuit de Chine

© Pauvert, département de la Librairie Arthème Fayard, 2017.

ISBN : 978-2-7202-1665-7

Table

Couverture

Page de titre

Noire hémoglobine - Léonora Miano

Et nous fûmes des écorces - Michaëla Danjé

Pour des lendemains noirs d'éclats de soleil - Amzat Boukari-Yabara

Dokuishinono : Reprendre possession de nous-mêmes - Elom20ce

I – Il était une fois à Paris

II – Du signal à la cravate : Enou ti kônamî

III – Où l'homme afro lutte contre la castration
qui lui est imposée :

Du noir dans le bleu blanc rouge - Nathalie Etoke

Interlude

... before we make love - akua naru

... avant que nous fassions l'amour - akua naru

Fais ce que l'on attend de toi - Insa Sané

Faux-semblants - Wilfried N'Sondé

Journal d'un garçon noir - Yann Gael

La guerre du masculin - D' de Kabal

Page de copyright